

Marc
Weitzmann

Une matière
inflammable



Marc
Weitzmann

Une matière inflammable



OceanofPDF.com

Marc Weitzmann

Une matière inflammable

roman

Stock

OceanofPDF.com

Couverture Hubert Michel
Illustration de bande : D.R.
Conception graphique : Aquatre

ISBN 978-2-234-07303-6

© Éditions Stock, 2013

www.editions-stock.fr

OceanofPDF.com

*Ce qu'il y a en moi d'affectif imagine
naturellement la France, telle la
princesse des contes ou la madone aux
fresques des murs, comme vouée à une
destinée éminente et exceptionnelle.*

Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre*

OceanofPDF.com

Psychanalyse des contes de fées

Anne Sinclair. Tel est le nom de la jeune inconnue sur la photo accrochée dans le bureau de Grand-Père. *La* photo – la seule, pour moi, en dépit de la galerie qui retrace la carrière de mon oncle et bouffe autour de nous tout l’espace de cette pièce surchargée de plantes vertes, de poufs en cuir, de tapis orientaux posés sur le parquet qui grince.

Mon oncle sur la cheminée près de la pendule ronde et dorée, mon oncle sur les rayonnages de la bibliothèque où voisinent, dans la plus grande profusion, jaquettes flashy écornées des livres modernes et vieilles reliures, mon oncle sur le blanc vanille des murs, mon oncle derrière les rhododendrons immobiles – et toujours en bonne compagnie. Avec Henry Kissinger. Avec Moshe Dayan. Avec Yves Montand. Avec Simone Signoret. Avec Chaban-Delmas, avec Jean Lacouture, avec Elie Wiesel, avec Maxime Chapkin, avec Marek Halter.

Mais moi je n’en vois qu’une. Flanqué, à sa gauche, d’un homme aux tempes argentées, à sa droite d’une femme mûre aux cheveux épais relevés en chignon, sur le cliché qui me fascine, mon oncle serre la main d’un vieux quelconque et tout le monde sourit sur cette photo mais personne, personne ne le fait avec la fulgide élégance et l’éclat de la jeune inconnue derrière lui.

« Tu sais qui c’est ? m’interroge Papy, désignant non celle que je lorgne mais l’autre, la femme au chignon. Eh bien c’est la plus grande journaliste de toute la presse mondiale, mon p’tit vieux. Et qui est-ce

qu'elle a engagé ? Charles-Henri. Ton oncle Charles ! Hein ? Dis-moi ? Un peu, non ? »

La tête ailleurs, je hoche.

« Et là à côté c'est son directeur. Jean-Jacques Servan-Schreiber. JJSS, on l'appelle, un génie ! poursuit Papy tapant de l'index l'image de l'homme aux bras croisés sur un costume bleu marine près du type à qui tonton serre la pince. Son arrière-grand-mère Suzanne c'était la tante de ta grand-mère, figure-toi.

– Il est de la famille, alors ?

– Parfaitement, il est de la famille. Il est de la famille enfin de ta grand-mère, en tout cas. Sa sœur est l'épouse de Pierre Mendès France. Tu sais qui c'est Pierre Mendès France ? C'est lui, là, qui dit bonjour à Charles-Henri. Alors c'est une très très haute personnalité aujourd'hui dans le pays tu comprends. »

Et comment en irait-il autrement puisqu'il a la présence d'esprit de saluer le fils aîné de mon grand-père ?

Lequel n'est pas tout à fait n'importe qui non plus. À le voir comme ça ventripotent sous le gilet jaune canard, quasi chauve et la démarche embarrassée d'une arthrite, vous ne le croiriez pas, sans doute, mais humble fils d'un tenancier de bistrot – son père issu d'un obscur *shtetl* de la sombre Ukraine, ayant gagné Odessa puis Le Caire et qui ne s'exprimait qu'en yiddish en allemand et en russe, dans les années 1920 à Paris tenait la buvette au théâtre du Trocadéro – Papy a connu bien des hommes d'importance, lui aussi ! Écrivains, ministres, industriels : il a pour ainsi dire pavé la voie. « Combien d'hommes politiques ont joué tout gosses sous cette table à laquelle tu manges à présent ton poulet, mon petit vieux ! »

Et Charles-Henri est journaliste et Jean-René enseigne la philosophie antique et publie de temps à autre des bouquins érudits et *tous*, c'est bien simple, tous font des choses de poids chez nous. À l'exception de mon ahuri de père exilé en province, incompréhensible erreur d'aiguillage mais on va rectifier ça. *Je* vais rectifier ça. *Je* serai un grand intellectuel, je serai journaliste ou écrivain ou – en tout cas moi aussi j'échangerai des poignées de main viriles avec des types qui comptent !

« Et là, je demande, la jeune, c'est qui ?

– Dis donc ! rigole Annie, l'épouse de Charles-Henri que tout le monde appelle Dieu sait pourquoi Nénette. Dix ans mais tu n'as pas les yeux dans tes poches, hein !

– Qu'est-ce que tu veux ma petite les chats ne font pas des chiens », se rengorge Papy tout en se poussant du ventre.

« La jeune », m'explique ma tante, est née à New York dans une famille juive tout ce qu'il y a de prestigieux réfugiée là-bas pour échapper aux nazis. Elle s'appelait Anne Schwartz, maintenant Sinclair, nom de guerre de son père durant la Résistance, elle est en stage à *L'Express*. C'est bien possible. Mais pour moi cette fille est avant tout la parfaite réplique adulte d'Elza Perrin – la gamine des voisins du cinquième, chez nous là-bas vers Ploucville. Même regard bleu, mêmes cheveux noirs, mêmes traits purs, lumineux. Elza est en CM1 la meilleure élève et moi le premier du CM2, dans la petite école primaire située à dix minutes à pied de notre immeuble où les deux classes se partagent une salle unique sous la houlette de Mme Cavalier, la maîtresse aux cheveux gris qui nous adore l'un et l'autre. Nous sommes au premier rang – Elza, toute sage côté « petits », à gauche près de la fenêtre donnant sur les marronniers dans la cour, moi plus dissipé – mais « vif » et « brillant », dit Mme Cavalier –, assis avec les « grands » à l'autre extrémité côté rue. Elza écrit au stylo plume, une plume qu'elle parvient à changer sans jamais se tacher les doigts, tandis que je frime avec l'un des premiers *Bic* à quatre couleurs, de ceux que Mme Cavalier voit d'un mauvais œil parce que, dit-elle, ils déforment l'écriture, mais qu'elle autorise comme une récompense quand les meilleurs parmi les grands en font la demande. Elza excelle en dessin en géographie en calcul ainsi que dans toutes les disciplines requérant la mémoire et le « par cœur ». Debout devant le tableau, bien droite dans sa blouse rose et les mains croisées dans le dos, confiante, sereine comme l'eau claire, et comme seule peut l'être une fille de commissaire aux comptes élevée dans le bien-être, elle récite les tables de multiplication d'une voix ferme, chantante, qui m'atteint de plein fouet tel le chant des naïades. Moi, question « par cœur », je suis assez nul, mes préférences vont aux matières requérant l'interprétation personnelle. En histoire je suis

imbattable, en français également, et bien sûr en mythologie – grecque de préférence, parce que je suis malin comme Ulysse, dit maman. Grand-Père aussi le dit d'ailleurs, chaque fois que nous venons à Paris – ou plutôt « rue des belles feuilles », comme on appelle le quatre pièces où il règne en compagnie de sa seconde épouse, « Mamy », qui se prénomme Yvonne et nous a tous sauvés pendant la guerre. Et, question mythologie, si quelqu'un s'y connaît, c'est bien lui – c'est Grand-Père.

« Le Paris dans lequel j'ai grandi ? envoie notre Homère. Ah ! C'était encore le Paris de Louis XV mon garçon ! Le Paris des impériales et des voitures à chevaux ! Autour du Trocadéro les palefreniers se disputaient la clientèle à coups de poing, mon petit bonhomme. Et je te parle du *vieux* Troca, attention ! Pas le machin qu'ils ont construit en 36, non : le *vrai*. Le Trocadéro des Mounet-Sully ! Des Sarah Bernhardt ! »

Papy n'avait pas dix ans lorsque Buffalo Bill défilant devant le Trocadéro l'a saisi par le bras, soulevé de terre et posé sur son cheval. Isadora Duncan quasi nue s'est, elle, détournée de son miroir l'espace d'une seconde pour caresser d'un merveilleux sourire notre aède intrépide encore prépubère. Quant à Chaplin – car, oui, même Charlot paraît au seuil de l'épopée familiale ! –, Chaplin, donc, a prêté sa célèbre canne au futur patriarche de notre tribu dispensateur de bienfaits, lequel, d'un mouvement de ses jeunes doigts dextres, s'est mis à la faire tournoyer avec un tel talent que sa mère n'a pu qu'admirer. Et Charlot de même, bien sûr.

Oh, à propos de canne : celle au fourreau d'osier contenant l'épée avec laquelle Papy en sa jeunesse fougueuse a livré ses *trois* duels – chaque fois pour l'« honneur d'une femme » chaque fois différente (Ah ! ses femmes ! lentes silhouettes élégantes dans la verdure solaire des jardins – maîtresses sublimes – nombreuses comme les feuilles d'arbres à Paris au printemps et d'ailleurs indissociables de la capitale !) –, eh bien cette canne est là, dans la penderie, telle une preuve des exploits passés, et à peine quitté Ploucville pour débarquer chez lui mon premier geste est d'aller l'y dénicher. Ça, plus le chapeau claque, plus la cape trop grande et me voilà fin prêt moi aussi. À quoi ? À courir ! À hurler ! À sauter dans tous les coins ! À me battre à mon tour pour une femme !

« Fallait les conquérir, s’pas, mon p’tit ! C’étaient les femmes de Baudelaire qu’nous avions en ce temps-là tu comprends. “*Divinement robustes.*” Faites pour le lit “*d’un pontife ou d’un prince*” ! » Et quel pontife, quel prince, sinon lui-même ?

Tel est le Paris de Grand-Père, le Paris de la rue des belles feuilles aux mille merveilles, avec ses soldats de bois démodés, ses vieux numéros de *L’Illustration* entassés dans le placard de la chambre du fond aux lourds rideaux d’or qu’agite avec mollesse la chaude poussière tombée du soleil. Avec, en face, le lycée Janson où papa et mon oncle ont fait leurs études et qui semble une annexe privée de l’appartement chaque fois que Papy le mentionne. Avec la tour Eiffel – autre annexe – au bout du balcon, dressée sur l’azur tel un salut à la famille. Et puis la pierre épaisse et blanche des immeubles cossus alentour, les passants vêtus de frais, jamais pressés, qui déambulent dans une lumière de mai, lisant *Le Figaro*. Images suspendues d’un Paris si chargé de temps et d’histoire que, précisément pour cette raison, il me semble hors temps, hors histoire, juste un décor où fructifie le talent de Grand-Père à tout enluminer – lequel est pratiquement sans limites.

Il n’y a pas jusqu’à son arrestation par la Gestapo à Lorette en 44, alors qu’il hébergeait deux clandestins juifs d’un réseau de la Résistance qui n’eurent pas sa chance et furent aussitôt fusillés, il n’y a pas jusqu’à cela, sa presque annihilation, son existence réduite pour nous à un nom sur la liste des six millions, qu’il ne réussisse à parer des couleurs les plus vives et les plus incroyables. Après tout, n’était-il pas détenu à Montluc, lui aussi – tel Jean Moulin ? Klaus Barbie ne cognait-il pas à coups de planche une femme nue dans la cellule mitoyenne de Grand-Père ? « Vous en avez de la veine, lui a signalé l’agent de la Gestapo chargé de le questionner. Vous auriez pu tomber sur mon collègue. » Oh, que de fois nous sommes-nous raconté cette histoire ! Qu’avait trouvé la Gestapo à son domicile parisien ? Des lettres d’André Breton – Papy ayant fréquenté les surréalistes. Et en quoi cette fréquentation, en quoi cette correspondance lui ont-elles permis de ne pas être exécuté sur-le-champ ? En ce que l’agent de la Gestapo était féru de littérature. Aussi, tandis que Barbie s’acharnait dans la pièce à côté, le type a entamé avec Grand-Père une discussion sur Rimbaud et Baudelaire. Avant de

l'envoyer à Drancy. *QUELLE MERVEILLE !* Et qu'est-ce qui différencie notre famille des autres familles ? Une *incroyable* chance !

Et maintenant expliquez-moi ça.

Comment un garçon de mon âge, rejeton d'une telle lignée, peut-il perdre toute assurance face à l'objet de ses désirs, face à l'écrin de ses rêves, face à Elza Perrin ?

Ah, comment dire ? Jamais je n'ai pu la croiser sans détourner les yeux. Le matin je vais me planquer au septième, dernier étage, d'où je guette les bruits de porte en provenance de l'appartement des Perrin, j'attends qu'elle sorte, cartable sur le dos, avec l'idée de l'accompagner à l'école. Mais la porte cochère n'a pas plus tôt claqué sur elle – et je n'ai pas plus tôt dévalé les escaliers à sa suite – que l'apercevant dans la rue qui s'éloigne, je reste paralysé sur le trottoir. Moi. Moi dont le grand-père a connu Buffalo Bill et Klaus Barbie ! Moi dont l'oncle déjeune avec Pierre Mendès France ! Sauf qu'Elza n'a pas la moindre idée de qui est Mendès, bien sûr, sans parler de Papy ou de mon oncle, et tout ce qu'elle voit de mon illustre ascendance se limite, pour mon malheur, à cet empoté rondouillard au gros nez qu'est, paraît-il, mon paternel, croisant le sien dans l'escalier qu'il lui faut remonter « dare-dare », comme il dit, parce que sa proverbiale distraction lui a encore fait oublier sa « serviette », comme il dit aussi, pour désigner l'épais cartable usé contenant le sandwich que lui a préparé ma mère. Sans lequel il ne saurait monter dans l'autobus le déposant chaque jour devant le petit théâtre subventionné dont il est l'administrateur. Pendant que l'énergique silhouette du père d'Elza s'éloigne en Mercedes vers son court de tennis. Puis rejoindra plus tard son cabinet de commissaire aux comptes qui est l'un des principaux, chez nous à Ploucville. Et pourquoi ? Et d'abord qu'est-ce qu'on fout en province ? Alors que tonton vit comme tout le monde à deux pas de la place de l'Étoile à Paris. Passe ses étés dans le Luberon avec Yves Montand ou Kouchner et non dans le même sinistre bungalow du même Village Vacances Familles qui semble nous suivre et se déplacer où que l'on aille de la Bretagne jusqu'en Corse ! D'où mes parents ramènent invariablement les pires souvenirs touristiques qui se

puissent imaginer dans le but sadique de les accrocher au salon – marin breton en plastique, assiettes figurant Le Mont-Saint-Michel, innombrables posters en provenance des offices de tourisme régionaux – et je demande : Pourquoi ? Pourquoi mon père n'est-il pas comme les autres ? Pourquoi ne vois-je dans le miroir qu'il me tend que la cruelle différence entre ce que je me sens être et ce que, apparemment, je suis ?

En théorie c'est *moi* qui ne suis pas comme les autres, du moins selon la théorie de ma mère, lorsqu'elle s'assied sur mon lit, le soir, pour m'apprendre à vivre et me consoler de mes impatiences. « Tu es quelqu'un de sensible, mon petit chéri, tu sais. Tu es quelqu'un d'exceptionnel. Tu es intelligent, tu comprends tout. Et c'est pour ça que tu as tant de difficultés à la récréation. Mais il ne faut pas te laisser duper par les apparences. C'est toi qui as raison. Même si tu es seul, même si tu crois qu'on ne fait pas attention à toi. Comme je dis toujours, ce qui compte, c'est ce qu'on a dans la tête et dans le cœur. Tu es intelligent, tu as plus de possibilités que les autres, tu es quelqu'un de brillant. Il ne faut pas te laisser mettre le moral à zéro par des bêtises. »

Mais, si je suis à ce point exceptionnel, à ce point brillant, pourquoi Elza ne s'en rend-elle pas compte ?

À l'école, j'exhibe sous son nez mes lectures élevées – *La Disparue de Montélimar*, *Loutsi-Chien* que, tel Papy déclamant *Ruy Blas* et *Ivanhoé* rue des belles feuilles, je lis sans vergogne à voix haute sous le marronnier. Je disserte avec la gravité qui convient sur Claudet et Zizou, les deux orphelins n'ayant d'autre choix que de franchir les Pyrénées seuls, à pied, en plein hiver, pour retrouver leur maison dans *Loutsi-Chien*, sur Pablo l'enfant des rues aux modestes origines sacrifiant avec noblesse sa vie dans le but de résoudre l'énigme entourant les parents de son amie Juanita, les héros de *L'Éventail de Séville*.

Eh bien, les amis, soit je m'y prends mal, soit l'ascèse d'une chevaleresque morale de ce genre passe bien trop loin au-dessus de l'élue de mon cœur. (Quand a-t-elle jamais eu à se battre pour quoi que ce soit dans la vie ?)

Mais qui ne serait sensible à ces drames ? Quels livres pour la jeunesse ont ces accents de sincérité ? La complexité des origines, l'âpre combat

anxieux de chacun pour sortir de soi-même et s'imposer dans le monde. Quels récits décrivent avec plus de réalisme la brutalité de ces épreuves ? Eh bien non. Non non non non. Tel Tidou le timide redoublant de courage et d'esprit d'aventure face à Mady la chic fille, qu'un accident cloue sur une chaise roulante, dans *Les Six Compagnons*, je me suis pris ce qui s'appelle une veste. Et, tandis que je traîne dans la cour ma langueur et mes Bibliothèque Verte, Elza, qui n'a rien d'une paralytique, continue de jouer dans l'indifférence et les éclats de rire à la corde, à la marelle, à chat.

Quant à Maryse, la gamine que, au bout de plusieurs semaines de ce manège, je finis sans le vouloir par séduire, elle est tout ce qu'Elza n'est pas. Blonde, les lèvres peintes et cancre, elle passe ses heures de cours assise au dernier rang avec sa copine Odile et aussi Bruno et Didier, les deux voyous de la classe qui disent des gros mots et que tous méprisent.

Que Maryse se soit émue de mes allures romantiques était déjà bien improbable, mais que je sois, moi, du haut de mon caractère d'exception, sensible à ses charmes, voilà qui me dépasse. Pourtant je n'ai bientôt plus aucun mal à la suivre, lorsqu'elle me le propose, au sein du petit groupe braillard et dissipé qu'ils forment tous quatre. Aucun mal à délaissier la Bibliothèque Verte pour les jeux de billes et le chahut sous le regard chaque jour plus désapprobateur de Mme Cavalier. Et plus Maryse s'intéresse à moi de façon précise – m'entraînant à ma stupeur dans les recoins sombres de l'école, car elle est assez précoce et n'a pas froid aux yeux et sait déjà exactement sur quelles parties de son corps placer mes mains, contrairement à moi – bref, plus elle m'incite au dévergondage, plus j'y prends goût, plus je me désespère à l'idée qu'Elza s'en aperçoive, ce qui ne manque pas d'arriver – et plus je tremble à l'idée que ma mère comprenne quel monstre d'obscène vulgarité elle élève sans le savoir. Lequel, sitôt qu'elle a quitté sa chambre, saisit son sexe à pleine main au souvenir de ce que Maryse et lui ont fait voici seulement quelques heures.

Ah, rien de tout ça ne serait arrivé si nous n'avions vécu à Ploucville, voilà ce que je dis. Ni ça ni la suite prévisible, Bruno ayant des vues sur Maryse me jetant une insulte à la sortie des classes, moi lui sautant dessus, tous deux roulant sur l'asphalte, et puis le retour à la maison,

humilié, du sang dans le nez, ma chemise à demi arrachée, claquant la porte de ma chambre et me jetant sur le lit avec des larmes de rage.

« Des Maryse, mon petit chéri, tu sais tu en croieras bien d'autres plus tard. Et qu'est-ce qu'elle t'apporte, franchement, qu'est-ce qu'elle a de plus ? Est-ce qu'elle n'est pas un peu superficielle ? Est-ce qu'elle ne te dissipe pas ? Est-ce qu'un garçon avec ton intelligence ne mérite pas mieux que ça ? »

Ainsi me console ma douce mère infiltrée jusqu'à moi en dépit de mon humeur. Mon paternel, lui, erre en perdition dans le couloir, sous le coup de ce que je lui ai jeté au visage – Dieu sait ce qui m'a pris : *C'est ta faute ! C'est à cause de toi que ça se passe comme ça !* – oui, qu'est-ce qui m'a pris ? L'autre dimanche il sortait nu de la chambre et traversait le couloir en direction de la salle de bains, je l'ai vu comme jamais encore. La graisse du ventre, les jambes lourdes, les deux petits sacs de chair du scrotum fripé, et ce bout de tuyau charnel et brut, au gland lourd, si disproportionné quand je le compare au mien – son pénis qui pendouille au rythme de son pas bovin et plat frappant le carrelage en direction des toilettes. Oh ! ce corps si exceptionnellement non exceptionnel, si théâtralement non théâtral ! Comment peut-il être celui de mon père plutôt que l'ultime représentant d'un animal de la préhistoire ? *Honte* est le mot qui m'est venu. Honte, lorsqu'il sort de là, nu comme un ver et, sans la moindre idée de ce que je rumine, me lance un sourire rêveur avant de passer à la salle de bains décrocher son peignoir. Honte honte honte !

Que je conjure en pensant à mon oncle, à *L'Express*, à Grand-Père. Je recrée la nuit fixe pleine d'ombres silencieuses, entre les murs de la chambre où je dors rue des belles feuilles, chargée de poussière et de souvenirs qui ne sont pas les miens. Je revois Grand-Père dans le wagon-lit de première classe pour Marseille ainsi qu'il nous le raconte chaque fois que nous venons le voir, une histoire qui date de l'entre-deux-guerres. Je vois le visage de l'inconnue montée en gare d'Avignon sans réservation, le contrôleur impavide lui apprenant que le train est plein, ses yeux – tour à tour, dans mon imagination, ceux d'Elza et ceux de la jeune femme sur la photo dans le bureau – quand Papy, n'écoutant que sa galanterie, se dresse pour offrir aussitôt sa couchette, lui dormira dans le

couloir. « Il doit bien y avoir de la place pour deux, non, dans ces couchettes ? » réplique l'inconnue malicieuse, dit Grand-Père, avant d'ajouter, le gilet canard contre la nappe plus tendu que jamais : « Et je te prie de croire qu'on n'a pas beaucoup dormi entre Avignon et Marseille, mon petit vieux ! » – cela tandis qu'Yvonne baisse la tête à la recherche d'une autre cigarette. Ce qu'ils font n'est pas complètement clair dans mon esprit mais peu importe. Rasséréné, je trouve enfin le sommeil, tandis que le chat dans le couloir passe en miaulant et que, derrière les volets clos dont les ombres jouent sur le plâtre des frises au plafond, dans la rue vide, un klaxon se perd, un moteur s'éloigne.

Je vais avoir quatorze ans quand la rue des belles feuilles s'enrichit d'une présence inédite en la personne de Patrick Zimmermann – « Zim », le surnomme Charles-Henri, qui de temps à autre invite chez Papy certains privilégiés de ses amis dont aucun, il va sans dire, ne résiste longtemps au charme de notre Zeus. Ainsi de Jean-Luc Kruger, un jeune journaliste intronisé « fils adoptif » par Grand-Père après deux déjeuners rue des belles feuilles, ou Francis Girod, le cinéaste, qui a demandé à rencontrer Papy pour son film sur Marthe Hanau, la fameuse « banquière » des années vingt propriétaire de gazettes financières dont Grand-Père aux mille vies fut autrefois l'un des proches. « Marthe, ah, grande bonne femme ! Étrange mais brillante. Très à l'avant-garde. Elle pouvait se montrer retorse hein. Mais généreuse et puis elle m'aimait bien. Elle avait quoi, quinze ans de plus que moi quand je l'ai connue. Pour elle j'étais presque un gosse. Elle adorait penser qu'elle protégeait les hommes. Il y avait elle et puis M. Léo, *Herr* Leonhardt, *signor* Lionardo comme on l'appelait. Rosenthal. Le roi de la perle, un Russe. Un ami de Giraudoux entre parenthèses, il l'a mis dans un de ses bouquins. Un autre monde, mon p'tit vieux, un monde incroyable, celui que j'ai connu. »

« C'est sur lui qu'il faudrait faire un film, s'est exclamé Girod au terme de trois après-midi d'entretiens avec Papy. Pas sur Hanau ! » Ainsi du moins va la légende.

Zimmermann, lui, n'entend pas faire un film mais une thèse. Il planche à Nanterre sur le droit et les statistiques et à Sciences-Po sur l'histoire économique, et, la première fois qu'il est venu, lui et Grand-Père se sont enfermés trois heures dans le bureau pour discuter crise de 29 et grande dépression – période que Papy connaît d'autant mieux qu'il était en ce temps-là rédacteur en chef à *Forces*, le journal lancé par Hanau, justement. Inutile de dire qu'il a été séduit lui aussi.

Mais, de tous ces élus de passage admis rue des belles feuilles, Zim est le seul à s'être installé – en particulier depuis qu'il s'est découvert une Wormser à la septième génération du côté de sa mère. Juliette Wormser, la mère de Papy – la tenancière du café du Trocadéro –, venait de Strasbourg, et c'est dans un hôtel particulier de cette ville que Zimmermann est né, nous a-t-il raconté, et tout cela fait de lui, si je ne m'abuse, un arrière-arrière-neveu de Papy et en ce qui me concerne un cousin éloigné.

Ce n'est pas tout. Est-ce parce qu'à vingt-cinq ou vingt-six ans, malgré sa haute taille et ses épaules solides, quelque chose de l'adolescence subsiste dans son allure – dans ses cheveux mi-longs, dans son visage ovale au regard tendre et bleu comme le mien, dans la fougue si proche de la mienne avec laquelle il s'exprime ? Est-ce parce qu'il s'habille exclusivement de vestes écossaises élimées, de vieux manteaux de cuir achetés aux puces une bouchée de pain, et qui a besoin de mieux, répond-il à Grand-Père quand ce dernier se moque de ses « frusques » ? Est-ce en raison, enfin, de l'aura de mystère dont il entoure ce qu'il appelle avec des airs de comploter ses « activités politiques » ? Quoi qu'il en soit, j'ai vite été conquis par le climat d'aventure un peu rock'n roll qui entoure Patrick Zimmermann. Avec d'un côté mon paternel auquel je fais tout pour éviter de ressembler, de l'autre ces lointains dieux lares inatteignables que sont mes oncles et Papy, Zim paraît tenir une sorte d'équilibre entre ce que je suis encore et ce que je me sens pouvoir devenir.

Mais c'est toute la famille qu'a séduit Zimmermann. Avec Charles-Henri, il parle Moyen-Orient tout l'apéritif, et avec Jean-René, au moment du dessert, de l'économie politique chez Platon. Avec Nénette il peut évoquer les problèmes liés à l'évolution de la documentation et de

l'archivage d'ici vingt ans – et même à mon père il trouve à dire un truc pertinent. « C'est merveilleux, commente-t-il, vous vous inscrivez dans la tradition de Vilar, finalement.

– Oh, n'exagérons pas non plus. Ça reste très modeste, répond mon paternel, néanmoins rose de plaisir vu que Zim est le seul à s'intéresser à ses efforts pour monter Tchekhov dans son petit Théâtre de Poche là-bas très loin chez nous.

– Minou, ce n'est pas parce qu'on est chez ton père qu'il faut te déprécier comme ça constamment », commente en général ma mère, ce qui jette un froid.

Quant à moi, si j'écoute sans moufter Zimmermann lorsqu'il échange avec Grand-Père des considérations auxquelles je ne comprends goutte – sur Bakounine, sur Marx et Trotski, et sur ce qu'il appelle « la fin programmée de l'économie capitaliste », une expression qui fait hausser les épaules à Grand-Père –, Zim est surtout l'un des seuls rue des belles feuilles à pouvoir discuter de façon compétente de ce qui m'intéresse vraiment – c'est-à-dire la science-fiction et les ordinateurs, mes sujets favoris depuis que j'ai vu *L'Odyssée de l'espace*. Pour mon anniversaire, alors que ni mes parents ni Papy n'ont en la matière dépassé Jules Verne et H. G. Wells, Zim, lui, m'a offert une anthologie en poche des nouvelles de Philip K. Dick, que je ne connaissais pas et dont je raffole à présent. C'est lui aussi qui m'a fait découvrir *La Planète des singes* et les romans d'anticipation de Pierre Pelot que, de retour à Ploucville, je dévore sans modération avant d'en discuter avec lui lors de mon prochain séjour rue des belles feuilles – et il me répond avec le même enthousiasme !

Mais ce que je préfère, c'est lorsqu'il me raconte ses entraînements de karaté, discipline où il est ceinture noire, et dont il n'hésite pas à se servir lors des manifs contre ces deux obscures tribus que sont « les fachos » et « les staliniens ». À Ploucville, devant la glace en pied de l'armoire de mes parents, je reproduis ces combats et m'essaie au maniement du nunchaku, une arme que j'ai découverte depuis que je vais voir tous les films de Bruce Lee à six ou sept reprises tel un maniaque. Et, de retour rue des belles feuilles, quand je ne demande pas à Zimmermann de me montrer les mouvements des *katas* qu'il connaît sûrement par cœur, c'est

moi qui refais mes entraînements tout en guettant son approbation – et celle de Françoise, la fille au lent sourire et aux longs cheveux bruns, qui l'accompagne parfois, et m'observe avec ce que je n'imagine pas un instant être de l'ironie.

Françoise, oui. « Comment s'appelle ce film, là, de Godard, qu'on a passé l'an dernier ? » a gentiment demandé mon père lorsqu'il a fait sa connaissance, le « on » désignait le ciné-club déjeuner-débat qu'il organise un dimanche par mois et qui réunit en majorité les profs des collèges alentour. « *Pierrot le Fou*, a dit ma mère. – Voilà c'est ça. Eh bien vous ressemblez à Anna Karina dans *Pierrot le Fou*, Françoise. » Ce qui n'était pas vrai du tout – elle serait plutôt le sosie de ma prof de maths en cinquième, celle dont les dessous dépassaient légèrement de la jupe courte durant les cours particuliers qu'elle me donnait chez elle et que je n'écoutais pas – mais Françoise l'a remercié tout de même.

Françoise n'est pas prof de maths non plus – elle étudie la philosophie et milite avec Zim au sein du même mystérieux parti révolutionnaire. En sa présence, non, plus rien ne m'arrête ! Après que Papy, d'une voix à faire trembler les vitres, a récité son poème de Baudelaire ou quelque extrait de *La Légende des siècles*, dont il connaît des pages par cœur, c'est à *mon* histrionisme qu'a droit toute la famille au moment de l'apéritif. Durant dix bonnes minutes, je me lance donc malgré moi de grands coups de nunchaku sur les doigts tout en faisant virevolter l'engin autour de ma nuque – tel Bruce Lee dans *Opération Dragon* –, puis, quand enfin je le pose, les mains meurtries, éventuellement une bosse sur le front, mais insensible à la douleur, c'est pour mieux dire ce que je pense, et vertement, des sujets d'actualité tels qu'ils sont déclinés par le « journal parlé » alors que nous passons à table, où je m'apprête à briller, couper la parole à tous, et donner un aperçu de ce que je serais plus tard quand moi aussi j'écrirai des livres et des articles – et chacun applaudit jusqu'à ce que l'une de mes tantes me traite en souriant de « petit coq », qu'une autre m'appelle « animal » et que même ma mère m'intime de cesser de « faire le singe ».

C'est durant l'un de ces repas, « dans le poste », comme Papy appelle l'écran rebondi de la télé noir et blanc hérissée d'une antenne en cuivre qu'il lui faut secouer toutes les demi-heures pour obtenir une image fixe, ce qu'il fait en claudiquant et pestant, c'est donc là que fait irruption, moins souriante que sur le cliché où je l'ai découverte, moins jolie aussi, à ce que je crois mais c'est sûrement à cause de l'image qui n'arrête pas de bouger, nulle autre que la jeune femme sur la photo dans le bureau – Anne Sinclair.

Ma mère est la première à réagir : « Tiens, c'est pas la fille qui est sur la deuxième chaîne, là ? Dans *Ça se passe partout*, la nouvelle émission ?

– Non, non, rectifie Mamy Yvonne. *Tout peut arriver*.

– Ah oui. Ben je la trouve bien, personnellement. Bonne personnalité. »

Durant une dizaine de minutes, du coup, tout le monde s'est tu pour regarder ce qui se passait sur l'écran. Puis :

« On me dira ce qu'on voudra », dit Taty Nénette dans le silence, une fois le reportage achevé, tandis que le retour en plateau me découvre Bernard Pivot en compagnie, pour incroyable que ça me semble, de *l'autre* femme sur la photo – Giroud – celle au chignon –, « mais toutes les filles de vingt ans ne sont pas pigistes à Europe, protégées de Françoise à *L'Express*, et journalistes à la télévision.

– Tu es remontée contre elle depuis le début, de toute façon, réplique mon oncle.

– Je l'ai observée, au journal, Charles-Henri. Je me suis pas contentée de la regarder dans les yeux ! »

Soupir de Charles-Henri :

« Pourquoi est-ce qu'une femme n'aurait pas le droit de faire carrière simplement parce qu'elle est belle ?

– Est-ce qu'elle ferait carrière si elle ne l'était pas ?

– Elle est brillante, voilà tout.

– C'est son argent qui brille. C'est son carnet d'adresses. Il y a toujours eu un commando d'amazones à *L'Express*. Françoise est

fascinée par la grande bourgeoisie. Anne vient de là, c'est sa dernière recrue.

– Le problème, de nos jours, intervient Papy sur le ton avec lequel il a récité Baudelaire, c'est que les femmes ne savent plus ce qui les met en valeur.

– C'est bien une pensée d'homme, ça, tiens, dit ma mère.

– C'est la vérité ! Une femme aujourd'hui, elle ne te laisse même plus lui tenir la porte quand elle entre quelque part.

– Tu fais preuve de galanterie, appuie sombrement Jean-René, on te prend pour un phallocrate !

– N'exagérons pas non plus, tempère mon conciliant paternel.

– Rassure-toi, mon chéri, dit ma mère, ça ne te guette pas !

– Vous les hommes, dès qu'une femme est jolie, vous lui passez tout, reprend Nénette qui suit son idée.

– Tu es jalouse, rigole Charles-Henri, avant d'ajouter : Dis-nous un peu, Patrick, toi qui la connais bien, qu'est-ce que tu en penses ? »

Et toutes les têtes, la mienne la première, se tournent vers Patrick Zimmermann.

« Qui, Anne ? Je la connais, enfin... On était ensemble en TP à Sciences-Po, quoi. Toujours sympa d'ailleurs hein. Très marrante. Grand sens du travail en équipe. Elle la ramenait jamais.

– Mais vous êtes amis, non, tu la vois souvent ?

– Amis, je sais pas. Disons qu'elle a un petit groupe de gens de confiance autour d'elle. Je me flatte d'en faire partie. Je sais pas. On n'a pas les mêmes positions, c'est pas une révolutionnaire, mais je l'aime bien. J'aime bien sa candeur. Tu sais, Sciences-Po c'est comme Assas, tout le monde est GUD ou jeune giscardien là-bas. Et elle l'année dernière tu l'aurais vue débouler dans la cour avec ses tracts et ses enveloppes pour Mitterrand... Elle se rend pas compte ! J'ai même dû intervenir physiquement une fois ou deux », précise-t-il, mon esprit survolté l'imaginant aussitôt balançant un *mawashi geri* du tonnerre dans les gencives d'un fasciste qui menace « Anne » (en fait, pas tout à fait : c'est surtout *moi* que j'imagine à sa place).

« Mais, demande mon oncle, comment est-ce qu'elle est ? Tu es d'accord avec Annie, c'est une séductrice ou...

– Mais alors pas du tout, l'interrompt Zim. Personne de plus éloigné de la séduction. Elle accorde aucune importance à ces conneries, aucune. Je te dis, même le fric, elle est très discrète là-dessus, j'ai mis longtemps avant de savoir qu'elle avait de l'argent. Hors norme, je dirais. Pour quelqu'un de sa classe sociale, avec son éducation ? Hors norme.

– Frank, dit ma mère penchée vers moi en aparté, tu as l'air plus abruti que nature, mon petit chéri, qu'est-ce qui te prend ? Ferme la bouche, tu ressembles à un poisson mort ! »

Le temps que je me redresse, Patrick s'est mis en devoir d'illustrer son propos avec une anecdote survenue, nous dit-il, lors d'une soirée chez Marie-Claire Mendès France (l'épouse de Pierre, ma tante au ixième degré – quelqu'un qui a *connu* Einstein !).

« En plein dîner Robert a commencé à raconter des anecdotes du temps de leur exil à New York pendant la guerre. Il en a une avec Ingrid Bergman, ils se sont connus apparemment sur le bateau qui les ramenait en France, en 49. Anne a quoi, je sais pas, quelques mois, enfin peu importe. Et Ingrid alors elle se penche sur le berceau du bébé, elle dit, "Anne Sinclair ? Mais c'est un nom de star !" Bon. Robert criait en racontant ça, je t'assure ! Anne était pivoine d'embarras. On sort, elle dit, "Ce que c'est gênant", elle me dit. "J'arrive jamais à l'arrêter. À l'école déjà il emmenait mes devoirs au bureau pour les lire à ses collègues !" Donc tu vois. Je veux dire j'ai mis dix minutes à lui remonter le moral. C'est pas quelqu'un qui aime être mis en avant. Pas du tout. »

Côté Schreiber : Buffalo Bill, Isadora Duncan, Charlot, Ingrid Bergman côté Sinclair. Pour elle un grand-oncle paternel déporté à Drancy, d'où il est sauvé par sa compagne intrépide, selon ce que nous a rapporté Zimmermann, pour nous, Mammyvonne franchissant pistolet au poing à l'été 44 les portes du même camp de Drancy, d'où Grand-Père allait être envoyé à Auschwitz.

Mais de retour à Plouville – tandis que plus personne chez les Schreiber ne rate désormais un seul numéro de *Tout peut arriver* – pas même Papy que je soupçonne d'organiser ses journées désœuvrées en

fonction de l'émission –, de retour à Ploucville, donc, où trouver dans ma pauvre existence cette combinaison d'héroïsme, de gloire sociale et d'horreur conjurée ? Auprès de Joséphine, la fille du plombier de la grand-rue ? Auprès de Sandrine ? De Véronique ? Respectivement l'aînée du garagiste rue de Pontarlier, et la fille de la chef de rayon produits frais chez Mammouth – pour ne citer que quelques-unes de celles qui, ces derniers temps, ont en cachette de ma mère remplacé Maryse, et grâce auxquelles la définition du verbe « sortir » connaît dans mon vocabulaire des mutations considérables, passant du baiser « avec la langue » aux mains « sous le soutien-gorge », et des mains « sous le soutien-gorge » aux explorations sur le lit tout en se demandant s'il convient d'aller « jusqu'au bout » ?

Carole, la première à répondre « Oui ! », à répondre « Et comment ! », Carole Pyanet, pulpeuse et sympathique fille sportive qui n'est pas contre se laisser attacher aux montants de son lit, quand je la retrouve dans sa chambre au premier étage d'une maison particulière à cinq cents mètres seulement de la nôtre, Carole est-elle au-dessus du lot ? Non, même pas ! Car le problème, voyez-vous, c'est qu'elles n'ont pas de conversation, ces filles. Carole, de loin la plus éveillée, peut discuter à fonds perdus des meilleures boîtes disco d'ici à Pontarlier, de sa prochaine étoile d'or à Courchevel ou des sautes d'humeur de Volcanic – le pur-sang que son chirurgien de père lui a payé pour son seizième anniversaire –, mais pour le reste... Songez qu'elle n'a jamais vu ne serait-ce qu'un numéro d'*Apostrophes* ! Pas même le jour où tonton y est allé parler de son dernier livre !

Accessoirement : le nom de Drancy lui est tout aussi inconnu. « Qu'est-ce qu'ils avaient fait ? » m'a-t-elle demandé la seule fois où j'ai évoqué la façon dont mes parents se sont cachés entre 40 et 44 avec de faux papiers. Et disant cela elle me regardait comme si, en fait de science-fiction, j'étais bel et bien l'extraterrestre que, la plupart du temps, hors la rue des belles feuilles, je me sens être. La vérité est que je n'ai pas su quoi répondre.

Non, elle n'est plus la seule, ma petite maman, à se dire qu'un garçon de mon intelligence vaut mieux que ce qui l'entoure !

Puis au cours de l'été 76 je jette mon dévolu sur celle dont ma mère et moi nous entichons presque avec la même force. Le père de Karine, chef du bureau de poste rue des Chardonnettes à Sarcelles, loue pour l'été le bungalow voisin du nôtre au VVF de Kerouan et c'est ainsi que je la rencontre – grande, brune et dénuée de maquillage. Je la rencontre, et nous ne faisons guère plus, durant ces semaines de vacances, qu'échanger quelques baisers pendant un slow, nous tenir la main sous la pinède au crépuscule tandis que je lui parle des livres que j'écrirai plus tard, et qu'elle évoque ses plaidoiries futures pour défendre les pauvres à moins qu'elle ne devienne reporter dans les pays sous dictature. L'automne venu, entre Sarcelles et Ploucville circule la complète collection des photos de David Hamilton ainsi que des couchers de soleil sur cartes postales que je fais admirer à ma mère avant de les mettre à la poste, noircies (indifféremment) des paroles de Michel Fugain, de poèmes de Baudelaire ou de textes de mon cru incluant serments éternels et projets concernant les prochaines vacances au kibboutz – en Israël où Charles-Henri connaît tout le monde et où j'ai la ferme intention d'emmener Karine. En attendant, son père – le chef des postiers – peut lire en toute tranquillité avant elle les mots fleuris et lumineux que je lui envoie. Rien de tout cela ne m'empêche de continuer de voir Carole, bien sûr. Mais viennent les vacances de fin d'années, et, durant notre rituel voyage parisien c'est Karine que je retrouve où la dépose le RER, pour la conduire rue des belles feuilles lui faire découvrir « en vrai » les héros de la famille dont elle connaît déjà (par moi) les exploits que j'ai négligé de raconter à Carole, qui d'ailleurs s'en fout. Grand-Père chenu mais encore vif, Jean-René académique et grandiose, mon oncle en garnement rigolard, les chairs parfumées et flétries de mes tantes, et bien sûr Patrick Zimmermann que maintenant, une fille à mon bras, je peux considérer comme mon presque égal. « Oh, merci, merci, dit Karine en me caressant la main à l'instant de quitter la rue des belles feuilles pour le RER qui la ramène à Sarcelles. Je suis tellement bien ici, tellement heureuse de découvrir tout ça grâce à toi. C'est comme un rêve ! »

Puis vient l'heure de saluer à mon tour Papy et Charles-Henri et tout le monde et de prendre place sur la banquette arrière de « la Titine », comme ma mère appelle la Renault 8 familiale, et, en fait de rêve, le

ronflement bas et régulier du moteur, le serpent gris de l'autoroute de l'autre côté de la vitre ont bien vite raison de moi, les traits de Karine sont les premiers à s'estomper, ceux de Zimmermann ne tardent pas à suivre, tout comme le rire de mon oncle, l'humide tendresse de mes tantes et jusqu'aux envolées bravaches de Papy – tout fond et disparaît dans la confuse matière de mes songes bercés par le rythme continu de la voiture qui nous emporte loin, là-bas vers Ploucville où nous a conduits la profession de mon père et où rien ne se passe – rien, sinon le prosaïque d'une adolescence transitoire, que vient parfois relever la silhouette des héros de la famille, lorsqu'ils font leur apparition sur l'écran de télévision, dans la cuisine, comme une prolongation d'éternité.

OceanofPDF.com

« Un Homme, un survivant »

Deux bonnes heures de retard : dix années sans les voir et c'est comme ça que tu débarques, me dis-je courant à demi entre les allées du cimetière Montparnasse vers le petit groupe qui se presse dans l'air gris de novembre autour de la tombe achetée par Grand-Père quand Mamyvonne est morte il y a quelque temps et où il est en train de la rejoindre.

C'est une concession isolée, entourée de noms inconnus, à l'extérieur du mur protégeant le carré juif où reposent les ancêtres. Silence de buée froide et de ciel bas, gravier détrempe par la pluie. Les types des pompes funèbres, leur onctuosité mécanique – ils ont disposé le cercueil sur les rails au-dessus du trou et, coincés dans l'épais coton noir de leurs vestes lustrées, attendent de le mettre en terre. Plus ou moins tout ce que je peux voir, maintenant immobile, un peu en retrait – ça, plus un morceau du bois brut sous lequel il repose, caché par la petite foule de ma famille au centre de laquelle Jean-René s'avance pour faire le discours.

« Je ne serai pas solennel, prévient-il sur un ton solennel, sa voix sourde aplatie par le froid. Mais je voudrais méditer un instant sur ce que c'est qu'être un homme. *Ein Mensch* on disait autrefois. Quel meilleur lieu pour le faire qu'ici devant ce cercueil ? Quel meilleur spécimen de l'espèce masculine que celui qui dans quelques instants reposera pour toujours auprès de son épouse ? »

Nénette à son bras et les mains dans les poches d'un élégant cashmere noir, Charles-Henri fixe le vide avec obstination. Mes parents sont là

aussi bien sûr – ma mère avec l’air agacé comme chaque fois qu’une émotion la submerge et mon père bras ballants, le regard éperdu, si semblable au fond dans la détresse à ce qu’il était quand tout allait bien. Son théâtre, un ancien hangar, sa troupe, les comédiens qu’il pouvait trouver dans les alentours soit un bon tiers de semi-professionnels, formidable pour les animations scolaires, disait-il, c’est d’ailleurs un travail exaltant. Il faisait jouer des scènes de *La Cerisaie* à des gamins de troisième dans l’attente de subventions qui lui permettraient de monter la pièce tout entière. Mais il aurait composé avec n’importe quoi pour n’avoir pas à te subir, non ? Ainsi ai-je parlé voici deux soirs à la tête jaunie de Grand-Père qui seule dépassait des draps, c’était dans la chambre de Lariboisière, je m’étais introduit après l’heure des visites. Son goût pour les atermoiements des personnages de Tchekhov, tout ce tissu de conventions, de frustrations, ce catalogue d’hypocrisies et de fausseté sociale. Lumière crue du néon dans la chambre carrelée. Depuis la cour, la clarté jaune d’un lampadaire venait s’écraser contre la vitre noire. D’où venait son intérêt pour les échecs et les humiliations de ceux qui cherchent une issue au conformisme, ai-je dit à Grand-Père, les révoltés trahis par leur nature, ceux qui se battent pour vivre une vie plus haute, plus forte et vibrante et finissent défaits par la force de tout ce qui les entoure – ainsi que Tchekhov s’emploie à les décrire avec tant d’insistance ? Pourquoi se détournait-il à ce point des êtres solaires, ton fils ? Pourquoi fuyait-il les vainqueurs tels que, par exemple, toi ?

« André Schreiber. Grand-Père. Papy, entame Jean-René pendant ce temps. Un homme qui battit le record du cent mètres en onze secondes pendant son service militaire. Un homme qui par trois fois risqua sa vie en duel. Qui, rédacteur en chef à *Forces*, en pleine crise mondiale sut abreuver l’aride matière de la finance aux sources d’une vaste culture. »

Un homme intraitable et dur, un homme à la brutalité sauvage. À qui l’aîné apportait chaque semaine ses articles à peine imprimés pour qu’il les examine et les juge – *Extraordinaire, mon petit. Extraordinaire. Mais tu vois à ta place moi je* – Lui, il. Un homme dont le cadet avait choisi d’enterrer toute ambition dans l’espoir d’enfin respirer par lui-même, non que la distance ait suffi.

« Et c'est ce même homme que j'ai vu enfermé dans son appartement du cinquième sans ascenseur continue Jean-René. Ce même homme qui, prisonnier de son arthrite et d'un cœur affaibli, se traînait, ahanant, le long des couloirs. Moderne Anchise à bientôt quatre-vingt-dix ans luttant contre la mort une fois de plus. »

Kruger a tenu à venir, et Zimmermann bien sûr – là-bas à gauche, non loin d'une jeune femme solitaire qui fait l'effet de s'être trompée d'enterrement.

« Une fois de plus, oui. Une fois de plus. Car Papy, comme nous l'appelions avec affection. Papy journaliste puis administrateur de sociétés, Papy écrivain et poète, notre Victor Hugo, ami des grands, amant des livres et amoureux des femmes, Papy qu'une énergie vitale extraordinaire n'empêcha jamais d'être un père exemplaire et un mari dévoué, Papy avant toute autre chose était un survivant. »

Papy qui nous reçut rue des belles feuilles, Julia et moi – en quoi, 1980 ? Julia étant la femme avec qui je vivais alors en province, *Qu'est-ce que vous faites avec ce môme ?* lui dit-il, mettant sa main sur la sienne tandis que j'étais à la salle de bains. *Dix ans de moins ma chère mademoiselle et je vous invitais demain soir seul à seul. Je l'aurais fait, croyez-le, je n'aurais pas hésité une seconde.* En ma présence. Mon grand-père. Julia – okay : fille d'ouvriers, prof en collège technique et divorcée – bon. Le manque d'expérience est le manque d'expérience. Mais tout de même ! J'avais pour elle largué mes études, Papy ! J'avais claqué la porte de la maison familiale et ça le jour de mes dix-huit ans, j'étais *sérieux*, ai-je dit à la tête jaune et nue de Grand-Père posée sur l'oreiller blanc. J'étais ton petit-fils. Je t'envoyais encore mes poèmes, à l'époque, entre parenthèses. Ceux que je n'écrivais plus pour Karine mais pour toi. Toi. Que tu les juges à l'aune où tu jugeais Charles-Henri – à l'aune de ta « vaste culture » comme dit si bien Jean-René.

« De Montluc où seul un miracle fit qu'il ne fut pas sur-le-champ fusillé. Où un second miracle lui permit de ne point tomber entre les mains de l'infâme Barbie. De Montluc à Drancy où tout était prêt pour sa déportation. Combien de fois a-t-il échappé à la mort ? »

« Oh. Pauvre chou. C'est vrai que vous êtes si spéciaux dans ta famille. Ça n'arrive jamais chez vous, hein. Abuser de quelqu'un c'est bon pour les ploucs, les ouvriers. Et puis c'est privé, trop prosaïque, il n'y a pas de grandes idées là-dedans, c'est pas *intéressant*. – Julia, mais qu'est-ce que tu racontes ? » Ça dans le métro, de retour à l'hôtel après qu'elle m'eut raconté ce qui venait de se produire. « Il n'a pas abusé de toi ! ai-je crié pour surmonter le boucan des roues amplifié par le tunnel. Même s'il a fait ce que tu dis... – *Même ?* – Une phrase, un geste. Je veux dire déplacés d'accord, mais. – De toi, Frank. – Comment ? – De toi, a-t-elle répété. C'est de *toi* qu'il a abusé. »

La rame décélérait, entrait dans la station. Une dame blonde est venue s'asseoir, un teckel entre les bras. Il y avait un type en imperméable adossé contre la barre derrière nous et deux adolescents en vis-à-vis sur les banquettes toutes proches, une guitare folk posée entre eux à la verticale. « Tout à l'heure dans l'entrée pendant qu'on lui disait au revoir, a-t-elle dit plus doucement. Tu me croirais si je te disais qu'il a recommencé ? Il a posé sa main sur mes fesses, figure-toi. Avec un sourire, oh, solaire. Littéralement sous tes yeux. Sauf que tu regardais ailleurs. » Et je ne rêvais pas, elle riait en racontant ça. Le métro est reparti. Une fois dans le tunnel je me suis vu dans la vitre avec mes cheveux bouclés, ma finesse de traits et d'allure qui me faisait ressembler au Tazzio du film de Visconti, mon air d'avoir quatorze ans bien que j'en eusse presque vingt.

« À Drancy, déclame Jean-René. À Drancy son départ pour Auschwitz était une question de jours. »

Est-ce pour ça, Papy ? À cause de mes allures d'éphèbe ? lui ai-je demandé, ils descendaient le corps le lendemain à la morgue, c'était ma seule chance de le voir avant les funérailles, ainsi que je l'avais plaidé quelques minutes plus tôt face à l'infirmière de nuit. Parce que je n'étais pas assez *mec* à ton goût ? Pour ça que tu te croyais tout permis ? Ou bien parce qu'elle était de province et prol – ou pour tout ça en même temps ? Ou faut-il supposer que tu t'es conduit de la même manière avec toute ta descendance ? J'aimerais savoir. J'aimerais savoir laquelle de ces deux idées je suis censé considérer comme la pire.

Okay, rien de tout ça n'avait d'importance, un geste aussi anodin que je l'étais moi-même à l'époque, j'en ferais d'ailleurs sans doute autant à ta place aujourd'hui. Sans compter que ça a dû lui paraître flatteur, d'où son rire, surtout au terme de ce déjeuner passé pour l'essentiel à t'écouter discourir. Moi j'avais l'habitude mais elle, en un sens on était venus pour ça. Le disque rayé de tes nuits fabuleuses – le Shéhérazade le Poisson d'or Maxim's avec Marthe Hanau et puis Joseph Kessel – et une fois Stavisky –, ai-je dit à Grand-Père. J'avais appris sa mort par un coup de fil de ma mère et j'étais venu aussitôt. Il lui parla aussi d'André Breton, je crois bien. Julia raffolait de Breton au point de faire lire à ses BTS techno chaque année *L'Amour fou*. Oui, que tu lui fasses du gringue n'a pas dû lui déplaire, ai-je dit les yeux sur le crâne de Grand-Père aux chairs creusées par la mort. La suite l'a bien prouvé elle n'avait rien contre un certain machisme. Ses protestations ses railleries son rire, dans le métro du retour – rien à voir avec toi ni avec ce petit incident ridicule aurais-tu dit, ai-je dit à Grand-Père. Ce n'est pas le geste qui l'avait humiliée mais *le fait* que tu aies *pu* le faire. C'est pourquoi elle ne t'en voulait pas à toi mais à moi. Et plus encore elle s'en voulait à elle. Une fille qui avait eu des ambitions d'actrice. Animatrice du club théâtre au collège et puis en Sorbonne un stage avec Grotowski, deux rencontres avec Julian Beck elle allait rejoindre le Living Theatre. La perspective de tout envoyer balader, vivre au moins quelque temps, parcourir le monde. Combien étaient-ils à tenter l'expérience, dans la foulée de 68. Et c'est ce qu'elle avait failli faire. Le cran lui a manqué, elle n'y a pas vraiment cru. Mais elle gardait de la scène une nostalgie assez forte pour céder chaque année au plaisir des stages amateurs qu'organisait mon père sur son fameux Tchekhov – et où je l'ai rencontrée. Un peu redondant, peut-être, Tchekhov à Plouville ? Et pourtant, pourtant. Bien sûr qu'elle ne pouvait qu'être attirée par quelqu'un « ayant grandi dans la culture ». Bien sûr qu'elle fut flattée par tes marques d'intérêt et s'en détesta d'autant plus.

« C'était l'été 44. Les Alliés approchaient. Un petit comité de Résistance s'était formé à Drancy, on avait distribué les rares revolvers, assigné les missions. Les gardiens à l'évidence avaient la supériorité des armes. Dans les heures précédant l'aube choisie pour l'action il eut

l'intuition qu'il serait tué. Un homme dans la force de l'âge, un mari et un père ! Mais ça ne l'a pas arrêté. »

Mais ce n'est pas de Julia c'est de toi que j'aurais voulu que nous parlions lui ai-je dit. De moi. Je n'avais nul intérêt pour le métier de mon père. Pas seulement parce que sa façon de m'expliquer son Dieu Tchekhov aurait détourné de *La Mouette* n'importe quel adolescent normalement énergique et désireux de vivre. À quinze ans, après *Les Trois Sœurs* et *Vania* et tout le reste, il m'avait contraint de lire une assommante biographie par Troyat et deux trucs sur la littérature russe – et le soir au dîner il fallait que nous en discussions, ça faisait partie de ce qu'il appelait son système d'éducation. J'avais fini bien sûr par trouver ça « débile » comme je ne manquais plus une occasion de le lui faire savoir. En particulier, moi qui « montais » à Paris l'automne suivant pour entrer à Sciences-Po, nous étions même convenus que tu m'héberges, ai-je dit à Grand-Père, je ne voyais pas du tout pourquoi dans cette pièce Irina cherche à se fiancer pour quitter la province, vu qu'elle ne voulait rien tant qu'aller vivre à Moscou de toute façon, mariée ou non. Ça me paraissait le comble du ringard, terriblement bourgeois – à quoi mon père : *Mais dans ce cas-là il n'y aurait plus de pièce, niquedouille*, avait-il répondu. Un type issu d'une lignée d'hommes intelligents et forts. *Dans la vie mon coco tu sais, on ne fait pas toujours ce qu'on veut*, disait-il aussi. Alors non. Si une chose était peu probable c'était bien que l'envie me prenne d'accepter quand il m'a proposé – timidement, comme il proposait tout dès qu'il s'agissait de lui – de l'accompagner à ce stage, ai-je dit à Grand-Père. C'est ma mère qui m'a convaincu d'accepter. « Tu peux bien faire ça mon petit chéri, qu'est-ce que ça te coûte ? Ça lui fera plaisir. Tu te rends compte que tu ne l'as jamais vu sur scène ? La dernière fois tu avais huit ans. – Ça m'ennuie... C'est chiant..., a soupiré le futur diplômé de Sciences-Po. – Fais un effort. Pour une fois. C'est ton père, quand même. Qu'est-ce que tu as d'autre à faire, de toute façon pendant ces vacances ? Tu vas encore traîner au café toute la journée avec Yanis ? »

Yanis – Yanis Zenati, mon meilleur ami au lycée, Papy, le futur cinéaste. Son père tenait depuis vingt ans l'humble rade de l'impasse Saint-Claude, le Café des Amis, quand une attaque cérébrale l'a cloué sur

un lit d'hôpital, le laissant paralysé du bras gauche, si bien que Yanis, qui avait deux ans de plus que moi et venait de s'inscrire en fac à Besançon département cinéma, a dû revoir à la baisse ses ambitions artistiques. À l'époque dont je parle, lorsqu'il n'officiait pas derrière le comptoir, lorsqu'il n'aidait pas ses deux sœurs à leurs devoirs scolaires après dîner à la table de la cuisine, et ne préparait pas son BAFA – le diplôme d'animateur culturel auquel il s'était résigné en lieu et place de la Fémis –, il traînait avec moi dans les cafés du centre, je le tenais à la page de l'actualité culturelle parisienne. Ou de ce qui dans mon esprit en tenait lieu. Francis Girod faisait enfin son film sur Marthe Hanau avec Romy Schneider dans le rôle-titre ; Anne Sinclair invitait une amie de mon oncle – Simone Signoret – dans sa nouvelle émission mensuelle sur Antenne 2. Quant à papa – un artiste à Ploucville ! –, j'avais beau le trouver pénible et ennuyeux, je voyais bien l'admiration briller dans les yeux de Yanis du seul fait que j'étais son fils.

Ma mère, passant la main dans mes cheveux : « C'est moi qui te le demande, mon petit chou. » Bref, Papy : lui faire de la peine à elle était hors de question. Tu sais ça comme moi. Plus encore que rendre un hommage à mon père j'ai voulu faire plaisir à ma mère et voilà pourquoi je suis entré dans ce hangar. Où Julia a débarqué, elle aussi – avec ses yeux bruns chauds humides et lumineux, avec ses cheveux noirs qui lui descendaient jusqu'aux reins, avec ses vingt-sept ans, sa minijupe en daim et sa plaquette de pilules dans le sac à main « au cas où ». Toute cette sensualité transgressive dressée contre l'existence qu'elle s'infligeait pourtant depuis son Grand Renoncement. Ce morne quotidien à base de cours à donner et préparer, de copies à corriger, d'époux kinésithérapeute, de fils de six ans et de pavillon résidentiel. Nous nous sommes rencontrés et elle a fait exploser ça tandis que pour ma part j'envoyais *chier* mon paternel. Pas d'autre mot. Lui, sa sensibilité malade, son Tchekhov et tout, tout, tout. Ma mère incluse, Sciences-Po inclus, j'ai tout bazardé.

Ce que tu as jamais vraiment su – la façon dont cette histoire humiliante a pu te parvenir, cela reste un mystère. J'imagine mes parents bien trop terrassés, en tout cas, pour te raconter dans le détail comment nous nous sommes retrouvés le troisième soir de stage, Julia et moi, dans

la chambre du petit hôtel La Charmille qui hébergeait les stagiaires – comment, bien que Julia voulût garder la chose secrète je me suis dès le lendemain pavané, dix-sept ans et une femme mariée de vingt-sept à mon bras, sous les yeux de mon père bloqué entre panique et permissivité et qui ne voyait pas du tout comment réagir – comment il a continué, néanmoins, de diriger le stage aussi normalement qu’il lui était possible tandis que nuit après nuit je retrouvais Julia à l’hôtel, me heurtant à ma mère qui voulait m’empêcher de sortir (papa comme d’habitude trop choqué pour prononcer un mot) – et comment, au bout de quarante-huit heures de ce manège, ma dite mère s’est prise à débarquer en mon absence à La Charmille pour une discussion « entre femmes » avec Julia, où il fut surtout question des périls d’une telle relation pour mon « équilibre psychologique », expression maternelle. Julia a dès le lendemain quitté le stage, elle voulait tout arrêter, « c’est de ma faute, a-t-elle dit plutôt théâtralement, le système est contre nous, la vie est contre nous », a-t-elle insisté plus tchekhovienne que jamais, mais c’était compter sans l’orgueil à vif d’un adolescent de dix-sept ans habitué à se faire obéir, c’était compter sans mon histrionisme. J’ai refusé de suivre les indications de mon paternel le lendemain au théâtre, je l’ai humilié devant tous les membres du stage. « De quel droit ! ai-je aussi hurlé de fureur, pour faire bonne mesure, le soir même au visage de ma mère. C’est ma vie ! » Et que je quitte la maison six mois plus tard pour la rejoindre a été le coup de grâce.

Dis-moi. J’avais une main en appui sur la barre d’aluminium bordant le lit. Une lumière crue dénudait son visage plus qu’émacié, ce presque crâne à la pellicule de chair jaunâtre et desséchée. Et je me suis penché à le toucher, je guettais une odeur qui ne vint pas. N’y a-t-il pas plus, là-dedans, que la simple rage œdipienne ? Ai-je tort de croire que tu m’as transmis l’énergie ambiguë de ta violence ? Ton goût pour la tyrannie, la rage brute d’une humiliation retournée, quelque chose aussi du mépris dans lequel tu tenais ton fils cadet. Lequel se trouve être mon père, ai-je ajouté. Parce que je ne crois pas que j’aurais eu la force de le traiter publiquement de la sorte sans la conviction que je lui étais supérieur. Et d’où ça pouvait-il venir ? J’étais ton préféré. C’est du moins ce que je croyais. Avant de réaliser que tu as dû raconter la même salade à chacun

d'entre nous. *C'est de toi qu'il a abusé, Frank.* Je ne sais si elle a compris toute la portée de cette phrase qu'elle venait de prononcer dans le métro sous le coup de l'intuition. Mais moi oui. Tu nous as *tous* abusés, salopard. *Qui étais-tu ?* ai-je dit – et j'ai tiré le drap pour découvrir son cadavre.

« Alors, au petit matin – Jean-René, sa voix grave montant à l'assaut des nuages – prêts à se battre et mourir les détenus se sont rués dans la cour. »

Les types des pompes funèbres, impatients, s'agitent. Le grand échalas dégarni aux airs de majordome claque des dents, le petit blond à scoliose et au ventre de buveur de bière oscille d'un pied sur l'autre, le troisième souffle sur ses mains aux doigts courts et gercés. Marianne, la fille de Charles-Henri, se mouche frénétiquement. Et même mon père laisse passer quelques signes de lassitude. Il n'y a plus guère que Kruger et Zimmermann pour s'intéresser encore au discours – eux et la femme qui s'est trompée d'enterrement. Qui elle est, je n'arrive pas à le saisir. Plutôt brune, et d'environ ma taille, avec un profil d'oiseau et des yeux étirés. À son épaule un sac Vuitton, le pantalon d'un tailleur noir couvrant le haut de ses bottes, un manteau crème au col relevé serré sur une écharpe mauve dissimule ses formes.

« Leur brassard au bras, et aux mains leurs armes fumantes, un détachement de FFI entra dans le camp et à leur tête une femme se trouvait. *Sa femme !* s'aperçut-il incrédule », crie maintenant Jean-René. Un peu plus loin, dans l'allée latérale, passe derrière un cercueil un autre convoi noir d'une douzaine de personnes. Une femme, au premier rang, pleure, le visage caché par le tissu d'un mouchoir. L'inconnue et moi les observons s'éloigner, nous échangeons un regard, un presque sourire.

« Je pourrais continuer ainsi, menace pendant ce temps Jean-René. Je pourrais dire comment, sitôt libéré, il a voulu rentrer se battre. Prendre sa part de la bataille, oui, durant ces jours de fureur où les combats faisaient rage dans Paris. Dire encore, 1947, lui et son fils aîné Charles-Henri, ici présent, descendus à Port-de-Bouc assister et soutenir le bateau l'*Exodus* affrété par la Haganah en partance pour un pays qui n'existait pas encore. Dire comment quinze ans plus tard, en pleine guerre d'Algérie, insistant auprès de Charles-Henri membre du réseau Janson, à soixante ans passés

il a tenu une fois de plus à se battre, servant de boîte postale au FLN et attirant chez lui, du même coup, les menaces de l'OAS. Un combattant. Un survivant. Mille fois condamné, mille fois échappant à une mort qui l'a finalement rattrapé. Et nous qui lui survivons quelque temps résistons nous aussi. Résistons à l'oubli, souvenons-nous, tandis qu'il s'apprête à rejoindre sa femme, Mamy Yvonne, dans cette tombe. Cette tombe qui grâce à elle sera l'une des rares, portant un nom juif de cette génération, à abriter des restes humains, quand tant d'autres sont vides, vides de ceux partis en fumée à Auschwitz et ailleurs subissant le sort qui devait être le sien. Souvenons-nous qu'il fut un homme. Souvenons-nous qu'il fut un survivant. »

Colère, révolte – et amour, d'une certaine manière –, tout avait disparu dans ce simple geste de tirer le drap et de le rouler en boule à ses pieds. Si je n'ai pas su qui tu étais autrefois, ce que j'ai sous les yeux est encore plus étrange, ai-je dit, encore moins connaissable. Mais même lui parler n'avait plus le moindre sens. Pour autant que ça en ait eu jusque-là. Je me suis assis sur la chaise près de lui. Il était ridiculement petit. Aspiré de l'intérieur, son ventre – ce ventre autrefois tout gonflé d'autosatisfaction – faisait une sorte de cuvette atroce creusée dans la chair grise. Et par contraste, sous la tête jaune et chauve, sa cage thoracique affreusement dilatée par une ultime tentative d'attraper un peu de vie, avait doublé de volume. Ses jambes, des pattes d'insecte, une maigreur de cauchemar, ses pieds étaient jaunes et durs, et son appareil génital, enfin, quasi désintégré – réduit à deux petites cerises sèches racornies et sombres, et, posé dessus, oublié eût-on dit par mégarde, un appendice de chair rétréci tout recroquevillé par la mort.

Mon premier cadavre. Ce truc étendu devant moi sur un lit d'hôpital et je suis censé y reconnaître Grand-Père. Un homme que je n'aurais sans doute pas identifié de son vivant le croisant dans la rue. Parce que, après l'incident avec Julia, après que nous nous sommes séparés elle et moi six mois plus tard, quand je suis venu vivre à Paris Papy m'a régulièrement invité à dîner, les premiers temps, et chaque fois je disais oui mais pour chaque fois me défiler, je n'arrivais pas du tout à renouer, j'étais bien trop furieux, trop humilié encore par cette histoire, je crois que j'avais peur de ce que j'aurais pu lui dire. Et nous ne nous sommes jamais revus,

lui et moi, voilà la vérité. C'est là que l'absurdité de ma présence dans cette chambre en pleine nuit m'a sauté au visage. Non que ma présence dans ce cimetière soit tellement plus limpide. Y a-t-il le moindre lien entre ce que j'avais sous les yeux l'autre soir et ce que je suis ? Pourquoi devrais-je le charger de symbole à mon tour ? Suis-je vraiment censé voir en lui – en ça – le Patriarche, le Grand Conteur Résistant, le Survivant Juif Absolu grâce auquel nous survivons tous comme Jean-René nous y invite ? Ou bien est-il, ainsi que j'aimerais le croire, le Grand Responsable, le tyran domestique en qui s'ancrent les racines de ma brutalité ? Plus sûrement : rien d'autre qu'un vestige impubère – quelque chose qui dans un tout autre monde a été mon grand-père et maintenant n'est plus rien.

Fin du discours. Les trois empaillés descendent en terre le cercueil. Je fais les quelques pas qui me séparent de mon père et le serre dans mes bras – non sans chercher du regard l'inconnue mais elle paraît s'être évaporée. J'embrasse ma mère et mon frère et les conduis au taxi. Je prends le métro pour être un peu seul et parce que je manque de cash pour une seconde voiture.

Je suis resté un bon quart d'heure l'autre soir à me poser ce genre de questions. Puis je me suis levé, j'ai rabattu le drap sur son corps. Et j'ai fait quelque chose qui m'a surpris – je l'ai embrassé sur le front. Ainsi disais-je adieu – je ne l'ai compris qu'avec un temps de retard, déjà je m'éloignais du lit – adieu à tout ce que j'aurais pu être pour lui, à tout ce qu'il a été pour moi sans que je le sache – aux merveilleuses légendes empoisonnées de l'enfance, aux contes cyanhydriques desséchés que l'on redécouvre, adulte, ouvrant par hasard un placard empli de jouets poussiéreux et l'on se dit *ce n'était que ça*, plus ou moins surpris, vaguement déçu, plus ou moins nostalgique et plus ou moins indifférent, un peu comme j'avais examiné son sexe, un peu comme je me suis retourné pour saluer, une ultime fois, bordée par le drap blanc la boule jaunie de sa tête à présent seule visible, neutre, et indifférente, elle aussi – et puis j'ai posé la main sur la poignée de la porte et je suis sorti de la pièce.

Rue des belles feuilles – sur cinq étages, punaisé sur les marches vernies, brûlé par d'innombrables cigarettes, crevassé par des milliers de talons, le vieux tapis lie-de-vin. Pousser la porte entrouverte, échanger baisers et nouvelles avec les divers membres du clan dispersés dans l'entrée, la bibliothèque, et le salon maintenant rétréci, réduit à une salle à manger de vieillard. Du plafonnier tombe une espèce d'éclairage. Des piles d'assiettes et de verres en carton, des plats de tarama de foie de volaille de houmous, des parts de quiche et des bouteilles de jus de fruits d'eau et de vin, préparés avant la cérémonie par Nénette et ma mère, ont été disposés sur le petit carré de bois de chêne couvert d'un napperon de dentelle, où je reconnais la table aux fastueux banquets d'autrefois, à présent coincée entre les deux commodes abritant les couverts, la laideur des fauteuils convertibles contre le mur, l'œil de verre noir et gonflé de la télé.

Je m'approche, me sers un peu de houmous.

« Alors ? Tu es là en fin de compte ? » m'interroge une vieille dame aux traits lourds, aux yeux cobalt et sauvages, nulle autre que ma grand-tante l'ex-critique théâtrale Alice Brutman escortée de son mari Léo, gros homme rond à la respiration courte, dents jaunies de fumeur de cigare, du poil blanc sur les joues, des cheveux longs et blancs rejetés en arrière sur la nuque.

« On se demandait, souffle-t-il.

– C'est plutôt vous que je ne pensais pas voir.

– Tu plaisantes ? » dit Alice, ajoutant, du ton sans appel avec lequel je l'imagine diriger la cellule Pelleport du Parti communiste, ainsi qu'elle l'a fait d'une main de fer durant trois quarts de siècle : « Soixante ans que je n'ai pas mis les pieds rue des belles feuilles, je n'allais pas rater ça. »

Quand mes parents m'ont appelé, voici deux mois, pour me dire que Grand-Père allait bientôt mourir, sous le coup d'une impulsion confuse j'ai pris contact avec eux. Je ne savais pas trop ce que je cherchais ni même si je cherchais quelque chose, Alice et Léo n'étaient guère mieux que des noms, dans mon esprit – des noms du temps où mon père, une fois l'an à peu près, profitant d'un séjour chez Papy, nous faisait traverser

la ville pour les voir sans s'expliquer pour autant sur ce qu'ils représentaient pour lui.

Je les ai donc appelés et ils m'ont invité dans l'exigu deux pièces sombre et surchargé de la rue Belgrand, où ils vivent, et qui est un tout autre Paris que celui de la rue des belles feuilles – un Paris plein de poussière et de journaux empilés, de livres cornés posés à même le sol, de profils sépia et d'affiches politiques aux murs et, dans le couloir mal éclairé, de tableaux « futuristes » exécutés, le mot s'impose dans tous les sens, par Léo qui s'improvise peintre maintenant qu'il a pris sa retraite de typographe. Nous nous sommes assis à la cuisine où, deux heures durant, ils m'ont abreuvé d'autant de slivovitz que des ragots de la famille et d'anecdotes sur la déportation d'Alice à Buchenwald – Léo avait, pour sa part, trouvé refuge dans le maquis de la Zone libre, à l'époque.

« Comment tu as trouvé le discours ? demande-t-elle.

– Drancy, dit Léo avant que j'aie pu répondre. Et ça fait de lui un héros !

– Laisse, laisse...

– Qu'est-ce qu'il a fait à part être juif ? Ta tante c'est une révolutionnaire, c'est pour ça qu'elle a été déportée, mais lui ?

– Laisse, Léo.

– Et il a pratiquement tué ta grand-mère, tu sais », ajoute-t-il fixement.

Épars et blancs, trois cheveux gras traînent sur sa veste.

« C'est ce que vous m'avez dit, oui. »

Ce jour-là sorti de chez eux un peu ivre je me suis attardé sur la place Édith-Piaf pour réfléchir et observer les trois vieilles dingues vêtues de noir qui se prennent pour Piaf et montent la garde sur les bancs disposés devant la fontaine Wallace et le médaillon de bronze de la chanteuse posé dessus – déjà là, m'a-t-il semblé, je pensais aux trois vieilles, et déjà tout aussi vieilles voici vingt ans quand mon mutique paternel nous amenait ici.

« Ta grand-mère, venait de dire Alice, avait les nerfs fragiles. Supportait mal la solitude. Et lui s'pas, toujours à courir, ça par contre. Les spectacles, les restaurants tous les soirs avec ses amis d'affaires. –

Une sacrée bande d'escrocs, tiens, entre parenthèses, a ponctué Léo. Et puis les femmes. Un vrai bourgeois, Frank, tu sais, un capitaliste. Il l'a trompée presque tout de suite. – Et tu te rends compte qu'il voyait déjà Yvonne quand ta grand-mère est tombée enceinte de ton père, en 26 ? – Moi, sa septicémie trois semaines après l'accouchement, ce n'est pas ça qui l'a tuée, je ne l'ai jamais cru. – Fais voir ton verre. – C'est de chagrin, s'pas la pauvre, elle est morte d'épuisement. – Pas mal, non ? De la vraie bulgare. Tu peux regarder l'étiquette. Sofia direct, je la fais venir. – Alors après, bien sûr c'était très humiliant tu comprends. – Non mais il a jamais admis, ton grand-père. Il s'est tourné contre le médecin il s'est tourné contre tout le monde. – Tellement arrogant. – Arrogant, c'est le mot. Exactement ce qui le définit. – C'était jamais sa faute si quelque chose tournait mal, s'pas, c'était jamais lui le responsable. Contre le plus faible il s'est tourné en fin de compte. – Ça ! Alice aurait pas été là les premiers temps. Elle l'a ramassé, figure-toi. Littéralement par terre. On l'a élevé, on peut bien le dire. – Jusqu'à Yvonne, s'pas. Jusqu'à ce qu'elle prenne les choses en main. – Et rien tu sais, jamais un merci, rien. Il a récupéré ton père, c'était comme si on n'existait pas. »

Il est là, mon paternel aux yeux rougis, à quelques pas, il se ressert un peu de vin et m'adresse, distraitement, un sourire doux.

Il a aimé de façon aveugle Grand-Père, qu'Alice, semble-t-il, haïssait non moins aveuglément.

« À Berlin il y a deux jours on achetait des morceaux du Mur, est en train de dire, pendant ce temps, Zimmermann un quart de quiche à la main. C'est pas dingue ? Deux mille balles, un morceau gros comme ça, dis donc.

– Cauchemar en soldes, grommelle Jean-René. L'Histoire réduite à trois bouts de cailloux.

– La seule question, dit Charles-Henri, c'est ce qui va suivre. Mitterrand voudrait protéger Gorbatchev et ça se comprend. En fait ils sont très emmerdés sur ce dossier.

– La grande frousse de la grande Allemagne.

– À juste titre, grogne sinistrement Jean-René.

– On dit aussi que l'URSS pourrait implorer.

– Je sais pas ce serait tellement.

– En tout cas, dit Zim, j’ai un morceau du Mur aujourd’hui dans mon salon, je trouve ça fantastique. »

Massif, leur tournant le dos, Léo me regarde avec une connivence brûlante.

« Attends, Taty, donne, dit mon père apercevant Alice qui claudique imprudemment en direction des fauteuils, une assiette en carton remplie de foie de volaille tremblante au bout d’une main, l’autre en appui sur sa canne. Je vais te porter ton plat.

– Ça va mon petit, ça va, te tracasse pas pour moi. »

Il lui saisit le coude, l’escorte à petits pas.

« Tu y crois, toi, ce que racontent les journaux ? me souffle Léo toujours immobile.

– À quel sujet, Léo ?

– Tu y crois ? » répète-t-il, un sarcasme un peu dément dans les yeux, la limace écrasée de sa bouche tachée de vin agitée sur le visage cendrex. « On y est allés en Union soviétique, après guerre, avec Alice tu sais. Plusieurs fois. On a visité Moscou. On a visité Leningrad. Et les usines, on a vu tourner les usines. On a parlé avec les gens. Tout n’était pas rose hein, il y avait des problèmes. Où est-ce qu’il n’y a pas de problèmes ? Mais ce qu’on raconte aujourd’hui. Les camps les goulags la police politique ? Pourquoi on n’a rien vu ? Faut pas exagérer, tout de même ! Alice écrivait dans la presse. Je suis pas non plus stupide. On avait une éducation. J’y crois pas. Tu veux que je te dise ? J’y crois pas. Ou alors il y a des choses qu’on nous cache. C’est fort possible. La presse, tu sais. Moi je dis toujours, “À qui ça profite ?” Tchernobyl. Comment tu sais que c’est pas les Américains qui ont fait le coup ? Pas dans la presse en tout cas que tu vas lire ça. Je veux dire quand tu écoutes ce qu’on raconte. Non ? On prend les gens pour des imbéciles. Faut rester vigilant, Frank. Faut rester vigilant ! » achève-t-il en me donnant une claque sur l’épaule.

Puis il recule, satisfait, me lance un clin d’œil gras avant de s’éloigner vers mon père.

Une main m'agrippe le bras : Zimmermann.

« Comment vas-tu ? » dit-il avec un sourire qui me ramène quinze années en arrière. Il y a le léger empâtement de ses joues roses, l'accroche-cœur, sur son front, moins long, plus ordonné qu'autrefois, l'intelligence, la candeur cérébrale de ses yeux bleus brillant maintenant derrière de petites lunettes rondes cerclées de fer. Mais ce sont là les seules minimales différences. « J'ai des nouvelles par tes parents de temps à autre. Ça va ?

– Et toi ?

– Un peu secoué tout de même. Je sais que toi. Je sais pas, tu le voyais pas souvent. C'est pas un reproche, pas du tout, chacun se...

– Je me suis tenu loin de tout le monde. Pas seulement de lui.

– Tellement compliqué. Il t'aimait bien, il parlait souvent de toi.

– J'ai vu que tu avais sorti un livre, non, récemment ? dis-je mi par politesse, mi poussé par un élan de sympathie auquel je ne m'attendais pas.

– Ah ! Tu as vu ? Pas grand-chose. Bouquin d'économie, un vieux truc de fac. Marrant que ça te soit passé entre les mains. Je lui en avais apporté une copie. Il doit traîner dans la bibliothèque, maintenant », fait Zimmermann, un coup de menton vers le bureau de Grand-Père, d'où à cet instant précis sort la jeune femme qui s'est trompée d'enterrement.

« Il faut que je te présente », dit Patrick tandis qu'elle s'approche – mince, ronde, dans un tailleur noir, les cheveux sombres et bouclés, aux reflets roux, relevés sur ce visage de renard pâle entrevu tout à l'heure au cimetière et dont je ne parviens ni à deviner l'âge ni à décider s'il est beau ou non. « Paulina Wallich, présente Zim.

– Paula », rectifie-t-elle aussitôt. Sa voix est un peu rauque, la main qu'elle me tend longue et fine, ornée d'ongles faits et de bagues en argent, et dans son regard faussement assuré brillent des clartés vertes aux reflets jaunes. « Vous êtes Frank, non ? Je vous ai aperçu tout à l'heure, je pensais que c'était vous. Mes condoléances. *Vraiment*. C'était quelqu'un de formidable.

– Vous le connaissiez ? » dis-je, tout en me demandant, pour la seconde fois depuis le cimetière, ce qui m’empêche de trouver pleinement à mon goût le charme animal de cette fille un peu plus âgée que moi.

« Non. Pas du tout. C’est assez déroutant, d’ailleurs. Il faut dire que Patrick parle si bien de vous tous. Et Jean-René ! J’ai failli fondre en larmes. »

Le ton qu’elle emploie. Voilà quoi. Voilà ce qui la gêne à mes yeux.

« Toutes les familles ashkénazes sont des survivantes, est en train de dire Zimmermann. Il a raison Jean-René. Les détails peuvent varier mais c’est le même héritage. Le père de Paulina est Alexandre Wallich, ajoutez-il.

– Je t’en prie, dit-elle brusquement.

– Quoi ?

– Ça va, ne commence pas s’il te plaît. »

Silence.

« Tu bois quelque chose ?

– Un fond de verre, je veux bien. »

Tandis qu’il s’éloigne vers les bouteilles, et disparaît derrière Kruger et Nénette en grande conversation :

« Excusez-moi, dit Paula Wallich, mais si je le laisse faire. Parfois, je me dis qu’il est plus amoureux de mon père que de moi. »

Je hoche. Qui est son père, ce qui vient de se produire, aucune idée. Mais n’est-ce pas mon sort sitôt que Zimmermann entre en scène ? J’ai quinze ans dans le salon de Grand-Père et je prétends que je sais ce qu’on raconte. Dans quelques secondes, si ça se trouve, elle va me parler d’Anne Sinclair.

« Je vivais à Londres avec un Hongrois exilé quand on s’est rencontrés, poursuit-elle. Quelqu’un qui avait deux fois mon âge, un marchand d’art ancien, enfin, *whatever*. Je ne vais pas vous donner les détails. En tout cas aujourd’hui encore, Patrick est convaincu de m’avoir enlevée aux griffes d’un antisémite.

– Ah, dis-je, toujours sans comprendre.

– Oui. Tout ça parce que Erwin était duc. Et polonais. Enfin, d’origine. C’est sa grande obsession à Patrick. Mais à part ça il est adorable, hein. Et il est vraiment touché, il adorait votre grand-père. Il l’admirait.

– Tout le monde l’aimait.

– Il venait souvent le voir. C’était de plus en plus difficile mais il arrivait à le faire sortir un petit peu. On l’a même amené au défilé du Bicentenaire, l’été dernier, figurez-vous.

– Papy est allé voir les Tambours du Bronx ? dis-je incrédule.

– Et les Chinois de Tiananmen ! Parfaitement. Il avait des places VIP, Patrick, il est assez pote avec Lang. Cinq rangs derrière Thatcher. Il avait négocié avec l’aide à domicile, ils sont venus le prendre ici, ils l’ont porté dans l’escalier cinq étages à l’aller et au retour. Il ne vous a rien dit ? Merci », dit-elle, pour Patrick, de retour un verre de vin à la main. « Je racontais à Frank l’expédition au Bicentenaire.

– Ha ! sourit-il. Tu parles d’une histoire. Tu y étais ? Sacré truc non ? Papy, j’ai dû le ramener au bout d’une heure, mais ça valait vraiment le coup. Et tu sais pas qui j’ai fini par lui faire croiser là-bas ? Tu te souviens comme il en pinçait pour Sinclair ? C’était sa mascotte à la télé, ajoute-t-il en guise d’explication pour Paula Wallich. Elle y était, alors j’ai pas résisté. T’aurais vu sa tête ! Il m’en parlait encore à l’hôpital il y a pas un mois. “Je te dois mon dernier contact charnel avec une femme, mon petit vieux”, il m’a dit. “Et quelle femme !” Ça m’émeut de penser que je lui ai quand même donné ça. Sa dernière sortie, mine de rien. Et tu sais, si diminué qu’il soit, il avait tout à fait pigé l’enjeu du machin.

– Frank, dit mon père qui choisit cet instant pour nous rejoindre, Alice à son bras, j’en étais à chercher quelque chose à répondre. On va ramener Alice, nous, elle est fatiguée. On te dépose ou bien tu restes ?

– Je prendrai le métro, ne t’inquiète pas.

– Tu ne fais pas comme d’habitude mon petit chéri, s’il te plaît, dit ma mère. Tu donnes des nouvelles.

– Oui, oui.

– Je vais chercher ton manteau, Alice », dit mon père qui s'éloigne vers l'entrée.

Zim, pendant ce temps :

« Les Gardes rouges, Jessye Norman chantant *La Marseillaise*, en fait c'est lui qui m'a fait le commentaire après coup. "C'est le nouveau cosmopolitisme", il m'a dit. "Les droits de l'homme d'ici jusqu'à la place Rouge. Jusqu'à Pékin." Pas mal, non ? Pour un type de quatre-vingt-dix ans. Il ne pouvait peut-être plus marcher mais question matière grise...

– J'espère, intervient Alice, que vous n'êtes pas en train de parler de cet horrible truc pour le 14 Juillet sur les Champs-Élysées.

– Pardon ?

– D'une vulgarité. Ça n'avait même pas de sens.

– Pour vous peut-être, dit Patrick. Mais...

– Exactement, oui, s'approche Léo. Pour elle.

– Eh bien, mais des milliers de gens à gauche...

– À gauche ?

– Laisse, Léo.

– Non mais pourquoi ? Il y a un moment quand même. Qu'est-ce que vous savez de la gauche ? Le Parti socialiste, pour vous, c'est la gauche ?

– Écoutez...

– La personne à qui vous parlez, mon cher garçon, le coupe Léo, est Alice Brutman. Déportée à Buchenwald pour son appartenance au Parti communiste et médaillée de la Résistance, si ça vous dit quelque chose. Elle a peut-être droit à son opinion, je crois, non ?

– Léo, dit faiblement Alice.

– Et je vais vous dire autre chose. On avait un camarade de cellule à Pelleport. Tu te souviens de Jeannot, Alice ?

– Si je me souviens de Jeannot...

– En 56 quand les Russes sont entrés en Hongrie. Eh bien notre ami Jeannot, mon cher garçon, il s'est pendu à cause de cette tragédie. Pendu. On avait parlé trois jours avec lui après l'entrée de l'Armée rouge à

Budapest, on lui avait expliqué les raisons, on avait remis les choses dans le contexte. Et il avait compris. Seulement voilà il était déchiré. Alors, qu'est-ce qu'il a fait ? Est-ce qu'il a rendu sa carte ? Non. Il a accroché une corde à une poutre et il a balancé la chaise, voilà ce qu'il a fait.

– J'ai ton manteau, Alice, glisse gentiment mon père de retour dans la pièce tandis que tout le monde fixe sur Léo un regard hébété.

– Allons-y, dit tante Alice. Allons-y Léo s'il te plaît. Je ne sais pas pourquoi il faut toujours que tu...

– C'était ça la gauche, mon cher garçon, conclut Léo, qui s'apprêtait à la suivre et vient de se raviser une seconde. Les gens *mouraient* pour leurs convictions, voilà ce que j'essaie de dire. Aujourd'hui, vous dansez dans les rues déguisés en falbalas et vous militez pour les homosexuels ? Eh bien je vous dis bonsoir. »

Ils sortent.

« Dis donc », rigole Paula Wallich.

Et Zim, simultanément :

« Qui c'est, au juste ?

– Léo ? C'est le mari de ma grand-tante. Alice était la sœur cadette de ma grand-mère. Après sa mort, ils ont pratiquement élevé mon père, au début. »

Et pour la première fois j'ai le sentiment de prendre la mesure de ce que cela peut signifier.

Manières de vivre

L'incident avait rompu la glace et l'on s'est tous mis à blaguer sur le sinistre des Brutman – les bien nommés, a dit Zimmermann en insistant sur la première syllabe et cela m'a bien amusé. Je ne suis pas contre l'ironie d'une manière générale dès qu'il s'agit de la famille, moins encore quand l'ironiste se pare pour moi des plus hautes vertus parisiennes.

Nous avons salué les derniers membres de la tribu qui ne se décidaient pas à partir – Nénette et Marianne restaient pour tout nettoyer, Jean-René fouillait la bibliothèque à la recherche d'un bouquin dédicacé de Breton –, nous avons descendu à pied les cinq étages nous séparant de la porte cochère dont pour la dernière fois sans doute nous avons passé le seuil. « Fais-nous signe, a dit Zimmermann. Ça me fera plaisir. » Cela sur le bitume, dans la nuit précoce et froide, le bristol au bout des doigts, souriant. Paulina à son bras me regardait avec chaleur. Et je crois qu'une bouffée de fierté puérile m'a saisi quand j'ai pris le petit rectangle blanc – *Patrick Zimmermann, Institut de Statistique de l'Université Paris VI, tél., fax, etc.*

Il traîne sur la planche aux tréteaux qui me sert de bureau, près de la machine à écrire où je frappe les articles avec lesquels je paye à peu près le loyer de ce deux pièces – mon cinquième logement depuis que je me suis séparé de Julia et suis venu vivre à Paris.

Quarante mètres carrés environ au premier étage d'un immeuble calme du douzième arrondissement. Murs blancs aux longues fenêtres avec vue

sur le cerisier en fleur planté dans la cour jardinée. Moquette grise et futon. La salle de bains est équipée d'une baignoire et la cuisine « américaine », selon le mot de la propriétaire pour désigner les plaques chauffantes encastrées sur la table de travail près du Frigidaire. Mes employeurs ? La presse professionnelle, comme on dit. Cela va du *Mensuel de l'artisan* à *L'Usine nouvelle* et surtout au *Bulletin de l'entrepreneur indépendant*. Les sujets sur lesquels j'écris sont aussi variés que mon incompetence est constante, ce dont personne n'a l'air de se soucier au sein de ces rédactions où l'on persiste à me confier des articles sur le crédit aux entreprises de moins de cinquante salariés et sur les tendances du design dans la fabrication des armoires en menuiserie artisanale. Mes heures de liberté, comme l'essentiel de ce que je gagne, je les consacre à dévaliser les librairies et, dans les plus grands moments de liberté encore, à taper comme un sourd sur le clavier de la machine la dernière version en date d'un roman consacré à Julia.

Quant à l'aspect sentimental des choses : la « Maryse » de ma vie, comme je l'appelle, se nomme aujourd'hui Muriel Le Gall et exerce la profession de dentiste au sein d'un cabinet collectif du douzième arrondissement. Nous nous sommes rencontrés peu de temps après mon arrivée dans la capitale, au sortir d'un restaurant, et l'aspect sentimental de notre histoire n'a pas survécu aux premières semaines – si, du moins, il a jamais existé. Une chose fonctionnait entre nous plutôt bien, c'était le sexe, et pour le reste, nous nous sommes vite tapé sur les nerfs. Muriel écumait les boîtes de nuit sitôt que ses études lui en laissaient le loisir et me traitait d'asocial quand je refusais de l'accompagner, c'est-à-dire très souvent. Que je la juge *futile* et *frivole* a suffi pour qu'elle s'obstine à l'être plus encore et, de mon côté, je m'asphyxiais d'indignation chaque fois qu'elle prononçait le mot « snobisme » pour qualifier mon attitude. Après une séparation sans heurt, vécue je crois de part et d'autre avec soulagement, et après quelque temps d'une jachère nécessaire histoire de liquider le trop-plein de ressentiment, nous avons établi un pacte de non-liaison plus ou moins régulière, si je puis dire – des soirées sans lendemain ni questions, où chacun sait exactement ce qu'il vient donner et prendre.

Rien de catastrophique donc, à proprement parler, dans ce tableau de mon existence à presque trente ans, mais pas tout à fait non plus le programme prévu du temps de mon riche avenir, quand tout le monde chez nous envisageait pour moi Sciences-Po.

Voici la lettre que m'a écrite mon père à l'occasion de mon dix-neuvième anniversaire, seize mois après ma rencontre avec Julia, un an après que j'ai tout bazzardé pour aller vivre avec elle aussi loin que possible de mes parents comme de son mari – c'est-à-dire, vu nos moyens, dans une ancienne ferme isolée en bordure de la nationale des environs de Dole.

Mon Frankie,

Cela fera vingt ans moins un, tout à l'heure, que tu es né. Maman voulait t'appeler ce soir pour te souhaiter bonne fête. Mais elle y a renoncé parce qu'elle n'ose plus rien te dire du tout. Quant à moi, je t'écris parce que j'aimerais savoir où j'ai échoué dans mon éducation. D'où ça te vient cette espèce de noirceur, cette colère contre tout ? Est-ce que nous n'avons pas toujours cherché ce qu'il y avait de mieux pour toi, avec ta mère ? On t'a toujours fait confiance, on t'a toujours laissé libre. Et pour quel résultat ? Tu n'appelles pas. On ne peut rien te dire. Tu prends tout mal. Et les rares fois où tu consens à venir nous voir tu es si sombre que maman n'en dort plus de la semaine. Parfois je me dis que j'aurais dû être plus ferme avec toi et parfois au contraire que j'ai été trop strict. Et puis enfin on passe des heures à réfléchir et puis on n'arrive jamais à rien de toute façon. Tchekhov a écrit, je crois que c'est dans *Vania*, qu'il est affreux de connaître les secrets d'une personne que l'on aime et de ne pas pouvoir l'aider. Moi, je découvre qu'il y a pire encore, et c'est de ne rien connaître du tout de son fils, ne pas le comprendre, se sentir complètement impuissant devant le gâchis qui s'annonce. Qu'est-ce que tu vas faire de ta vie, Frank ? Qu'est-ce que tu feras si les choses ne durent pas entre Julia et toi ? Quand je repense à ce qu'on disait rue des

belles feuilles ! Que tu étais doué pour les études, et je te signale que tout le monde a toujours dit ça d'ailleurs, les professeurs dès le CM1 disaient ça. Aujourd'hui tu es majeur, c'est entendu, tu fais ce que tu veux et je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Mais je persiste à croire que ça se passerait différemment entre nous et dans ta vie si tu n'avais pas rencontré cette femme. Est-ce qu'elle en a conscience, au moins ? Est-ce qu'elle se rend compte de la personne avec qui elle est ? Est-ce qu'elle te conseille, ou bien est-ce qu'elle te laisse faire à ta guise ? Ça me ferait plaisir que tu y réfléchisses un peu, au moins que tu me répondes, que tu me dises ce que tu penses, qu'on renoue le contact. C'est important, le dialogue, tu sais.

Ton Papa qui t'aime.

PS : Si tu le fais, si tu me réponds je veux dire, poste-le au théâtre, je ne veux pas que maman sache que je t'écris.

Et je l'ai fait, j'ai fini par lui répondre :

Papa c'est si à côté de la plaque tout ce que tu racontes, je sais même pas quoi dire.

Tu prétends que tu as toujours voulu ce qu'il y avait de mieux pour moi, mais mieux selon qui ? Qu'est-ce qui te permet de croire que je gâche quoi que ce soit ? Si j'ai tant de « potentialités » comme vous dites tous, j'ai peut-être le droit de décider de ce que j'en fais tu ne crois pas ? Dans ta lettre, ce n'est pas ton inquiétude à mon sujet que je lis mais ton obéissance. Ta peur du qu'en-dira-t-on. On dirait que le ciel va te tomber sur la tête parce que ton fils ne suit pas la voie tracée par les membres de la tribu : Ce que je suis selon ce que tu penses qu'on en pense rue des belles feuilles. Mais t'es-tu déjà demandé où cela te situait ? Qu'est-ce qu'ils font de toi, à ton avis, ces critères d'excellence que tu prônes par ventriloquie ? Après tout c'est bien pour instaurer une distance avec eux que tu es parti t'installer en province. Et maintenant tu voudrais que je répare ce que tu considères peut-être comme une erreur de ta part. Mais le

monde a changé. On n'a plus forcément besoin d'une carrière, aujourd'hui, pour se dire qu'on réussit dans la vie. « Réussir » ça passe par le fait d'être authentique et vrai et en accord avec soi-même, et c'est ça que j'essaie de vivre avec Julia, grâce à Julia, et je pense que cela répond à ta crainte de savoir si elle se rend compte ou non de « la personne que je suis », comme tu dis. Simplement, cette personne n'est pas tout à fait celle que toi, maman, Grand-Père, les profs de CM1 et je ne sais qui d'autre encore vous imaginiez quand j'avais huit ans et continuez de vous imaginer aujourd'hui, apparemment. Cette personne est un individu. Libre. Doué de désirs autonomes et, comme tu l'admet, majeur. C'est tout. Il n'y a pas de quoi en faire un drame. Je te laisse réfléchir à tout ça et je t'embrasse,

Frank.

Faut-il préciser que cette protestation d'authenticité était aussi sincère qu'éloignée de la vie que je menais alors ?

Je revois très bien l'instant où je l'ai écrite – c'était un après-midi gris, vers quatre heures, j'étais assis à la table de la cuisine entre le poêle à charbon éteint et la fenêtre qui donnait sur le chemin de flaques boueuses partant de chez nous jusqu'à la nationale, et j'étais là parce que j'étais au chômage.

Ou, plus exactement, entre deux de ces jobs précaires que j'enchaînais sans y réfléchir, au hasard des possibilités que me fournissaient les deux agences de travail intérimaire et l'ANPE de Dole où je m'étais inscrit sitôt que nous avions emménagé parce que je tenais à payer ma quote-part du ménage. OS sur des chantiers de construction – ma petite taille mon allure frêle et le vertige me cantonnant au sol à ramasser les tubes d'acier nécessaires aux échafaudages. OS dans une chaîne d'usine horlogère – la méticulosité qui n'était pas mon fort m'obligeant à choisir entre perdre le rythme et rater une pièce sur trois. Magasinier au Prisunic de Dole. Aide-soignant au CHU de Besançon, agent vacataire à la Sécurité sociale d'Auxange et, plus classiquement, plongeur dans une pizzeria. Entre ces boulots, dont aucun n'excédait trois mois, je

m'occupais des tâches domestiques et tenais compagnie à Pierrot, le fils de Julia, huit ans, qui m'avait adopté sans trop de mal et que j'aidais dans ses devoirs quand je ne jouais pas avec lui au ballon dans la cour derrière la maison. Puis, entre quinze et dix-sept heures selon son emploi du temps, la R5 de Julia de retour du collège technique brinquebalait entre les flaques jusque sous la fenêtre, devant laquelle elle la garait avant de franchir la porte une cigarette à la main, les bras chargés des copies qu'elle passerait une partie de la nuit à corriger, tout en fumant d'autres cigarettes et en ingurgitant du café au litre.

La raison pour laquelle nous ne faisions plus beaucoup l'amour, depuis que nous avons toute latitude pour le faire, était l'étau d'une cervicalgie chronique qui l'emprisonnait depuis la base du crâne jusqu'à l'épaule, parfois jusqu'à la main droite où le sang cessait alors d'affluer, et contre laquelle ni les médecins, ayant diagnostiqué une forme légère d'arthrose « possiblement » aggravée par le stress, ni l'acupuncture, ni les massages que je lui prodiguais – en lieu et place des cunnilingus d'autrefois – ne s'étaient révélés le moins du monde efficaces.

Une autre cause à l'absence de sexe était bien sûr ce stress lui-même. L'Éducation nationale, ses classes surchargées, ses programmes schématiques, l'indifférence de l'administration scolaire, le sentiment général, en bref, que l'enseignement se changeait d'année en année en abattage industriel – tout cela, ce diagnostic justifié ou non auquel elle se livrait, contribuait à la déprimer, sans parler de collègues qui, disait-elle, se « blindaient » pour survivre, ceux qui ne songeaient qu'à leur statut, leurs vacances, leur mutation et se foutaient pas mal de gamins destinés à finir au mieux en BTS Technique et pour qui le français ou « les humanités » n'était de toute façon qu'une matière superflue. Elle, elle refusait ce constat – et cela ne faisait qu'empirer les choses. Moins admissibles étaient ses conditions de travail, plus stricte la discipline qu'elle s'imposait pour y résister. Elle souffrait physiquement de se coucher à plus de minuit après avoir corrigé des copies sur chacune desquelles elle passait près de une heure – inutile selon moi, c'était l'une de nos querelles récurrentes –, comme elle souffrait de se lever avant l'aube pour préparer non moins obsessionnellement ses cours, mais elle s'obligeait à le faire et cela par devoir, disait-elle, par fidélité envers des

élèves comme elle issus des basses classes et dont elle se sentait solidaire. La nuque coincée, le bras droit violacé, la main crispée sur le stylo avec lequel elle relisait chaque devoir quatre fois tout en délibérant sur la note à poser : « Je mets un trimestre à établir des rapports de confiance avec eux. Ce n'est pas pour les trahir au milieu du gué. Les parents de ces gamins sont ouvriers ou agriculteurs ou petits commerçants. Le temps qu'ils passent avec moi est sans doute le dernier de leur existence, Frank, où ils ont l'occasion de réfléchir sur des questions essentielles, m'expliquait-elle. Comment il faut vivre. Ce que c'est que l'amour. Plus jamais après ça dans leur vie d'adulte ils n'auront le loisir – ni le temps – de s'interroger de cette façon, ni de chercher les réponses dans les grands textes. Ils seront occupés à survivre. Alors si j'arrive à en aider ne serait-ce qu'un pendant que c'est possible, c'est déjà ça. Ça me fait mon année. » De temps à autre, comme pour me prouver qu'ils n'étaient pas le fruit de son imagination ou de son idéalisme, l'un de ces miraculés faisait le trajet jusque chez nous pour un café, et pour remercier Julia du soutien qu'elle lui avait apporté, et des horizons culturels insoupçonnés qu'elle lui avait découverts.

Fort bien, fort bien. Mais où était l'euphorie transgressive, dans tout ça ? Où, les orgasmes telluriques des premiers temps, quand nous étions deux pierres de silex et que le feu qui en jaillissait n'éclairait pas spécialement ce que nous avions de plus civique ?

Deux semaines après la fin du stage organisé par mon père, comme si le scandale n'avait pas suffi, j'avais passé chez elle un week-end. En l'absence de son mari et de son fils bien sûr, mais au vu des voisins – lesquels n'avaient pas manqué de noter l'arrivée le samedi après-midi, et le départ le lendemain vers deux heures, d'un tout jeune homme aux allures d'éphèbe chez une femme mariée dont, de plus, les minijupes et l'humeur rebelle alimentaient depuis longtemps les ragots. Sans doute n'avaient-ils pas été indifférents non plus à nos cris de jouissance. Il n'en avait pas fallu tellement plus, après cela, pour que le kinésithérapeute comprenne ce qui se tramait ni pour qu'il téléphone à la mère de Julia et le lui raconte, déclenchant la crise qui allait en quelques mois les conduire au divorce. Julia enseignait trois jours de suite à Pontarlier, cette année-là, si bien qu'elle parvint sans trop attirer l'attention à faire, après

les cours, le trajet la séparant de l'un des petits hôtels discrets où nous prîmes l'habitude de nous retrouver par la suite. Et où il ne fut jamais question de corriger des copies, je vous le garantis ! Jamais question d'élèves en difficulté !

Pour m'empêcher de la revoir, de leur côté, mes parents m'avaient sevré d'argent de poche et interdit le téléphone, et je considérais n'avoir d'autre choix que de payer le ticket de l'autocar – et parfois la chambre, quand je voulais frimer – avec les billets de cent ou deux cents francs que mon père retirait chaque semaine de la banque et que je lui volais dans son portefeuille – lequel gonflait avec confiance, le soir, la poche intérieure de sa veste accrochée à la patère de l'entrée. Et *patère*, quel mot, dans ce contexte, n'est-ce pas Sigmund ?

C'est d'ailleurs cela, l'argent, qui en plus d'une bonne dose d'orgueil a joué le rôle clé dans ma décision de claquer la porte sitôt que la loi me l'a permis. Enfin ! Échapper au monde petit-bourgeois de la famille, vivre une vie d'homme, ainsi que l'âge et l'expérience de Julia me le laissaient croire.

Et elle, à quoi échappait-elle ? Au cauchemar blanc d'une vie conjugale en zone pavillonnaire à Chamblay, tout d'abord, une maison à étage et jardin bordée par le vide et les obligations professionnelles, achetée par son mari en 1972, deux ans après leur mariage, et d'où ils n'avaient plus bougé. À ce mari lui-même, ensuite, grand type costaud à la barbe fournie, adepte des médecines douces et de la musique rock, qui s'appelait Jean-Michel Chassez et, invariablement durant leurs neuf années de mariage, sitôt fermé son cabinet de kinésithérapie, avait enfourché sa Yamaha 500 pour rejoindre trois soirs par semaine les clubs d'aïkido et de kendo dont il était membre assidu et, chaque vendredi sur les coups de dix-neuf heures, le Strike, bar alternatif servant de rond-point aux motards des environs. Julia pendant ce temps s'occupait de leur fils, corrigeait – déjà – des copies ou préparait ses cours du lendemain, relisait ses auteurs de prédilection – en plus de Tchekhov, Musset et André Breton comme je l'ai déjà signalé – et cultivait, avec une certaine jouissance tragique, un regret inconsolable pour tout ce à quoi elle avait renoncé.

Variation sur le « reflux » de Mai 68, selon le terme donné par la presse de l'époque à la désillusion qui a suivi les fameux événements. Elle était en Sorbonne ce printemps-là – unité statistique dans le contingent inédit d'enfants d'ouvriers accédant aux études supérieures –, et elle avait pris part aux manifestations mais non avec les stars, les Cohn-Bendit, les Geismar croisés de loin et qu'elle n'avait osé approcher, non. Elle leur avait préféré ceux que l'on appela les « Katangais » – des sortes de blousons noirs mi-voyous mi-étudiants qui s'étaient glissés dans les amphithéâtres et les manifestations sans autre idéologie qu'une anarchie vague. C'est l'un d'eux qui l'avait emmenée voir le Living Theatre, la troupe communautaire d'origine américaine mais cosmopolite devenue en quelques années un symbole de la contre-culture et qui, de passage à Vincennes, répétait alors *Paradise Now*, le spectacle néo-hippie destiné à faire scandale au Festival d'Avignon l'été suivant. Se mêler à la troupe, participer aux improvisations n'avait pas été difficile, la pratique était assez courante en ce temps-là et surtout dans cette troupe. Elle s'était sentie « horriblement flattée » quand Julian Beck et Judith Malina, les deux fondateurs du Living, l'avaient complimentée sur l'« intensité sauvage » de son jeu et de ses improvisations et lui avaient suggéré d'intégrer la troupe pour de bon et de les suivre. À onze années de distance encore, je comprenais ce qu'ils avaient voulu dire. Car Julia se mouvait dans la vie avec une sorte de tension méticuleuse, il y avait du danger dans sa manière d'être constamment sous contrôle, mesurant chaque geste et jusqu'à l'intensité de sa voix. Une femme à fleur d'explosion, voilà ce qu'elle donnait le sentiment d'être. Et aussi une femme qui à l'ultime seconde étouffait la mèche – comme elle avait choisi en fin de compte, huit mois seulement après être montée dans le train de retour et avoir quitté Paris, de s'étouffer dans ce mariage, plutôt que de suivre le Living Theatre en Avignon puis à New York où elle ne mit jamais les pieds.

Son père ouvrier fils de réfugiés espagnols mort d'un cancer lorsqu'elle avait six ans. Une mère qui habitait la cité ouvrière, aimait le tango, Dario Moreno, et les bonnes manières, et ne comprenait guère que sa fille cherchât l'émancipation là où elle-même s'était débrouillée avec les codes sociaux en vigueur.

Facile aujourd'hui de se dire qu'au fond nous ne cherchions pas du tout la même chose, elle et moi. Qu'en dépit de ce qui pouvait nous rapprocher (deux sales gosses, un goût pour la révolte lorsqu'elle est bien mise en scène, nous ne nous étions pas rencontrés tout à fait par hasard pendant un stage de théâtre), en dépit de cela, Julia tentait de rendre vivable une défaite assumée tandis que je me débattais dans un tissu de contradictions opaques.

Facile, oui, sauf qu'à l'époque ça ne nous apparaissait pas du tout comme ça, c'était même plutôt l'inverse. « J'ai tout de suite su qu'avec toi ce serait différent, me disait-elle. Ce n'est pas seulement que tu es plus jeune et moins macho. C'est que je peux être libre, avec toi. Je peux respirer. » Jamais elle n'avait connu d'homme dont elle se sentît à *ce point proche* me jurait-elle et, pour ma part, jamais je n'avais imaginé rencontrer un jour quelqu'un qui me ressemble autant.

Nous nous répétions ça en boucle, contaminés par l'extase, et il fallait ces brefs instants qui surgissent toujours dans les couples, ces à peine-secondes où les amants se surprennent à découvrir chez l'autre l'ombre portée d'une existence autonome, pour entrevoir que ce n'était pas aussi simple et que, à l'évidence de ce qui nous unissait, s'ajoutait peut-être l'évidence de ce qui pourrait un jour nous séparer.

« Tu ne sais pas ce que ça veut dire, Frank », me dit-elle ainsi, c'était vers la fin de la première période, nous étions nus sous les draps d'un de ces hôtels de campagne dont la fréquentation commençait à tuer le charme adultère, avec leurs inévitables bergers de pastorale en papier peint, leurs non moins inévitables dessus-de-lit à fleurs, et les matelas trop mous qui le lendemain laissaient à Julia des nœuds dans le dos et des torticolis. Allongée, un bras coincé sous la tête, entre deux bouffées dont la fumée se perdait au plafond, elle jouait rêveusement du bout de sa cigarette dans le cendrier de verre de la table de nuit posé sur son ventre, qui se soulevait au rythme de sa respiration. « La culture, toi tu as grandi dedans, reprit-elle. Tu ne sais pas ce que c'est que d'entrer dans une librairie avec l'impression que tout le monde te regarde parce que tu n'as rien à y faire. Ne pas oser toucher les livres. Et si par miracle tu les touches, si tu trouves la force d'en acheter un et que tu rentres avec, ta

mère va te regarder comme si tu faisais le trottoir. Pour moi lire, c'était comme fumer dans la rue ou mettre une minijupe. »

L'histoire qu'elle m'avait racontée était la suivante. À la Noël 1963, alors âgée de quinze ans, Julia avait convaincu les parents de l'une de ses amies, propriétaires d'un petit restaurant dans le centre, de l'embaucher en extra pour le soir du réveillon, et, avec l'argent gagné, elle s'était offert son premier « beau livre », un ouvrage sur le théâtre balinais avec des textes de Georges Bataille et d'Antonin Artaud et des photos de Cartier-Bresson. Rentrée le livre sous le bras elle avait enfermé le paquet sans l'ouvrir dans un tiroir de sa chambre pour ne plus l'en sortir de la semaine. Le soir, elle s'endormait avec l'excitation de le savoir là, enveloppé dans son papier, et chaque minute des huit journées suivantes elle n'avait cessé de songer au plaisir que ce serait de défaire le paquet pour soulever avec lenteur la couverture cartonnée, la page de garde épaisse au papier glacé, aux odeurs d'encre, et plonger dans la contemplation de ces images incroyables – masques et danses violentes mais raffinées, aux couleurs aveuglantes. Mais, bien qu'il y eût plus que du réconfort à se dire que de tels objets d'art et de telles cérémonies existaient quelque part pour de bon, bien qu'elle y vît la confirmation de quelque chose comme son identité secrète, un truc qu'elle avait toujours su et qui en un sens l'attendait, la semaine écoulée, le soir du neuvième jour, lorsque n'y tenant plus elle avait ouvert le livre, son excitation était tombée aussitôt.

Au bout de quelques jours, elle n'avait plus éprouvé à la vue du bouquin qu'un dégoût impatient, presque haineux. « Le premier livre payé avec *mon* argent mais c'était comme si je l'avais volé, me dit-elle. Ce n'est pas seulement que j'aurais dû donner ce fric à ma mère, même si elle en avait sacrément besoin à l'époque, parce qu'avec ma grand-mère qui était venue vivre chez nous après son veuvage on était tout de même trois à vivre sur son salaire. Mais ce n'était pas juste ça. C'est que ces photos ne *changeaient* rien. Tu comprends ce que je veux dire ? Le livre ne changeait rien. Je ne sais pas si j'y avais pensé avec trop de désir avant de l'ouvrir ou si c'était le fait de l'avoir entre les mains mais. Des photos mortes. Des pages mortes, contaminées par l'ennui. La magie du livre a disparu sitôt que je l'ai acheté, ça n'avait plus aucun intérêt. »

Huit jours de torture avant de pousser la porte du bouquiniste rue d'Arbois, revendre l'ouvrage quatre-vingts pour cent de son prix d'achat, et, plutôt que d'offrir le solde à sa mère, comme elle en avait eu l'intention, en consacrer la moitié à s'acheter une jupe courte un peu *cheap*, en solde, qui ne lui plaisait pas vraiment, et au vu de laquelle, pour ne rien arranger, sa mère avait poussé les hauts cris.

Plus tard à Paris pendant ses études quelque chose de similaire s'était produit cette fois avec un blouson de cuir aperçu dans une vitrine boulevard Raspail, elle avait mis deux bons mois avant de se l'offrir, l'avait enfermé dans un placard sans oser le mettre puis, en fin de compte, l'avait revendu. Et ainsi, sur le même mode, s'expliquait-elle la suite, le retour chez sa mère, le mariage et le reste.

« Ce n'est pas de la honte. Pas tout à fait ou pas seulement. C'est plutôt le sentiment de trahir.

– Trahir quoi ? » ai-je demandé. C'est là qu'elle a pris le temps d'allumer sa cigarette. Puis sans me regarder elle a dit : « Tu ne sais pas ce que ça veut dire, Frank. Tu n'as aucune idée de ce que ça veut dire. Toi la culture, tu as grandi dedans. » Et ce ne sont pas tant ces trois phrases qui m'ont blessé que la manière dont elle les a prononcées, avec une colère basse plombée par une tristesse infinie où affleurait le mépris.

Pourquoi étais-je si sensible à ce genre de discours ? La vraie vie, voilà ce que je cherchais. La vie sérieuse, difficile, où l'on en bave et où des expressions comme *être à la hauteur* vous viennent naturellement en tête ! À elle l'héroïsme quotidien du lycée – mais à moi, sitôt que nous avons vécu ensemble, celui de l'ANPE et des boulots sans suite ! Et aux orties, les valeurs bourgeoises ! Aux orties mes privilèges d'intellectuel en herbe ou ce que j'estimais tel. Moyennant quoi, l'isolement est vite devenu la condition de notre vie commune, je crois que nous l'avons compris sans avoir besoin de le dire. À l'évidence, Julia n'allait pas m'emmener aux soirées qu'organisaient chaque fin de trimestre des collègues dont les élèves étaient à peine plus jeunes que moi, d'ailleurs elle avait toujours eu ces fêtes en horreur, et, de mon côté, à l'exception de ma famille je n'avais guère que mon ami Yanis dans la vie, et avec lui aussi j'avais rompu, après une réflexion de sa part quand je lui avais annoncé, non sans fierté, ma décision de laisser tomber les études pour

vivre avec une « vraie » femme. « Je croyais que tu voulais *partir* d'ici, Frank, m'avait-il répondu, pas t'y *enterrer*. Qu'est-ce que tu vas faire ? » Cela m'avait profondément choqué, sur l'instant, et je l'avais planté là.

Quant à ce que je faisais – pour répondre à sa question :

Les week-ends où Pierrot dormait chez son père nous poussions jusqu'à Dole, Julia et moi, en amoureux, pour un cinéma, un dîner dans une crêperie du centre, ou bien encore pour une soirée chez l'un ou l'autre du petit groupe de ses amis qui tous avaient la particularité de vivre un peu comme nous, en marge, affichant un mode de vie défiant comme on disait les schémas traditionnels. Je me souviens de Jean-Michel et Vincent, par exemple, un couple d'homosexuels que Julia connaissait d'un précédent stage de théâtre, qui sillonnaient la région en caravane jusque dans l'arrière-pays du Territoire de Belfort où ils proposaient aux paysans des spectacles de marionnettes adaptés de Shakespeare ou Molière, ce qui ne manquait pas d'un certain panache en cette fin des années soixante-dix où les préjugés étaient encore tenaces, et dans des zones rurales quadrillées par des casernes de légionnaires. Il y avait également Zohra, qui militait au planning familial où Julia l'avait rencontrée deux ans auparavant lors des permanences bénévoles qu'elle assurait entre ses cours, et qui, à quarante ou cinquante ans, après avoir rompu elle aussi avec sa famille – des paysans de l'Atlas assez chatouilleux sur la religion –, vivait désormais à la colle avec un garçon de moitié son âge. Yves Alarco, un grand type baraqué avec huit ans de prison derrière lui pour braquage, s'occupait de réinsertion, dirigeait *Au-delà des murs*, un petit magazine sur la vie carcérale qu'il imprimait lui-même. Il y avait encore Mireille, une prof d'histoire et l'une des rares parmi ses collègues avec qui Julia sympathisait, Gérard, un ancien de Lip vivotant d'on ne savait quoi, Lucile, photographe pour *L'Est républicain*... Avec quelques autres, que j'oublie, on se retrouvait autour d'une raclette et de bouteilles de vin d'Arbois pour discuter jusqu'à fort tard sur fond de Leonard Cohen ou d'Hubert-Félix Thiéfaine, des théories de Lacan – que je n'avais pas lu, pas plus que je n'avais lu Konrad Lorenz, ou le psychiatre R. D. Laing qui fournissaient eux aussi matière à discussion. Julia, elle, en tenait pour les *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes et *L'Amour et l'Occident* de Denis

de Rougemont, livres qu'elle redécouvrait comme elle redécouvrait tant de choses, disait-elle avec un sourire en me prenant la main.

Quand nous avons cessé de faire l'amour ? Allez savoir si nous nous en sommes tout de suite rendu compte. C'est venu peu à peu, comme un lent état de fait à mesure que ce que nous prenions pour une vie alternative se révélait n'en être pas vraiment une, ou bien alors c'était nous qui n'avions pas la force pour la maintenir face, comme on dit, aux assauts du quotidien, face, surtout, à ce que nous étions – et devant quoi, non, il n'y a jamais d'alternative.

Une fois par mois, on sacrifiait au rituel du week-end chez la mère de Julia pour qu'elle pût voir son petit-fils. Annie Ferres. Une grande femme forte *convenable* et *distinguée* selon l'acception de ces mots chez quelqu'un qui avait eu vingt ans en 1945, s'était retrouvée veuve à vingt-neuf, et dont l'existence, depuis, se résumait à une lutte solitaire pour ce qu'elle appelait la dignité.

Elle s'était « élevée dans la vie » du rang de simple ouvrière à celui de chef d'équipe, de celui de chef d'équipe à chef d'atelier puis contremaître et responsable des formations, et cela à coups d'heures sup et de sacrifices personnels sans jamais rien demander à personne. Bas et jupes sous le genou, thé, sac à fermoir et gâteaux secs, le théâtre à Paris deux fois l'an avec le comité d'entreprise et puis les après-midi dansants du Lion's Club dans les salons de l'hôtel des Salines.

Elle habitait deux pièces-cuisine à l'étage d'une maison de brique de la cité ouvrière, quartier où se logeaient la plupart des employés de chez Gürtner, l'usine de pièces détachées qui faisait vivre la moitié de la ville – quartier aussi où, par parenthèse, jamais je n'avais mis les pieds depuis que mes parents étaient venus vivre ici. Pas plus que je ne leur rendis visite durant ces week-ends chez elle bien que notre maison se situât dans les hauteurs boisées et résidentielles qui surplombaient le centre-ville et que j'apercevais depuis la fenêtre d'Annie Ferres. Vitres grises et dentelle de Tulle. Tableau de scène de chasse au-dessus du garde-manger. Nous dormions au rez-de-chaussée, dans la pièce aménagée en chambre à l'adolescence de Julia.

Annie n'avait pas eu besoin de manifester quoi que ce soit de ses sentiments à mon égard, découvrant lors de notre première visite – organisée non sans tractations tendues au téléphone – mes longs cheveux bouclés, mes yeux délicats, cette minceur androgyne qui faisait que l'on m'appelait *madame* une fois sur deux quand j'allais chercher le pain. Une apparence au-delà de ses pires cauchemars. Par principe plus que par conviction lors du divorce de sa fille elle avait pris fait et cause pour son gendre, et maintenant elle savait pourquoi. Mais elle était restée parfaitement aimable, j'avais fait de même, seul l'excès de nos politesses respectives avait indiqué la violence du malaise. Au fond je la comprenais bien mieux que je ne comprenais sa fille. Au repas, elle et Julia avaient surtout parlé de Pierrot, puis Annie avait évoqué l'usine, les problèmes d'emploi dans la région, sa voisine qui avait un œdème, une autre qui avait perdu son chien. Elle avait vu *Oncle Vania* mis en scène par mon père. Avait trouvé cela « intéressant » sauf qu'on ne savait jamais bien quand il convenait de rire ou de pleurer, un peu trop comme dans la vie et ça empêchait de se détendre. Elle aimait bien les vrais drames – *Crime et Châtiment*, *Les Hauts de Hurlevent* « de Robert Hossein », qu'elle avait vu à Paris avec le CE, ou bien carrément des comédies genre Labiche, et – avait-elle poursuivi devant la pauvreté de mes commentaires – est-ce que je comptais moi aussi devenir acteur plus tard comme mon père ?

« Il verra bien, maman, était intervenue Julia depuis la cuisine où elle faisait la vaisselle sans rien perdre de ce qui se passait au salon, laisse-le tranquille. – Mais je crois qu'il est assez grand pour répondre lui-même, non, ma petite fille ? Je peux encore faire la conversation chez moi, je pense. » J'avais fini par dire je ne sais quoi, que j'envisageais d'écrire, erreur supplémentaire à en juger par le blanc qui s'ensuivit.

La télévision, ce *deux ex machina* des week-ends en famille quand chacun juge plus sûr de n'avoir rien à dire, servait depuis d'exutoire à la désolation de ces dimanches après-midi ponctués du bruit du ballon de Pierrot qui rebondissait contre le mur, dans la cour grise, tandis que nous prenions le thé devant Jacques Martin avant que j'aie le retrouver.

« Est-ce qu'il te comble en tant que femme, au moins, Julia ? » Nous avions déjà nos habitudes, je montais l'escalier conduisant de notre

chambre au salon où toutes deux achevaient de dresser la table quand la voix d'Annie a traversé la cloison. J'ai ouvert la porte avant que Julia réponde. Il y a eu un bref silence puis Annie a dit, « Vous tombez bien Frank on allait se mettre à table », et Julia a crié à Pierrot de monter et de se laver les mains.

Non, Annie, non. Je ne comble pas votre fille. La vérité est que nous n'avons pas baisé depuis un petit paquet de temps, voyez-vous. En dépit de nos soirées romantiques. Malgré nos échanges profonds. Oh, comme j'ai haï ces week-ends ! Surtout je crois parce qu'ils révélaient ce qu'il y avait de réel entre Julia et moi, c'est-à-dire ce qu'il n'y avait pas ou plus et qu'Annie, avec cet œil d'aigle qu'ont les gens conventionnels pour les choses inévitables, avait tout de suite pigé. « Vous n'êtes pas vraiment d'ici, Frank, n'est-ce pas ? » m'a-t-elle dit, sur un ton anodin, comme elle disait tout, un jour où, Julia et Pierrot au marché, nous étions seuls dans la salle à manger où je l'aidais à mettre le couvert. Je me souviens d'avoir donné tant de sens différents à cette phrase que je n'ai pas été foutu de répondre. La vérité ? Ce n'était pas juste la maison de mes parents que je guettais à la fenêtre d'Annie Ferres tout en me lavant les mains, non – c'était celle de Carole – Carole Pyanet. Karine avait disparu, dissoute dans les brouillards de David Hamilton, mais Carole, non. Une fille saine, énergique, dotée d'une sensualité aventureuse. Qui me demandait de lui tirer les cheveux lorsque je la prenais par-derrière dans sa chambre. Ses cris se perdaient de l'autre côté de la fenêtre, entre les branches des arbres verdoyants, dans la rue calme et discrète. Puis, nue sur le lit, les yeux brillants, en appui sur les coudes : « Tu caches bien ton jeu, petit salaud hein. On te donnerait le bon Dieu sans confession. » J'étais aussi surpris qu'elle à vrai dire. « Ça te gêne ? – Au contraire. » Elle avait pour projet de me « voir avec une autre », comme elle disait, on passait en revue ses copines à la recherche d'une candidate quand j'ai rompu parce que – parce que quoi, déjà ? Ah oui : à cause du *manque de conversation*. Pardon ! *Par-don* ! Tu devrais voir un psychiatre, en fait de conversation ! Elle devait être en train de finir son droit, maintenant. Assas, deux encablures de Sciences-Po. Aurais-je suivi la voie normale – aurais-je *daigné* emprunter ce chemin tracé par le clan pour le fils prodigue... Non je n'étais pas vraiment d'ici, non. Un seul

coup d'œil sur les horribles ronds de serviette à la table d'Annie Ferres suffisait à m'en convaincre. Mais je n'allais pas laisser des préjugés me frapper avec une atroce évidence pour l'unique raison que je franchissais le seuil d'un appartement de pauvres n'est-ce pas ? Pas moi !

Et ainsi, plutôt que de faire la seule chose qu'il eût fallu faire et qui était d'emmener Julia au lit, je me focalisais sur moi – sur ce que j'aurais dû éprouver ou pas, sur ma morale, mes désirs coupables, et sur ma sacro-sainte authenticité. Et nous ne couchions plus ensemble.

« Tu es sûr de ne pas regretter ton choix, Frank ? – Mon choix ? – Je pourrais comprendre, tu sais. En un sens tu n'as aucune jeunesse avec moi. Ce mode de vie que je t'impose. Je comprendrais tout à fait si tu voulais... – Si je voulais quoi ? Partir ? – Disons t'éloigner un petit peu. J'aimerais juste que tu me le dises, si c'est le cas. » Les discussions de ce genre, de plus en plus fréquentes, étaient sa façon de gérer la situation plutôt que de sauter dans les draps et de m'inviter à la rejoindre, et elles finissaient toujours de la même manière : je lui disais que je l'aimais – j'étais bien trop conscient de l'importance de ce qui se jouait entre nous pour songer à partir. Je qualifiais d'*immature* l'idée de rompre qui m'avait une fois ou deux traversé l'esprit – et j'étais parfaitement sincère. Quant à ce que voulait vraiment Julia – ce qu'elle pensait de nous et de ce que nous étions en train de devenir –, je ne crois pas que la question m'ait seulement effleuré avant ce fameux désastre chez Papy qui devait précipiter la fin.

Il avait été conçu, ce voyage à Paris, comme le point d'orgue d'une vaste opération destinée à nous rapprocher. Il s'agissait de me réconcilier avec ma famille. Julia avait de la sympathie pour mon père, elle respectait son travail. La situation entre lui et moi depuis le début la mettait mal à l'aise, d'autant qu'elle s'en estimait en partie responsable. Je m'étais laissé convaincre – elle était l'aînée, après tout – et j'avais organisé un déjeuner en terrain neutre – la brasserie de l'hôtel des Salines, en l'occurrence –, déjeuner au cours duquel la maestria diplomatique de Julia, et le goût du théâtre qu'elle partageait avec mon père, avaient fait des miracles. Même mon agressivité elle l'avait désamorcée. Trois jours plus tard, nous avons reçu de mon paternel une lettre disant combien lui et ma mère – qui ne s'était cependant pas sentie

la force d'ajouter un mot – étaient « heureux que nous nous parlions à nouveau ». Ils nous souhaitaient à tous deux le meilleur, espéraient bientôt nous revoir. L'étape suivante, la rue des belles feuilles, m'était apparue d'autant plus naturelle que Julia manifestait depuis longtemps vis-à-vis de Papy une curiosité bienveillante en raison, notamment, de tout ce que je lui en disais.

Étais-je entièrement sincère en planifiant ce voyage ? M'imaginai-je sans me l'avouer quitter Julia d'ici quelque temps pour « monter à Paris » et renouer avec les études ? Si j'avais utilisé Julia pour rompre avec ma famille, est-ce que je l'utilisais à présent pour reprendre les choses là où je les avais suspendues ? Encore aujourd'hui je l'ignore. Mais je sais ceci : Pierrot passait les vacances de février chez son père. Cela nous laissait huit jours de pleine liberté dans la capitale où Julia n'avait plus remis les pieds depuis 68. Nous emportions avec nous la pétition qu'elle voulait lancer dans *Libération* au sujet de notre ami Yves Alarco, à qui la police cherchait régulièrement noise du fait de ses activités en faveur des droits des prisonniers, et comme nous l'avions écrite ensemble, cela me donnait une raison supplémentaire d'appeler Grand-Père – pour lui montrer mon premier article publié ! Il y avait donc bien quelque part en moi une ambition qui ne s'avouait pas – et bien sûr c'était là le problème, le fait que je refusais de l'admettre.

C'est de toi qu'il a abusé, Frank. Somme toute un incident mineur quand on y réfléchit. Mais le *ton* avec lequel je me suis entendu le défendre, je veux dire Grand-Père. Alors qu'elle ne l'attaquait pas. Je me sentais humilié mais comment savoir si je l'étais par ce qu'elle disait de lui ou par ce qu'elle disait de moi.

Humilié par mon reflet dans la vitre de ce wagon de métro, plus sûrement – cette transparente silhouette d'éphèbe solennel et bégayant qui cherchait à jouer l'homme. Oui – la *veule niaiserie* de ma révolte : voilà ce qui m'a crevé les yeux à chaque détail. Et contre quoi, en plus ? Chaque phrase que je prononçais plus puérile et stupide que la précédente et la conscience de cette puérilité stupide me poussant à prononcer la suivante. *Même s'il a fait ce que tu dis, Julia. Une phrase un geste.*

Déplacés à la rigueur je veux bien mais. Chaque marque de sérieux comme une moquerie supplémentaire. Qui d'autre qu'un petit con tel que celui me fixant dans la vitre de ce métro pouvait dire ce que je disais comme je le disais ? Avec cette morgue de bas étage parfaitement immature. Changeant moi-même en problème ce que Julia aurait sans doute évacué d'un éclat de rire si je l'avais laissée faire. Et le pire, c'est que j'aurais ri avec elle.

Mais l'*indulgence flattée* avec laquelle elle considérait toute l'histoire – sa légèreté : voilà ce qui m'a empêché de prendre les choses légèrement. Car si elle avait raison, si j'étais moi autant qu'elle la *victime* d'un *abus*, ainsi qu'elle le prétendait, alors rire n'était rien d'autre qu'une façon de se *soumettre* – une allégeance à la tyrannique domination d'un parent prédateur. D'un autre côté, si ce qui s'était produit était aussi anodin, pourquoi le défendre ? Pourquoi nier le geste de Grand-Père avec l'énergie que j'aurais employée à me défendre moi ?

Victime/Abus/Prédateur/Coupable. Julia ne m'avait pas raconté l'anecdote depuis un quart d'heure que tous ces mots me trottaient déjà dans la tête.

« Julia, écoute. » C'était une heure environ après cette dispute dans le métro – à laquelle avait succédé un silence total. « Julia ? »

Nous étions de retour à l'hôtel. Elle s'était jetée sur le lit et regardait la télévision.

« Parlons-en si tu veux, ai-je dit. Je sais que j'ai mal réagi. »

Silence.

« Écoute. Voilà. Je vais tirer ça au clair, je vais m'expliquer avec lui. »

Silence.

Je lançai la main vers le téléphone quand elle a tourné la tête. « Je sors, a-t-elle lâché, son regard me traversait de part en part. Je vais prendre l'air. J'en ai marre de t'écouter ratiociner. »

Plus tard, après qu'elle m'eut rejoint dans le lit sans un mot, étendus l'un et l'autre dans le noir depuis plusieurs minutes, sa voix dans l'obscurité comme une lame : « Pourquoi je me suis attachée à toi comme ça Frank ? Tu es un gosse. Tu ne sais même pas qui tu es. »

Les choses ont-elles changé aujourd'hui ? Est-ce que je me connais mieux dix ans plus tard ?

Je joue près de huit semaines avec l'idée de composer le numéro de Zimmermann – cette autre façon de renouer – tout en me demandant pourquoi le faire, moi qui limite au strict nécessaire les contacts avec ma famille, cette matière inflammable, mais aussi pourquoi ne pas l'appeler si l'envie me travaille à ce point – et à quoi riment ces tergiversations devant cette carte de visite qu'il serait si simple de jeter à la poubelle ? Et c'est lorsque je m'apprête à le faire que retentit le téléphone.

« Frank ? C'est Paula, précise-t-elle inutilement. Paulina Wallich, la compagne de Patrick. J'ai vu votre nom dans *L'Usine nouvelle*, ils m'ont donné ce numéro. Je ne vous dérange pas ?

– *L'Usine nouvelle* ? » Pas précisément la façon dont je tiens à me faire connaître, ce prolétariat journalistique.

« Le dentiste avait du retard, j'étais à court de féminins. C'est bien vous, ce n'est pas un homonyme ?

– Non, dis-je, c'est moi.

– Patrick se demandait ce que vous faisiez ce soir. On a un chinois qui est assez bon vers Belleville si ça vous dit de vous joindre à nous. »

Moins d'une demi-heure après avoir raccroché, je franchis le seuil de la grande salle sombre et bondée du Pacifique où tous deux sont attablés sous l'aquarium aux lueurs verdâtres.

« On ne t'a pas fait traverser tout Paris j'espère », dit Zimmermann se levant pour m'accueillir. Moins solennel qu'à l'enterrement il porte une simple paire de jeans et une chemise écossaise aux tons rouges. Une doudoune beige pend au dossier de sa chaise. « Par ce froid !

– Je n'habite pas loin.

– On vient là quoi ? Une fois par semaine ? Simple, pas cher. Et très bon tu vas voir. Le meilleur du quartier. »

En jeans elle aussi, et vêtue d'un gros pull incolore d'où dépasse le col blanc d'un chemisier, Paula Wallich a les cheveux retenus en arrière par

un élastique. Sans apprêt ni maquillage, elle paraît plus menue et fragile qu'à l'enterrement, plus jeune aussi – en fait, elle n'est sans doute guère plus âgée que moi. Son front est large, son nez fin et recourbé en bec d'aigle, un petit menton ferme soutient ses lèvres charnues, et dans ses yeux en amande brille une flamme aux reflets verts.

Le temps de me défaire, je me laisse tomber sur l'assise plastifiée de la chaise devant eux.

« Qu'est-ce que tu bois, demande Zim, un peu de vin ?

– Une bière, plutôt, dis-je les yeux sur la salle. Alors c'est ça, votre cantine ?

– C'était ! répond Paula avec une grimace. On n'a plus le temps de rien en ce moment. C'est notre première soirée calme en deux mois.

– Du coup j'en ai profité. J'ai dit, "Tiens, si on appelait Frank ?" C'est bien que tu sois libre. Parce qu'on est toujours là, "on s'appelle" puis en fait...

– Qu'est-ce que tu fais de si prenant ?

– La révolution à l'Est, dit Paula, sarcastique. Voilà ce qu'il fait.

– Ne l'écoute pas ! Si tu commences à écouter Paula ! J'ai intégré deux clubs de réflexion sur les perspectives économiques en Europe, et voilà. C'est tout.

– C'est tout, oui, réplique-t-elle, avec un sourire forcé qui cherche à me prendre à témoin. Plus tes cours, plus le travail administratif à la fac, plus l'UNEF-ID. Plus les réunions au PS. Plus la cérémonie des 7 d'Or l'autre jour, plus les dîners en ville...

– Comme si ça te dérangeait, les dîners en ville, dit-il, les yeux sur la carte, ce qui provoque un silence. On va commander, Frank, et puis je te raconte. Prends le canard Sichuan, tu vas voir. »

C'est moins un malaise qu'une tension que je sens persister entre eux durant les longues minutes que nous passons dans la contemplation du menu.

Le malaise, en fait, est plutôt pour moi – tandis que je me demande si c'est bien pour le plaisir des retrouvailles qu'il m'a fait venir jusqu'ici,

s'il n'a pas voulu échapper à leur première soirée libre, justement, s'ils n'étaient pas déjà en train de s'engueuler quand l'idée leur est venue.

« Tu fais toujours du nunchaku ? » me questionne-t-il, absurdement, une fois expédiée la commande, ajoutant avec un petit rire ridicule : « C'était un grand spécialiste des arts martiaux autrefois.

– J'essayais surtout de t'imiter, si je me souviens bien, dis-je, aussi légèrement que possible, avant d'ajouter en me tournant vers elle : Zim était mon modèle quand j'avais quatorze ans. Ceinture noire en karaté. Flanqué d'une grande blonde très sophistiquée. Comment s'appelait-elle ? Françoise, c'est ça ? Et mon grand-père le considérait comme son égal. Tout ça m'impressionnait beaucoup.

– Ceinture noire ? dit Paula, en lui pinçant les hanches à travers le coton de sa chemise. J'ai un peu de mal à l'imaginer ceinture noire. Regardez ça !

– Je ne sais pas s'il me considérait comme son égal, dit Zim tout en l'ignorant. Mais ce qui est sûr, c'est que c'est toi qui reprends le flambeau aujourd'hui, Frank. Paula m'a montré ton article tout à l'heure. Dans la presse économique, en plus, exactement comme lui ! »

J'observe, derrière ses lunettes rondes, l'affection naïve avec laquelle il vient de faire l'éloge de ce travail que je trouve, pour ma part, affreusement humiliant.

« C'est juste une façon de gagner ma vie, tu sais, dis-je.

– Oh mais bien sûr. Naturellement. »

Je ne suis plus si certain que ce soit une bonne idée, ce repas, en fin de compte. Je ne sais trop ce qui se passerait si je lui balançais mon face-à-face à Lariboisière avec le cadavre de « Papy », comme il dit – si je lui expliquais tout ce que je pense aujourd'hui de cet autofolklore familial qui est le nôtre et auquel, pour des raisons qui m'échappent, il a tellement l'air de tenir, lui qui pourtant n'est pas vraiment du clan. À quoi jouent-ils, tous deux, au juste ?

Quels que soient leurs motifs, cependant, ce sont *mes* ambivalences depuis ce coup de fil qui me désespèrent. Après m'être rué dans la rue pour les rejoindre, guetter le moment où je vais partir d'ici ? Trente ans,

et toujours si peu serein sur tout ça, toujours les sentiments mêlés que j'avais à dix-huit – toujours si peu au clair sur ce que c'est qu'être un homme.

Mais, parce que j'ai tout de même passé l'âge de me lever de table à l'instant où les plats sont en train d'arriver – et parce que, s'il faut tout dire, les yeux la bouche les seins de Paula que je devine sous son pull ne sont pas sans exercer une certaine attraction –, je reste gentiment assis, je fais bonne figure, et, sur le même ton que précédemment :

« Qu'est devenue Françoise, à propos ? » dis-je, les yeux sur les morceaux de canard que je pose dans mon assiette.

Il paraît sincèrement surpris.

« Françoise ? Houlà !...

– Elle était quoi, étudiante en philo, non ? Ma mère ne la supportait pas du tout mais moi je la trouvais très sophistiquée.

– Oui. Ha ! Sophistiquée. Eh bien elle a fait deux tentatives de suicide il y a une huitaine d'années. Après son séjour à Marmottan. Elle a échappé au sida mais pas à l'hépatite B. J'ai eu de ses nouvelles la dernière fois il y a quoi, quatre ans ? Trois. C'était juste avant le krach boursier. Elle m'a appelé, elle vivait dans les Pyrénées je crois. Un petit patelin. Faisait un peu d'élevage. Puis elle a sa pension d'invalidité. Sophistiquée ! poursuit-il après un silence. Tu parles. Tu sais que c'était une prolo ? Chapelle d'Élocques, en fait de sophistication. C'est le plus vieux quartier ouvrier de Lille. Tu peux pas faire mieux. Petites maisons grises, W-C collectifs, pas de salle d'eau. Son père était OS là-bas. Dans le textile. Ça t'étonne, hein ?

– Oui, plutôt.

– C'est moi qui l'ai "sophistiquée", si j'ose dire. On s'est connus dans les manifs, elle était rien. Rien. Je l'ai inscrite en philo. Je l'ai inscrite en socio. Ce qui prouve quand même, entre parenthèses, une certaine liberté d'esprit de ma part si je me replace dans le contexte.

– Comment ça, quel contexte ?

– L'OCI. Le contexte de l'Organisation communiste internationale. Les trotskistes. Les lambertistes. J'étais entré là dès 66 moi.

– J’ignorais. Je savais que tu militais quelque part mais...

– Je connais bien Lambert. Très bien. Pierre Lambert. Le grand patron. Mon mentor en politique. Encore aujourd’hui je le vois. Je l’aime bien. Un Juif russe. Un petit bonhomme avec une grosse tête et de grosses lunettes. Et puis des airs mystérieux. Il *écoute* surtout. Roule sa cigarette entre ses doigts et puis il écoute. Il dit “L’homme qui sait, c’est l’homme qui se tait”, il dit. Une figure de légende hein pour moi. Il n’a jamais clairement affirmé qu’il avait *connu* Trotski mais il *vient* de ce monde-là. Ça se sent. Je lui étais *très* dévoué, dans le temps. C’est le premier auprès de qui je me sois ce qui s’appelle engagé, tu sais, le premier.

– Si vous le lancez là-dessus, Frank, dit Paula, on en a pour la soirée, je vous préviens.

– On ne comprend rien à la vie politique de ce pays si on ne sait pas ce que c’est que l’OCI. J’en parle parce qu’il m’a pris à part, à l’époque où Françoise est venue vivre avec moi. Je veux dire Lambert. »

Zim saisit son panier de riz gluant, y plonge goulûment ses baguettes.

« Les uns sur les autres on savait tout hein, c’était très. Je sais pas. Grégaire, comme fonctionnement. On passait nos week-ends ensemble, on... Donc quand c’est devenu officiel avec Françoise il m’a pris à part il me dit, heu, “Mais je vais te dire” – il parle comme ça tu sais il a des dents qu’il ne fait pas réparer, je crois qu’il pense que ça ajoute à son folklore ou je sais pas. À son accent Arletty. Je l’entends encore. “Mais on fait pas la raaéévolution avec les gens de la baaase, c’est des caaoonneries, ça”, il me dit. Tu te rends compte ?

– Non.

– Ça voulait dire, “Qu’est-ce tu fous avec une fille d’ouvrier ?” Dingue, hein ?

– Tu as de la sauce sur le menton, Patrick, remarque Paula.

– Pardon. »

À pleine main il saisit la serviette en papier posée sur ses genoux, s’essuie, la repose sur la table où elle fait comme un gros champignon tout maculé.

« L'humanité, pour nous, elle était dans la crise, entreprend-il d'expliquer. C'est ça qu'il faut voir. Le monde s'en sortirait pas sans une direction révolutionnaire. Il y avait urgence. C'était vital. Tout le reste, le privé, l'intime, tout ça c'était subordonné à la Cause. Ton salaire, même. Je donnais dix pour cent de mon salaire. Les héritages si j'héritais. On donnait tout au Parti. Alors ajoute à ça l'infiltration, la mise en fraction comme on appelait ça. Facs, journaux, syndicats. Partis politiques. Milieux professionnels. Pour préparer la grève générale on infiltrait des instances de pouvoir. Donc moi, avec ma petite prol si tu veux j'infiltrais pas grand-chose quoi. Mais je me suis pas démonté. Ça prouve une certaine indépendance, je crois, de ma part. C'est ce que je voulais dire. Lambert ou pas Lambert elle est venue vivre chez moi, Françoise. Derrière le Luxembourg. Tu y es jamais venu ?

– Non.

– Un petit deux pièces. Pas mal. Un peu étroit pour deux mais. Et je l'ai vraiment aidée. Je lui ai conseillé la fac, je lui ai fait lire plein de trucs. Trotski, bien sûr, les textes sur le programme de transition. L'*Anti-Dühring* même, je crois bien, la pauvre. Tu parles. Elle a dû se dire que c'était le prix à payer pour échapper à son milieu. Mais en tout cas j'ai pas laissé Lambert prendre le pas là-dessus. C'est ce que je veux dire. J'en suis assez fier, rétrospectivement. Vu le contexte. »

Il pose le panier de riz, verse aux deux tiers le contenu de sa Tsingtao dans le verre filiforme.

« Moi les toxicos. Par goût personnel, déjà, j'y connaissais rien. J'ai dû fumer un demi-joint dans ma vie ça m'a rendu malade une semaine. Et puis c'était encore un truc... Ça ne se faisait pas du tout à l'OCI mais pas du tout ! On était des révolutionnaires, nous. On peut dire ce qu'on veut mais on avait un cadre, une discipline. Il n'y avait pas de place pour ce genre de plaisir narcissique. Donc elle a dû se cacher, je sais pas. Je sais pas comment elle a fait ! En tout cas j'ai rien vu venir. C'est pas ironique ? Tu vis des années avec quelqu'un, un beau jour tu te rends compte que t'échappe la part de sa vie la plus importante. La plus cruciale, pratiquement celle qui la définit. C'était beaucoup trop tard quand j'ai compris. Elle était déjà foutue. Elle était cinglée. Je m'en souviens très bien c'était chez Charles-Henri. Elle est allée se faire un fix

dans les chiottes, Frank, tu te rends compte ? Un fix dans les chiottes ! La honte que j'ai eue ! Mais honte ! Des semaines, avant de remettre les pieds chez eux. Je me suis dit, ton grand-père ? Si c'était arrivé rue des belles feuilles, vieux jeu comme il était avec les femmes ? »

Il sourit.

« Enfin qu'est-ce tu veux. C'est Lambert qui avait raison. Finalement. Hein ? Le vieux Juif. Ah là là. C'était quelqu'un de très flippé, Françoise, très. Le passé l'angoissait – ses origines, elle détestait, voyait plus sa famille. Et puis l'avenir l'angoissait. Comme j'ai dit je l'avais inscrite à deux séminaires à la fac, mais en même temps. Elle c'était "Tout, tout de suite ou rien !" Alors tu sais, on va pas loin avec ça. Elle bossait pas vraiment. Elle voulait que je lui en dégote, du boulot. Je rentrais le soir je la trouvais prostrée dans la chambre, elle me reprochait sa vie. Elle me disait, "Avec les amis que tu as pour me trouver un job t'aurais qu'un mot à dire !" elle disait. "Petit-bourgeois de merde !" J'essayais de l'aider. Et plus j'essayais de l'aider, plus elle me reprochait de rien faire. Non, tu sais... Puis quoi, la fin du gauchisme. Pour tout le monde une sale période. Si tu avais pas des relais solides ou. Je sais pas. Une formation intellectuelle, une fibre éthique, un truc. Tu plongeais ! Presque tous ceux qui n'ont pas réussi à redescendre sur terre ont basculé, à cette époque. Françoise, là-dedans. Une variable statistique, quoi, personne pouvait rien pour elle. »

Il verse ce qu'il reste de bière dans le verre et le vide d'un trait.

« Même moi, j'étais très déprimé. Je n'aurais pas connu les bonnes personnes au bon moment ? Je sais pas. En termes de probabilités ? Je finissais abonné à *Télérama* et fonctionnaire à l'INSEE. Ou bien coincé à enseigner des algorithmes, achève-t-il avec un grand rire.

– Mais, je demande, ce n'est pas ce que tu fais ? Enseigner, je veux dire.

– Si. Bien sûr. Et j'adore ça ! Mais je ne pourrais pas m'en contenter.

– Oui, enfin, intervient Paula.

– Quoi donc ?

– Tu adores ça tant que tes étudiants comprennent ce que tu dis sans que tu aies à le leur expliquer. Patrick n'est pas le plus grand pédagogue que la Terre ait porté, ajoute-t-elle pour moi.

– Les élèves moyens ça m'emmerde, qu'est-ce tu veux. Bon. Je vais nuancer : j'aime bien les gens vifs. J'étais deuxième de promo à Sciences-Po. Je devrais me faire chier avec des laborieux ? Puis c'est une question générale, de toute façon. La fac, c'est l'excellence, l'excellence, c'est la sélection. Je suis très réac moi là-dessus, alors. Tu sais quand tu as eu Attali comme directeur de thèse.

– Attali, je répète. *Jacques Attali* ?

– À Dauphine, oui. Et ça rigolait pas. D'ailleurs c'est ce qui a tout changé, pour moi. Il m'a appelé, il m'a fait venir sur son programme de recherche, en 83. Sur les nouvelles technologies. Tu connais ses livres ?

– Non.

– *La Figure de Frazer* c'est un bon résumé. Commence par celui-là. Pas gros, brillant. Très éclairant sur la notion de crise. Surtout aujourd'hui vu depuis le krach. Alors pour Jacques c'est Frazer, moi c'est plutôt Mandelbrot mais.

– Pédagogue, sourit Paulina, je vous avais prévenu. »

Protestation de Patrick :

« Frank est pas stupide. » Puis, se tournant vers moi : « C'est pourquoi je voulais qu'on se voie, d'ailleurs. J'ai lu ton article. Pour revenir à ce qu'on se disait tout à l'heure. »

Le « on » le désigne surtout lui-même, mais je ne relève pas.

« L'économie on sent que c'est pas du tout ton truc hein, poursuit-il. Mais c'est ce qu'il y a de bien justement. C'est ce qu'il y a d'intéressant. Ça donne une fraîcheur. Et puis c'est bien torché, c'est pas mal. Tu t'expliques les choses à toi-même en les écrivant et tout le monde a l'impression de comprendre. Moi, c'est le contraire. Je suis trop, quand j'écris, trop cérébral. Mon petit bouquin, là ? Ça va que c'est un travail de fac mais. Tu sais. Tu parles pas à tout le monde aujourd'hui tu parles à personne, hein. »

Je ne vois pas où il veut en venir et ne dis rien. Depuis tout à l'heure je suis en retrait, replié sur moi-même, en protection contre le contentement de soi brutal qui émane de lui dès qu'il parle.

« C'est un problème de rigueur, je crois, est-il en train de dire. Les mots sont trop précis pour moi. Dire ce que je sais autrement que comme je le sais ça me donne l'impression de trahir ce que je sais. Il faudrait quelqu'un de moins pur.

– Patrick est en train de vous offrir un job, Frank, traduit Paula Wallich.

– Tu me proposes d'être ton nègre ? »

Moins pur. C'est donc là le but de ses salmigondis ? L'arrogance avec laquelle il racontait l'histoire de Françoise voici cinq minutes a complètement disparu. À la place, derrière ses lunettes, brille un regard clair et fragile, presque inquiet.

« J'ai un projet, je parle pas dans le vide. Ce serait un job de synthèse, si tu veux, dit-il encore. Et puis de mise en forme. Mais on travaillerait ensemble, hein, je te laisserais pas dans le noir. Puis ça te ferait un peu de sous. On se met d'accord sur une somme, je te paye en liquide. Ça t'intéresse ? Tu me dis. On se voit dans la semaine. »

La revoir – voilà ce qui m'intéresse. Revoir ces yeux d'eau trouble aux reflets jaunes, cette lèvre supérieure qui se retrousse en un demi-sourire un peu canaille lorsqu'elle s'oublie – lorsqu'elle échappe quelques secondes à l'espèce d'armure plutôt *cheap* qu'elle prend pour de la séduction. Rarement j'ai vu quelqu'un d'aussi occupé à paraître. Moi qui ai bouleversé ma vie pour être « authentique » cela devrait m'horripiler – et c'est ce qui se passe, d'autant qu'elle s'y prend plutôt mal – mais en même temps : de ce mélange d'artifice kitch et de sensualité animale émane un incompréhensible pouvoir suffisamment puissant, sur moi, à ce que je découvre, pour m'empêcher de penser à quoi que ce soit d'autre une fois de retour chez moi.

Ou presque. Car comment ne pas songer aussi à ce qui est tout de même mon premier engagement d'écrivain – et de la part de Patrick

Zimmermann, encore, l'ami de la famille ! Un homme qui navigue dans les meilleurs cercles. Suis-je aussi insensible que je me fais fort de le croire aux noms qu'il a prononcés ? À cette atmosphère dans laquelle il se drape. Trotski. Jacques Attali. Grands Mots et Grandes Idées l'entourent – sans parler de l'aide qu'il pourrait éventuellement m'apporter une fois son projet mené à bien.

Train d'idées sagement arriviste, avec sa poussive machine aux essieux mal huilés. Qui de lui ou du souvenir que j'ai d'elle me fait prendre, en fin de compte, le chemin de leur appartement trois jours plus tard, pour accepter sa proposition.

Ils vivent non loin de chez moi, rue de la Plaine, dans un spacieux trois pièces aux baies vitrées donnant, huit étages plus bas, sur un jardin privatif bordé de tilleuls. « Excuse-moi je suis pas très frais, m'accueille Patrick sur le seuil. J'ai passé la nuit dans une thèse. » La petite entrée moquettée où je laisse mon blouson, l'agréable salon tapissé de livres et de disques : il me les fait à peine entrevoir avant de m'entraîner dans son bureau – couvert de moquette, lui aussi, meublé d'étagères métalliques encombrées de livres de revues et de papiers divers, et d'une table de travail où trône une console d'ordinateur couleur crème.

« Tu veux un café ? » m'offre-t-il, désignant le fauteuil d'osier sur lequel je prends place tandis qu'il s'assied au bureau.

De la Thermos posée sur la table, il verse un peu de breuvage noir dans une tasse. Puis il entreprend de m'expliquer à grands traits son projet, lequel n'a rien à voir avec Trotski mais avec Jeremy Bentham, le penseur des Lumières anglaises, fondateur de la doctrine économique utilitariste. Tout ce que je sais de Bentham se limite à ce qu'en a écrit Michel Foucault sur son fameux panoptique, la prison idéale qui ne fut jamais construite mais dont Bentham avait conçu les plans et que Foucault analyse dans *Surveiller et punir*. Je n'ai pas relu le texte depuis l'époque lointaine où Julia me l'a fait découvrir, mais, quand Patrick me demande si le sujet m'intéresse, et me propose cinq cents francs par séance à raison de deux séances par semaine jusqu'à la fin du printemps, soit près du double de ce que je paye chaque mois en loyer, mes dernières hésitations s'évaporent.

« Bon, conclut-il. Bien. Eh bien ça me fait plaisir. On dit quoi ? Jeudi ça te va pour commencer ? Quinze heures ?

– Okay.

– Parfait. Parfait parfait parfait. Au moins ça de réglé. » Il soupire, pose sur moi son sourire fraternel. « Ça me fait vraiment plaisir. J'aurais pu prendre n'importe qui, tu sais, dit-il encore.

– Ça, je m'en doute un peu, Patrick.

– Non non je veux dire. Je sais pas. Ça reste en famille. Je trouve ça bien. C'est bien. Papy serait content s'il pouvait nous voir », ajoute-t-il, croyant me plaire.

OceanofPDF.com

Le calcul du plaisir et des peines

Résumé de l'exposé de Zimmermann lors de notre première réunion de travail.

« Tu sais ? Après 68 on a dit, “La crise, c’est la fin du système.” “Les forces productives de l’humanité ont cessé de croître, tout va s’écrouler.” C’était le grand truc pour Lambert. On vivait le début du programme de transition prédit par Léon Trotski. En 73 on a eu le choc pétrolier. Le chômage s’est mis à monter. Est-ce que c’était si mal vu ? Il est tombé, le système. Le libéralisme à la papa c’est fini. Et ce qui le remplace arrive *maintenant*, Frank. Maintenant. Thatcher et Reagan en ont posé les bases il y a dix ans mais ce n’est que depuis l’ouverture à l’Est qu’on en prend toute la mesure. Un seul système économique et financier pour toute la planète. Le crédit sera universel. C’est de la foi appliquée, ça, mon vieux. Le crédit, c’est religieux, une contraction du temps. Au prochain siècle, le futur se déversera dans le présent à une vitesse inégalée. Tu comprends ce que ça veut dire ? La production des richesses sera *libérée* des systèmes de production industrielle. Ce sera la fin du salariat ! Trotski parlait de révolution permanente ? *Creative destruction* est le terme employé par les économistes néolibéraux à Londres et aux États-Unis. Pour désigner la même chose ! Une manne dans laquelle tout le monde va pouvoir puiser. Argent privé, argent public ? Plus de différence ! Autoreproductible. Disponible pour tous. Le seul devoir des États sera d’en réguler le flux. Et ce sera le nerf de la *paix*, Frank, non de la guerre. Un changement sismique, tel qu’on n’en a jamais vu, à l’échelle mondiale. Déjà partout on voit émerger des puissances neuves ! »

Il parle ainsi durant des heures et, durant des heures, je l'écoute stylo en main. La façon dont il inscrit Bentham dans cette vision des choses ne m'est pas immédiatement claire. Bentham était avocat de formation. C'était un grand lecteur de Voltaire et Montesquieu. Il s'est très jeune révolté contre les vices de la Loi et les abus des tribunaux de Londres qu'il constatait tous les jours. Il s'est détourné des prétoires pour écrire des livres qui tous plaident en faveur d'une réforme du droit et des mœurs de son temps. Calcul hédoniste est le nom de la méthode qu'il avait mise au point pour déterminer « scientifiquement » la quantité de plaisirs et de peines par laquelle chacun s'efforçait de parvenir au bonheur dans une société donnée. La chose la plus morale, et donc, la plus utile, étant celle qui procure le plus de plaisir.

« L'argent, écrivait-il, dit Zimmermann, est un élément non seulement important dans la production du bonheur, mais aussi un élément rationnel parce qu'on peut le calculer. » La richesse était par excellence l'instrument de vérification rationnelle du bonheur. La science du bonheur, en conséquence, s'appellait l'économie.

Pour Zim, la société globale qui s'annonce à l'aube du nouveau siècle sera bien plus heureuse que toutes celles qui l'ont précédée. Car l'argent agit sur la sensibilité des êtres selon des lois complexes étudiées par Bentham. Loi première : toute portion de richesse produit une portion de bonheur. Loi seconde (qui tempère la précédente) : un individu A, mille fois plus riche qu'un individu B, n'est pas pour autant mille fois plus heureux. En d'autres termes, une richesse multipliée par x ne produit pas un bonheur x fois supérieur. C'est ce que Bentham appelle le principe d'utilité marginale, m'explique Zimmermann. Loi troisième : au-delà d'un certain seuil, les causes du bonheur tendent à se concentrer entre les mains de quelques-uns. Le rôle de l'État est d'empêcher ou de limiter cette concentration grâce au maximum de transparence. Dans ce nouveau système, où tout sera toujours soumis au contrôle public, sous l'effet dynamique naturel de l'intérêt général la corruption disparaîtra – la coercition également ! Chacun placé en permanence sous le regard des autres évaluera pour lui-même la dose de liberté qu'il peut s'octroyer.

Même si je n'en saisis pas toutes les complexités de la documentation plutôt migraineuse que Zim m'oblige à consulter au cours des semaines

suivantes – ouvrages spécialisés sur le droit anglais au XVIII^e siècle, bouquins d'économie comparée sur le libéralisme en Angleterre et en France, travaux universitaires bilingues où chaque page est plus absconse que la précédente –, je vois bien certains des charmes que Zim peut trouver à tout cela. C'est la première fois que j'éprouve à ce point le pouvoir des mots. L'argent décomplexé ! L'argent, source de bonheur ! Comme nous sommes loin, moi de la bulle « antisystème » et quelque peu infantilissante des amis de Julia, et lui, Patrick, quoi qu'il en dise, des révoltes adolescentes autour de Trotski et du socialisme. Le seul fait de parler d'argent comme nous le faisons me paraît faire naître des possibilités de richesses jusque-là inenvisagées. L'argent devient soudain presque palpable.

Le confort dans lequel nous travaillons n'est pas sans jouer un rôle, bien sûr, dans cette nouvelle façon de voir les choses, à commencer par l'écran joufflu de l'ordinateur, l'une de mes grandes sources de plaisirs quand je viens rue de la Plaine.

À l'exception de *L'Usine nouvelle*, où une fille est spécialement chargée de rentrer dans le système les papiers des pigistes, la plupart des journaux auxquels je collabore sont équipés de machines à écrire électriques, et je suis bien trop fauché pour songer à m'acheter un ordinateur – chez moi il manque le z sur l'Olivetti dont je dois changer le ruban avec une régularité déprimante. Rien de comparable, donc, avec « l'Amstrad 1512 à double lecteur de disquettes », comme Zimmermann appelle l'engin dont je défonce consciencieusement le clavier. « Génial il y a quatre ans peut-être mais aujourd'hui, précise-t-il, pure camelote ! Cinq cent douze kilooctets ! Tu fais quoi avec ça ? Je l'ai poussé à six cent quarante. Mais tu peux même pas installer de barrettes mémoire là-dessus, t'imagines ! » Cela sur le ton de Panzer avec lequel il m'a précédemment expliqué les thèses de Bentham. À quoi sert une carte mémoire, qu'est-ce qu'un kilo-octet ? Mystère ! Mais, camelote ou non, chaque fois que je m'assieds devant, c'est avec la même satisfaction physique. Presser le bouton d'allumage, voir l'écran joufflu qui grésille, guetter le surgissement des petites lettres vertes au moindre geste de mes doigts sur le clavier de plastique... « C'est pas des clous, Frank, c'est des touches, ponctue Zimmermann. Et tes doigts c'est pas des marteaux ! Si

c'est comme ça que tu écris chez toi ! » Non, certes non, ce n'est pas comme ça que j'écris chez moi. Où ai-je jamais écrit, ailleurs qu'ici ? Car il n'y a pas que l'ordinateur – il y a les livres ! Alignés sur des étagères de pin clair contre toute la paroi du salon, des milliers de volumes qu'éclaire la lumière d'hiver qui tombe, depuis la baie vitrée, dans le salon des Zimmermann orienté plein sud. Durant les pauses, je les feuillette au hasard maintenant que Patrick me laisse me débrouiller seul. Et je regarde les disques – la collection de disques ! Tout Dylan – dont Patrick est fanatique à en juger par les livres sur Dylan, biographies, essais critiques, recueils de textes de chansons –, les Doors aussi, tous les Beatles, tout Mozart, tout Bach, un nombre phénoménal de disques de jazz... Je les écoute quand je cherche à me vider le crâne des thèses de P. J. Kelly sur la justice distributive, des théories politiques de Hobbes lues par C. B. Burns, sans compter les ambiguïtés de l'hédonisme en système libéral selon P. Zimmermann. Bientôt je me sens presque chez moi, dans ce confort. Suffisamment pour accepter les tâches de secrétariat que Zim consent à me confier – comme de recevoir en son absence les plis des coursiers, noter les messages en provenance du CNRS, de l'administration de Paris VII ou de l'UNEF-ID, le syndicat étudiant avec lequel il est en étroit contact, « *Anne Hommel a appelé, Cambadélis demande report déjà du 22 au 25 si tu peux.* »

Et puis – enfin ! – un mercredi de la mi-mars vers quinze heures, Mme Lopez comme chaque jour s'affaire depuis déjà vingt minutes au ménage quand une nouvelle clé tourne dans la serrure.

Paulina laisse tomber son sac et son manteau sur la moquette, je l'entends depuis le bureau s'enfermer une minute aux toilettes, en ressortir, traverser le couloir d'un pas vif jusque dans la cuisine où elle papote avec la femme de ménage tout en allumant la bouilloire. Ensuite, dans l'embrasure son visage, son buste penché, ses cheveux coupés de frais, frangés à hauteur d'épaules, « Vous m'accompagnez pour un thé ? » Cela après que Mme Lopez lui eut rappelé ma présence, j'imagine, mais j'accepte, je la suis au salon.

« Alors », dit-elle s'asseyant – se déployant serait le mot juste – sur le divan, entre les coussins, dans la lumière fauve et dorée que jette à grands seaux la longue fenêtre en face. « Ça se passe bien, vous avancez ? – Très

bien, oui. On aura fini dans deux mois, je pense. » Je prends place dans le fauteuil devant elle. Elle a l'air plus grande qu'au Pacifique, plus ronde, aussi, le gonflement de ses seins sous le pull amincit sa taille, et ses bras, ses jambes nues paraissent s'étendre à l'infini sur ce divan noyé de soleil. « C'est très riche très intéressant, il y a plein de trucs », j'ajoute, comme on empile des sacs de sable en protection contre ce regard d'eau verte un peu fangeuse très consciemment plantés sur moi.

« Eh bien vous voyez. C'était une bonne idée finalement cette collaboration, sourit-elle.

– Qui a dit le contraire ?

– Vous. Au restaurant. Patrick multipliait les gentilleses et vous le regardiez comme si vous alliez le tuer. »

Sur la table basse entre nous Mme Lopez pose un plateau de bois supportant deux mugs et une théière chinoise en fonte puis disparaît dans le couloir.

« J'étais décontenancé, dis-je, par l'excès de compliments.

– Ça ne doit pas être facile de faire votre éloge. Vous prenez toujours les choses au sérieux de cette façon ? Il faut être un peu léger, dans la vie. » Sur quoi, genoux serrés, elle s'avance jusqu'à l'extrême bord du divan et, saisissant les sachets de thé, déchire à coups d'ongles vernis leur protection de plastique.

Elle est légère. C'est du moins le message auquel elle s'oblige avec tant d'afféeries. Au-dessus des contingences elle flotte, telles les deux petites mousselines achetées chez Mariage Frères qu'elle place dans la théière fumante.

« En tout cas, reprend-elle, je suis heureuse que ça vous plaise. Vraiment. Et Patrick est très content lui aussi. »

Toujours sans me regarder elle se penche, une main sur les cuisses tenant sa jupe en respect, saisit la théière et remplit les mugs. Et *pouvoir* est le nom de ce spectacle amateur qu'elle nous donne, où je suis le fils sauvage et elle la femme adulte, socialement intégrée.

« Vous ne dites rien ?

– J’étais en train de me demander comment vous vous êtes rencontrés avec Patrick.

– À Jérusalem, sourit-elle. Il y aura quatre ans cet automne.

– Vous êtes israélienne ?

– Double nationalité. Je suis née à Haïfa oui. Et j’ai grandi à Jérusalem après 67.

– Qu’est-ce qui vous en a fait partir ?

– Les mêmes raisons que vous, j’imagine. La famille. Mon père. C’était l’orage fixe avec mon père. Pendant des années je suis rentrée une fois l’an pour Kippour prendre la foudre et puis je repartais. Et il y a quatre ans j’ai débarqué, Patrick était déjà assis à table, voilà. Très simple, en fait. Mon frère suivait ses cours. Les cours de Patrick, je veux dire. Et lui, sitôt qu’il a su qu’il avait pour étudiant le fils d’Alexandre Wallich... Patrick est très porté sur tout ce qui concerne l’histoire des Juifs comme vous savez sûrement. »

Je ne sais rien de tel, non, mais je me tais.

« Enfin c’est comme toutes les rencontres, reprend-elle, méditative. Après on se dit toujours, à quoi ça tient. Et le fait est, on s’est presque ratés. J’ai failli ne pas y aller, cette année-là. Erwin était séropo, il venait de l’apprendre. Je me sentais pas du tout de le laisser seul à Londres.

– Erwin ? Je suis un peu perdu, excusez-moi. L’aristocrate polonais ?

– Pardon, je m’y prends mal. Oui. Erwin était gay, j’ai oublié de vous dire. Techniquement bisexuel, on a tout de même couché ensemble, au début. Mais surtout on dormait ensemble. Chaque fois qu’un de nous déprimait, quand il ne ramenait personne à la maison, on se prenait dans les bras l’un de l’autre, on se consolait. Erwin Taube. Le premier mec à qui j’ai vraiment fait confiance. Le seul peut-être. On s’est connus au Palace. Les grandes nuits du Palace. Je faisais un peu de mannequinat à l’époque. Enfin, je me faisais vivre des trucs – *whatever*. Je ne vais pas vous raconter ma vie, écourte-t-elle sur un ton maniéré, quand c’est justement ce qu’elle est en train de faire. Disons que c’était une période où personne de sain d’esprit ne pouvait avoir envie de me fréquenter de près. Et lui. En fait c’est grâce à lui que je suis là. Il m’a sauvé la peau. Il

est passé outre. Il m'a repêchée. Il a été là pour moi comme peu de gens sont là pour qui que ce soit dans la vie. Alors, qu'il soit homo. Je m'en foutais. Je m'en foutais complètement. Je suis tombée amoureuse. Je crois que c'est surtout pour sa capacité d'écoute. Les hommes savent pas écouter. Ceux que j'avais connus jusque-là en tout cas. Je suis tombée amoureuse. J'ai lâché mes études et je l'ai suivi à Londres. Il habitait Londres, il venait ici une fois par mois pour des ventes chez Drouot. Et il connaissait tout le monde à Londres, Frank, absolument tout le monde ! C'était incroyable. Quand j'ai cessé le mannequinat j'ai voulu faire de la photo. Ma première expo, vous savez où j'ai fait le vernissage ? À la Flowers Gallery, annonce-t-elle sur un ton censé m'impressionner. Et la vraie, celle de Kingsland Road, encore du temps d'Angela. Erwin s'était occupé de tout – tout ! On a même dîné à Windsor, une fois. Chez la reine. Springsteen était là. Bruce Springsteen ! Vous imaginez ? Erwin Taube, oui. Monsieur le duc. Peu de gens ont à ce point mérité leur titre. »

Une si longue réponse pour une question si courte.

Paula lance une main en direction du mug posé sur la table entre nous, le porte à ses lèvres, aspire trois gorgées minuscules, et, d'un geste précautionneux, le repose sur le plateau.

Julia refusait la scène, me dis-je, Paula n'est *que* théâtralité. Le blouson de cuir, elle n'y aurait pas renoncé, elle, sûrement pas. Elle aurait acheté le stock. Serait montée sur scène avec, au Living Theatre. Et probablement sans rien dessous. Si la force d'emprise de Zimmermann se niche dans les mots, celle de Paula est toute d'attitude.

« Il s'est découvert séropo deux semaines avant Kippour, reprend-elle sans me regarder. Alors mon premier geste a été d'annuler. Je voulais rester avec lui. Mais il m'a dit, "Paula, tu as suffisamment de problèmes avec ta famille. Qu'est-ce que ça changera que tu restes ? Je vais pas m'effondrer en huit jours". Il a fini par me convaincre. Comme il y parvenait toujours. Et bien sûr à peine dans l'avion j'ai regretté. Cinq ans de vie commune. J'ai sangloté tout le trajet. J'étais une loque en débarquant à Ben Gourion. Vraiment pas dans le *mood* pour une rencontre.

– Patrick a dû faire très fort, alors.

– Très fort ? Il a passé le dîner à s’engueuler avec mon père sur des sujets politiques en ignorant complètement ma présence. Vous le connaissez. Oh, je lui plaisais, ça, même dans mon état je pouvais m’en rendre compte. Parce qu’il devenait pivoine dès qu’il se tournait vers moi. Mais mon père lui plaisait plus encore. Et se disputer avec mon père, ça, ça lui plaisait plus que tout. Amicalement, ce qui n’est pas donné à tout le monde. Tout le monde ne se dispute pas avec le dragon en toute amitié. Mais Patrick était l’invité du fils Wallich, voyez-vous. Et le fils Wallich, c’est la prunelle des yeux de son père. Alors papa faisait bonne figure. Même quand Patrick lui a dit que bombarder Beyrouth avait été une connerie. Même quand il a dit que la fuite d’Arafat à Tunis n’allait rien changer parce que rien ne changerait dans la région tant que les Palestiniens n’auraient pas leur État. Même là il s’est pas énervé, Alexandre le Grand. Pas de façon visible, en tout cas, pas comme avec moi. »

Elle s’arrête, comme pour stopper net ce brusque accès de rage sourde qui ne correspond pas du tout à ce qu’elle cherche à montrer d’elle depuis qu’elle est entrée.

Quel curieux mélange, me dis-je, de nerfs à vif et de préciosité courtisane.

« Je hais ces discussions, reprend-elle parce que je ne dis rien. Pas vous ? Je trouve ça stérile. Alors quand Patrick s’est tourné vers moi pour me demander ce que je pensais j’ai juste dit, “Rien. – Rien ? il a dit. Ça m’étonnerait. – Faites pas attention Patrick, a dit mon père, ma fille n’a aucune conscience juive, elle ne s’intéresse qu’aux Arabes et aux homosexuels.” Vous vous rendez compte ? Pendant qu’Erwin allait vomir ses tripes à cause de l’AZT ? Patrick ne pouvait pas le savoir mais ça marquait le début de notre Kippour personnel. Où il n’est jamais question de pardon, croyez-le. Il a un instinct très sûr, mon père, pour ce genre de remarques. Ça dure comme ça depuis mes quinze ans. J’ai eu, comment dit-on, une aventure, c’est ça ? À quinze ans. Avec un Arabe. Kamal. Druze mais pour nous c’était comme un Arabe. Et pas le prince oriental non plus, hein. Il travaillait dans un garage. Mécanicien. Il avait eu la main gauche broyée par une voiture qui lui est tombée dessus un jour au

boulot. Dans le kibboutz où mon père m'avait envoyée apprendre les bienfaits du sionisme et de la vie collective, cet été-là, il se faisait un peu de fric en extra comme jardinier. Il arrosait les plantes, quoi. Le matin, je me souviens, j'entendais le tuyau d'arrosage, je me levais, je le voyais par la fenêtre avec sa salopette et sa main paralysée devant les fleurs dans la lumière du désert. J'avais quinze ans, Frank. Qu'est-ce que j'étais censée faire ? Mon premier mec. Marié. Huit ans de plus que moi. Sitôt qu'il a su ce qui se passait papa l'a fait virer, bien sûr. Il avait le bras assez long pour ça, à l'époque. Et il m'a fait ramener à la maison. En jeep. En jeep militaire. C'était dur entre nous depuis longtemps mais je t'assure », dit-elle passant au tutoiement avec une telle soudaineté que j'en sursaute presque, « quand j'ai vu cette jeep entrer dans le kibboutz. C'est la première fois que j'ai vraiment détesté quelqu'un je crois. Et depuis c'est comme ça, c'est le rituel entre nous. Les crocs sortis. L'agression. »

Devant tout ce discours, je suis resté muet, aussi fasciné, je dois dire, par l'univers qu'elle évoque et dont j'ignore tout que par l'aisance et le plaisir manifeste qu'elle éprouve à se confier.

Méditative à présent, les deux mains serrées sur son mug et les yeux sur le vide, elle semble avoir tout oublié de ma présence. Je pourrais en profiter pour clore le sujet mais c'est compter sans la curiosité. Sans le fait, aussi, qu'il ne me paraît pas y avoir quoi que ce soit dans ma vie d'aussi intéressant à lui opposer, même de loin.

« J'ai demandé mon émancipation et quitté Israël, reprend-elle toujours sans me regarder et comme s'il n'y avait rien de plus naturel, pour elle, que de me raconter sa vie. J'avais une grand-tante rue des Écouffes à qui on rendait visite une fois l'an quand j'étais petite. Une sœur de ma grand-mère. Je me suis installée chez elle, j'ai passé le bac à Henri-IV. Hypokhâgne. La Sorbonne. J'ai une thèse sur Rousseau. Une autre sur la littérature galante au xvii^e. Patrick me tanne pour que j'en fasse un livre mais... Enfin. Vous savez que mon père a vécu ici après guerre ? enchaîne-t-elle avec un enthousiasme soudain. Il connaissait Sartre, Camus. Il y avait toute une mythologie parisienne à la maison quand j'étais gosse. La culture française ! C'était quelque chose chez nous ! »

Chez nous aussi, suis-je à deux doigts de dire tandis qu'elle poursuit. Chez nous aussi. Et qui sait si ce n'est pas la raison pour laquelle nous sommes là tous les deux, elle à parler, moi qui écoute.

« Paris était la seule destination à laquelle j'étais sûre qu'il ne saurait pas dire non, poursuit-elle. Et puis c'était hors de question qu'il me paye une chambre, hors de question pour moi de lui demander quoi que ce soit. Je suis allée vivre chez ma grand-tante. Je n'avais pas prévu que ce serait si terrible bien sûr.

– Terrible ? Pourquoi terrible ?

– Oh, dit-elle avec une négligence étudiée, les raisons habituelles. Auschwitz, Birkenau. Toute cette partie de la famille a disparu là-bas, elle a été la seule à revenir. Je trouvais des quignons de pain rassis un peu partout sous les coussins dans le salon. Dans les poches de ses peignoirs. Jusque dans les toilettes, une fois. Dégueulasse. Une habitude qu'elle avait prise aux camps. Et puis la nuit dans le salon elle baragouinait yiddish avec ses morts à deux heures du matin. Hurlait dans son sommeil des cris très brefs qui venaient crever comme des bulles à la surface de ses cauchemars. Felitzia Nusselbaum. *Mume* Felitzia. Combien de fois j'ai prié pour qu'elle crève », conclut-elle d'un sourire.

Mais *sourire* convient peu pour décrire l'indéchiffrable expression féline de ce visage remarquable. Pour la seconde fois en quelques minutes, la digue de sa préciosité vient de céder au courant souterrain d'une sorte de sauvagerie et d'un dénuement dont je n'arrive pas à deviner dans quelle mesure ils ne sont pas mis en scène eux aussi. L'autoérotisme joue-t-il chez elle le rôle de l'autofolklore au sein de ma famille autrefois ? Est-ce là la forme que prend sa judéité ? Une contre-horreur. De l'histrionisme comme technique de survie. Les excès de l'Histoire hystérisés, exorcisés par les excès de l'ego.

Un bras en appui sur l'accoudoir elle s'allonge avec langueur, entreprend de ramener ses jambes en chien de fusil sur les coussins et place une main sur ses chevilles serrées contre ses fesses.

« Alors à table, reprend-elle, ce fameux soir de Kippour. Donner le change après ce que venait de dire mon père ? Avec Erwin malade, j'en ai été incapable. J'ai regardé papa bien en face et en hébreu, pour que

Patrick ne comprenne pas, j'ai dit, "Les homosexuels, comme tu les appelles, les *gays*, les *pédés* ils *crèvent* en ce moment dans ce pays comme ailleurs. Et elle est où, pour eux, ta conscience juive ? Ils n'y ont pas droit, c'est ça ? Ils sont pas casher ?" Le silence, Frank, quand je me suis tue ! Papa me regardait, les yeux lui sortaient de la tête. J'étais en bout de table heureusement, sans quoi la roustie. Aucun doute. J'avais vingt-neuf ans mais il n'aurait pas hésité une seconde, il m'aurait mis deux claques. Histoire d'alléger l'atmosphère mon frère a dit un truc comme, "Cette histoire de sida il faut l'admettre, Sacha, c'est en train de tout changer." Papa lui a même pas jeté un regard. Il ne bougeait pas. Je ne sais pas s'il mesurait l'effet qu'il allait produire ou s'il essayait de ne pas dire ce qu'il a fini par dire. "Tu sais quoi ma petite fille ? Quand mon père a découvert qu'il avait la syphilis, à Varsovie, bien avant la guerre. J'avais quatre ans et lui trente. Tu sais ce qu'il a fait les onze années jusqu'à sa mort en 36 ? Il a plus jamais touché ma mère. Il l'a plus approchée. Alors tes petits copains subclaquants, là. Ils n'ont qu'à faire la même chose." Il s'est levé il est sorti de la pièce et voilà.

– Il n'en avait jamais parlé ?

– Non. Jamais. Bien sûr que non. C'était un mariage arrangé, mes grands-parents, beaucoup de familles juives faisaient ça, même les non religieuses. En bon bourgeois qu'il était mon grand-père a dû fréquenter trop souvent les bordels, est-ce que je sais. Mais c'est pour dire. Vous donner une idée de ce qu'est mon père.

– Et ensuite ?

– Ensuite ? Rien. Qu'est-ce qui pouvait se passer après ça ? Papa n'a plus reparu de la soirée c'est tout. Et comme Patrick n'avait rien compris et que personne ne s'est donné la peine de traduire tout le monde a parlé d'autre chose. Voilà. Les circonstances de notre rencontre, mon cher Frank. Plus le fait que je n'ai pas dû lui adresser la parole plus de huit fois ce soir-là dont la moitié pour demander le sel. Et aussi que j'ai repris l'avion le lendemain. Mais dix jours plus tard un soir dans Fulham Road, qui je trouve devant la maison ? Mon petit Patrick Zimmermann assis en bas de l'escalier. Il m'a emmenée au restaurant et on ne s'est plus quittés. »

De la grand-tante déportée à la littérature galante et de la littérature galante aux nuits du Palace. De Jérusalem à Paris et de Paris à Londres et retour. Le grand-père syphilitique, l'amant pygmalion atteint du sida, le père tyran héros du ghetto de Varsovie. Et même la Shoah, même les Palestiniens – même la reine d'Angleterre et Bruce Springsteen. Et tout est vrai, j'en suis convaincu. Tout est vrai oui, mais aussi : tout est joué, gauchi, déformé par l'histrionisme juif ou l'autofictionnel déploiement d'une exagération féminine, ou les deux.

« Ah ! » soupire-t-elle. Puis elle se lève, marche jusqu'à la fenêtre. « Vous avez vu cette lumière ? Avril est le mois que je préfère, ici. Quelle heure peut-il être à votre avis ? » Elle s'étire, et les yeux clos lève son visage vers le soleil frais. « Vous savez que vous êtes très fort ?

– Fort ?

– Oui. Je ne parle jamais de moi, d'habitude. C'est curieux. Vous m'apaisez, on dirait. Je vous dis tout comme ça vient. Sans calcul. »

Non.

À peine.

Elle n'a passé que deux petites heures à tenter de me séduire.

Et elle continue, pour ce que j'en sais, au cours des semaines qui suivent, où nous prenons l'habitude de nous retrouver, chez elle ou bien, lorsqu'elle fait un peu de shopping, dans l'un de ces lieux qu'elle affectionne entre la rue du Faubourg-Saint-Honoré et les Champs – chez Ladurée, chez Angelina, voire dans les salons du Meurice.

Pourquoi ? Parce que j'ai déboulé dans son univers par la porte Zimmermann, qu'entre eux c'est la guerre et qu'elle fait de son mieux pour me neutraliser ? S'assurer que je ne serai pas un ennemi, me mettre dans son camp ? Et pourquoi la laisser faire, dans ce cas, pourquoi décrocher lorsqu'elle appelle – chez moi ou sur la ligne professionnelle que Patrick a fait installer dans son bureau, lorsque j'y prends place deux fois par semaine afin de remanier le manuscrit sur Bentham ?

Est-ce que je cède à sa version légendaire d'elle-même ? Ou, ce qui serait pire, à la mienne ? Oui, j'envisage les plus sinistres possibilités pour piger ce qui nous pousse si manifestement l'un vers l'autre, elle et

moi, je pense à tout sauf à l'explication la plus simple : l'attrance. Que l'on se voie pour l'unique raison que nous avons envie de nous voir – voilà bien la seule chose que je ne puisse pas imaginer. Comment y aurait-il quoi que ce soit de naturel dans nos confidences échangées avec des mines sophistiquées derrière ces napperons et ces théières en porcelaine placés entre nous comme une barricade ? Comment une telle femme pourrait-elle s'intéresser au provincial que je me fais l'effet d'être ?

« Patrick n'était pas pour moi, dit-elle tout en beurrant son scone. C'est ce que je pensais, au début. Qu'il ait fait cinq mille kilomètres dans le but de m'inviter au Dorchester ça m'amuse bien sûr mais ça ne me plaisait pas tellement. Il n'était pas mon genre. J'avais l'habitude d'hommes brutaux moi. Des vrais voyous qui me faisaient fondre en larmes. Pas d'un mec capable de m'expliquer au dessert que je peux compter sur lui jusqu'à la fin de mes jours. Franchement ! Quoi de moins sexy pour une femme qu'un homme fidèle *par principe* ? Un homme à qui faire confiance ? J'avais déjà Erwin, pour ça. »

Au terme de ce premier dîner londonien achevé sur le trottoir par une chaste étreinte, me raconte-t-elle devant son thé de Chine, confortablement installée sur l'un des fauteuils du Meurice, elle est restée plusieurs semaines sans voir Patrick ni répondre à ses appels depuis Paris. Puis une nuit, elle a rêvé de lui et, après un petit déjeuner passé à « faire le point » en silence, a composé son numéro. « Patrick ? Écoute, j'ai réfléchi, lui a-t-elle annoncé. Si tu veux toujours de moi okay. Si tu es sûr, si tu me le dis maintenant je prends l'avion dans la journée. Sinon, dis-le aussi et c'est très simple, plus jamais tu n'entendras parler de moi. » Sur quoi Erwin et elle ont versé quelques larmes dans la chambre où elle bouclait son sac, il l'a embrassée en lui souhaitant bonne chance et, le soir même, à Roissy, fidèle au poste, Patrick l'attendait. « Pour Erwin, je ne pouvais rien faire, sinon l'écouter, être présente, et ça c'était possible même depuis Paris, au pire je pouvais faire le voyage, dit-elle en se resserrant du thé. Quant à Patrick... La vérité c'est que j'avais fait n'importe quoi de ma vie jusque-là. J'avais envie de souffler. Tu as déjà fait le test HIV ? » s'interrompt-elle brusquement – quand, comment, impossible de m'en souvenir mais, quelque part au cours de l'un de ces

après-midi, nous nous sommes définitivement tutoyés. « Moi j'étais sûre d'être foutue. Le matin où je suis allée chercher les résultats je me suis regardée dans la glace. "Ma belle, je me suis dit, c'est fini pour toi." Certaine ! On est la génération qui s'est vraiment fait avoir, tu ne trouves pas ? J'ai fait à peu près tout ce qu'on peut imaginer pour être séropo, à une époque de ma vie. Sans parler de vivre avec quelqu'un de contaminé. Depuis combien de temps, lui-même n'en savait rien. Le labo était au troisième étage, un vieil immeuble sans ascenseur. Je me suis assise dans le noir dans la cage d'escalier pour décacheter l'enveloppe. Je voulais être seule. Et quand j'ai lu *négatif*. Alors je sais pas, je l'ai pris comme une seconde chance. Et Patrick a choisi cet instant pour apparaître et voilà. J'étais prête ! Je dois dire, une fois que je l'ai rejoint il a tout fait pour me mettre en confiance, tout. Il a mis le paquet. Est-ce que je l'aimais ? J'ai vécu des mois merveilleux, les premiers temps à Paris. Je dormais en partie chez mon frère, en partie chez lui mais de plus en plus souvent chez lui. Et je n'arrivais pas à le croire, Frank. Ce grand type, tout de même une petite célébrité déjà dans son milieu, quelqu'un qui avait une vraie réputation d'intransigeance et de rigueur intellectuelle et morale et qui connaissait tout le monde à Paris. Tout le monde ! La moitié des noms qu'il prononçait ça me semblait fou. Et lui ? Lui ce qu'il trouvait dingue, c'était de poser les yeux sur moi. Tout simplement. Oui. Les yeux bleus de Patrick Zimmermann. Ce qu'il trouvait fou, ce qu'il trouvait invraisemblable, c'était de me voir m'éveiller le matin dans son lit. Aucun mec ne m'a jamais regardée comme ça. Je sortais de sa douche, enveloppée dans un de ses peignoirs, je m'asseyais sur une de ses chaises dans sa cuisine pour boire son café dans l'une de ses tasses. Et son air de gosse émerveillé. Son air de pas y croire ? Ça balayait tous mes doutes. »

Trois mois et demi de ce régime avant la décision de chercher ensemble un appartement neuf – ce qui voulait dire, pour Paulina, la découverte d'un Paris neuf, un Paris qui n'avait plus rien à voir avec la ville de son adolescence, spectres de déportés et ruelles noires du Marais : le Paris de la lumière. La vie parisienne dans le premier tiers des années quatre-vingt telle que Patrick pouvait la connaître. Le Paris des

médias, le Paris de la culture aussi – soit, me dis-je, le Paris de *ma* famille.

« Tout simplement le Paris de l'intelligence française, dit pour sa part Paula. Ça te fait rire ? Mais dis-moi dans quelle ville au monde on montre autant de respect pour l'art, Frank ? Pour la culture ? Ici c'est important. Ici ça compte. On *fait partie* ici. Aucun endroit ne ressemble à ça. En être : sois franc. C'est bien ce que tu veux toi aussi, non ? »

Et une fois de plus, je me dis : tout est vrai, oui, dans ce qu'elle raconte. Mais curieusement quand c'est elle qui raconte, tout a l'*air* faux. Tout se passe comme si, pour être, il lui fallait faire semblant d'être ce qu'elle est pourtant bel et bien.

Quant à la façon dont elle me voit :

« Il y a quelque chose de fermé chez toi. C'est presque un principe de domination. Tu te poses quelque part, tu ne dis rien, tu observes. Le plus curieux est que ça apaise. Ça devrait angoisser, ça devrait agacer. Ça agace, d'ailleurs, parce qu'on se surprend à attendre le verdict. Mais ça calme. On ne peut pas dire que tu fasses des efforts, pourtant, tu n'essaies pas de donner le change, tu n'es pas quelqu'un de rassurant. On voit que tu n'as pas particulièrement de morale, par exemple. Tu ne fais que ce que tu veux bien faire, tu ne crois pas en grand-chose. Je soupçonne un fond d'égoïsme chez toi. Mais ça marche. En tout cas sur moi. J'ai le sentiment que tu comprends certaines choses. Je te fais confiance sans savoir pourquoi. J'ai tout de suite su que si tu le voulais tu finirais par m'avoir. »

Cela à genoux sur la moquette, enfilant le chemisier qui traînait et qu'elle vient de ramasser alors que j'en suis encore à tenter de rendre réel ce que j'ai sous les yeux : la compagne de Zimmermann les cheveux embrouillés, le maquillage défait, et les traits si vidés de tension comme de dangerosité qu'elle semble avoir quinze ans plutôt que trente-six.

« J'ai eu l'impression que tu le voulais toi aussi, non ? est ma réponse, tandis que j'essaie de décider ce qui est le plus improbable, pour moi, de ce spectacle ou de ce qu'elle vient de dire.

– J'étais curieuse. Ça m'amusait de voir si tu irais jusqu'au bout. C'est difficile de te percer à jour. Tu ne cesses de poser des questions mais sur

toi tu ne dis rien. »

Est-ce là la raison pour laquelle nous venons de faire ce que nous venons de faire – au beau milieu de l’après-midi, encore, et sur le divan de Patrick ?

« Qu’est-ce que tu veux savoir ?

– Je ne sais pas. Avec cette Julia, par exemple. Qu’est-ce qui s’est passé entre vous ? Ça t’a visiblement marqué mais tu n’en parles presque jamais. »

Alors, avec réticence, je lui raconte brièvement toute l’histoire – ce que je n’ai fait pour personne jusqu’ici, non, pas même pour moi, je ne crois pas m’être repassé de cette façon tout le parcours jusqu’à l’épilogue – c’est-à-dire jusqu’au jour où la police a débarqué chez notre ami Yves Alarco dans le cadre d’une sombre affaire de faux billets de francs suisses que, s’est-il avéré, il fabriquait dans son imprimerie et expédiait à Lausanne, Julia lui servant de passeuse. « Un homme » : je me souviens de la violence butée avec laquelle elle a prononcé ces mots, sur la chaise bancale du parloir de la maison d’arrêt où j’étais venu la voir, où elle avait animé avec Yves tant d’ateliers d’écriture et tant d’ateliers théâtre et dont elle apprenait désormais le fonctionnement de l’intérieur. En attendant sa condamnation à trois ans de prison pour recel et complicité. « Tout simplement un homme. C’est ce qu’il est, Yves. Tu ne peux pas savoir comme ça fait du bien. » Et c’est de cette façon que j’ai appris qu’ils avaient une liaison, dis-je à Paula. C’est de cette façon que j’ai su qu’ils s’étaient vus, à mon insu, près de un an sans que rien se passe à ce qu’elle m’a raconté au parloir – *rien* allant tout de même des manifestations qu’ils organisaient un peu partout dans la région aux verres ensuite dans les cafés, aux étreintes pas si brèves pour se dire au revoir, à la chaleur de leurs retrouvailles lors des débats militants sur la situation des prisons auxquels la stature d’Alarco, sa maturité, son physique – sa virilité en un mot – forçaient l’admiration de chacun à commencer par celle de Julia. Un soir par trimestre il y avait aussi le bouclage d’*Au-delà des murs*, la revue d’Yves dont Julia corrigeait l’orthographe en plus de tenir la colonne littéraire où elle parlait d’Albertine Sarrazin, qu’elle adorait. Les doigts couverts d’encre, débouchant une bouteille de vin d’Arbois et disposant le saucisson dans

des assiettes en carton sur la table paysanne du local d'imprimerie, en face de la machine offset, Alarco lui racontait sa toute première incarcération, consécutive au hold-up de l'agence BNP de Montfaucon en 68, et comment il avait dû défigurer à coups de poing le caïd qui sans ça l'aurait sans doute réduit à l'état de légume, et l'organisation des premières manifestations de détenus, et comment il avait forcé le respect de l'administration pénitentiaire. Puis : « Une femme comme toi en lycée technique, enchaînait-il à mi-bouteille. – Ça veut dire quoi, Yves, “une femme comme moi” ? répondait-elle mi-amusée mi-indulgente, un ton qu'elle avait pour certains de ses élèves, “Qu'est-ce que j'ai de si spécial ? – Spécial ? Je sais pas. Ta solitude déjà. Ta solitude est spéciale. Ta révolte est spéciale. Ton énergie. Et le plus spécial de tout c'est ce qu'une femme comme toi peut bien foutre toute seule à trente ans avec deux gosses à la maison. » Oui oui oui oui. Le lendemain je trouvais les pages ronéotypées du canard chiffonnées sur la table de la cuisine, près du bol de café vide qu'elle laissait traîner avant de partir au lycée – et que je lavais dans l'évier avec celui de son fils. Un an à ce rythme, un an à le tenir à distance tout en le laissant approcher. Un an à *me* tenir à distance. Jusqu'au désastreux dîner rue des belles feuilles. Jusqu'au geste déplacé de Grand-Père. Jusqu'à ma réaction – ma non-réaction, plutôt, de coq adolescent et maladroit, qui sans le savoir donnait raison à Yves.

« Et tu vois, dis-je en conclusion à Paula qui m'a écouté sans un mot, immobile. Tu vois, j'aurais agi autrement avec elle dès le départ...

– Quoi ? Elle n'aurait pas fait de prison, c'est ce que tu veux dire ?

– Eh bien...

– Et de quelle manière, Frank ? De quelle manière aurait-il fallu que tu agisses ? En étant plus mûr ? Plus viril ? En ayant trente ans au lieu de vingt ? Elle t'avait choisi ! On dirait que tu ne t'es jamais posé la question de savoir pourquoi. Elle a bien fait son job, hein. Je te le concède, c'était sûrement quelqu'un d'exceptionnel. Et elle a dû se dire en te rencontrant qu'elle venait de trouver son public. Reste que rien dans ce que je vois de toi ne me montre un garçon fasciné à dix-huit ans par le renoncement et l'ennui des provinces. Non. Il y a autre chose derrière le spectacle de tant de résignation.

– Et quoi donc ?

– Le potentiel transgressif. Tout le parcours de cette fille est une ligne droite vers le passage à l’acte. Si tu es responsable de quoi que ce soit là-dedans, à mon avis, c’est de ne pas l’avoir compris tout de suite et de n’avoir pas pris tes jambes à ton cou. Mais je te soupçonne de l’avoir compris, au contraire. C’est ça qui t’a intéressé chez elle dès le départ. Non ? Dis-moi que je me trompe. »

Voilà qui est inattendu. Là où j’attendais le sarcasme, la condescendance plus ou moins indulgente, Paula non seulement m’écoute mais offre à mon histoire une lecture à laquelle je n’avais jamais songé. Julia non plus victime du système, de sa mère, de moi – mais Julia en Bonnie Parker. Quelle part de réalité y a-t-il là-dedans – et sur qui ? Sur Julia, ou sur Paula elle-même ? Qu’est-ce qu’elle est, au juste ?

Hystérique ou subtile, bourgeoise infantile ou délinquante cérébrale, à mesure que nous nous retrouvons rue de la Plaine chaque fois que j’y viens travailler – et que, au lieu d’y travailler, je me jette sur elle et elle sur moi –, elle m’apparaît surtout comme la première femme en douze ans pour qui j’éprouve quelque chose d’intense – même si je n’arrive pas à savoir quoi, ni ce qui, dans l’intérêt que je lui porte, doit au snobisme social, à la lucidité brutale dont elle fait parfois preuve ou à mon manque d’expérience. Ou encore aux heures que nous passons agrippés l’un à l’autre à faire l’amour – sans que cela me paraisse plus vraisemblable ni moins obscurément dangereux la quinzième, la vingtième, la trentième fois que la première – sur la moquette du bureau, sur la moquette du salon, sur le divan comme sur le fauteuil en face, dans la baignoire avant que Patrick ne rentre ?

Oui : quoi qu’elle soit, quoi que je sois, l’accord physique entre nous est total, et le sentiment de l’atteindre jamais aussi fort que lorsque je perçois le rythme du sang pulsé par les battements de son cœur contre les parois de son sexe serré autour du mien dans les secondes suspendues qui suivent notre commune jouissance.

Quelque deux semaines après qu’il m’a jugé apte à me débrouiller seul avec son manuscrit, durant l’un des après-midi où, Paula retenue par le séminaire qu’elle donne à l’École des hautes études en sciences sociales et qui lui permet de ne pas dépendre entièrement de Patrick – un cours de deux heures réunissant une dizaine d’élèves et consacré au développement du sentiment de pudeur sous l’Ancien Régime –, je mets la main sur un mémoire de maîtrise d’un peu plus de cent pages rangé sur une étagère dans le bureau de Zim et signé Mikaël Wallich. Le texte est intitulé *La théorie des fictions – une doctrine ontologique chez Jeremy Bentham*. Ce Wallich ne peut être que le frère de Paula. Il ne m’en faut guère plus pour me plonger dans la lecture – et me rendre compte que des passages entiers, plus d’une vingtaine parmi les plus clairs de ce document par ailleurs confus et plutôt mal écrit, sont reproduits mot pour mot dans le manuscrit de Zimmermann.

Plagiat est le terme en usage, me dis-je en remettant à sa place ce nouveau coup porté aux mythologies déjà mal en point de mon enfance. Avant d’ajouter aussitôt, bien, tu n’as rien vu. Ton rôle d’exécutant, ton rôle de nègre – un nègre désormais habitué au surplus de confort prodigué par les émoluments en liquide qu’il reçoit de son employeur –, ne consiste pas à jouer les justiciers et te préoccuper des sources du texte que tu mets en forme. Cela ne te concerne pas le moins du monde.

Oui mais, me dis-je au cours des jours qui suivent. D’abord, si Zimmermann a été suffisamment stupide ou grossier pour abuser de la confiance de son ex-étudiant – et par quelle coïncidence, par quelle curieuse torsion du hasard ce mot, *abusé*, revient ainsi dans ma vie ! –, alors une chose est sûre, c’est que ce Wallich ne va pas rester sans réagir une fois le bouquin publié. Il va appeler Patrick. Il va appeler sa sœur. Et dans quelle situation cela me met-il vis-à-vis d’elle au juste, maintenant que nous sommes amants ? Sans compter que Zim a très bien pu faire un calcul identique. Il a très bien pu ne m’offrir ce job qu’avec l’idée de se défausser sur moi au cas où les choses tourneraient mal une fois le bouquin publié. *Le texte était dans mon tiroir il n’a eu qu’à se servir ! Tout le monde sait que Frank n’est pas fiable. Déjà dans sa famille c’était le mouton noir.* Je peux presque l’entendre, le bon Zim, articulant ce réquisitoire contre moi.

C'est peu dire cependant que rien ne me permet d'alimenter la croyance en ces noirs desseins que je lui prête. Aussi satisfait de mon travail pour lui que de mes relations avec sa femme, à ce qu'il semble, de plus en plus souvent, lorsqu'il rentre et que je suis encore là, il m'invite à rester dîner, et j'accepte. Si bien que, entre mes heures de labeur pour lui et celles que je passe en compagnie de sa compagne, j'ai le sentiment d'avoir élu domicile avec eux rue de la Plaine.

Oui mais – mais justement. Comment fait-il pour ne pas se rendre compte de ce qui se trame ? Quand, de retour de ses cours, demandant à Paula ce qu'elle a fait de sa journée elle lui répond qu'elle a passé deux heures avec moi – et cela *presque chaque jour* ? Quand le soir au dîner il me tend, avec un gentil sourire dont la naïveté n'est pas sans me rappeler mon père, les assiettes et les verres qu'il retire du placard pour que je les dispose sur la table tout en l'écoutant discourir sur l'actualité ? Je jurerais que ce que nous venons de faire s'inscrit en plaques rouges sur le front et les joues de Paula qui s'affaire devant l'évier au-dessus d'une salade – sans parler des suçons qui me font autour de la gorge un charmant petit collier d'hématomes, sans parler de l'odeur musquée de mes mains que trois lavages à l'eau chaude et au savon n'ont pas fait disparaître. Mais Patrick, pendant ce temps, se scandalise avec pertinence des derniers développements de l'affaire des fausses factures au sein du Parti socialiste. Sur ce que fera Chevènement en cas de guerre contre l'Irak il est d'une acuité sans pareille. Et il ne voit rien. Il ne sent rien. Il ne pige rien à ce qui arrive sous ses yeux. Vraiment ? Quarante-six ans et aussi niais que je pouvais l'être à vingt du temps de Julia et d'Yves Alarco ? Quelle part de mensonge y a-t-il là-dedans – quelle charge virale d'auto-intoxication ? Comment peut-il ne rien percevoir de l'intimité pourtant flagrante tissée au fil des semaines entre Paula et moi – aux pressions de la main, aux caresses esquissées et à grand-peine retenues chaque fois que nous nous frôlons dans la cuisine ou le couloir, au désir dans le regard que nous échangeons de part et d'autre de la table – tandis que lui, qui a passé une partie de la nuit à lire Robert Van Gulik, disserte, imperturbable, sur les troubles politiques en Chine au temps des Dix Royaumes ?

Comment ne se pose-t-il pas au moins la question de savoir ce qui se produit les matins où, la porte à peine refermée sur lui en route pour la fac, Paulina en simple nuisette me rejoint sur le divan où j'ai passé la nuit, parce qu'il faut bien d'une manière ou d'une autre rattraper le temps perdu dans l'après-midi avec elle et que je suis resté chez eux travailler tard, sur quoi, impressionné par mon sens du devoir et ma conscience professionnelle, Patrick m'a proposé de dormir là ? Suis-je à ce point sans danger à ses yeux ? Mais *elle* ne l'est pas – il devrait au moins savoir ça.

Est-il trop perdu dans ses livres ? Son attention, sa sensibilité sont-elles à ce point noyées par le travail comme par la came hebdomadaire de ses trois sacs FNAC pleins jusqu'à la gueule de bouquins et de ces nouveaux objets, les Compact Disc, que je le soupçonne d'accumuler pour l'unique raison qu'ils sont, justement, nouveaux. Il s'est acheté voici trois ans un premier lecteur laser et vient de s'en offrir un autre flambant neuf et il compte remplacer toute sa discographie dans les mois à venir. Quant aux livres... Je me flatte de lire pas mal ; du *Bulletin de l'entrepreneur indépendant* je suis sans doute l'unique pigiste à franchir les portes avec, sous le bras, le Thomas Mann, le Walter Benjamin ou le Julio Cortázar que j'ai pris pour le métro. « Tiens v'là Balzac », se fout d'ailleurs de moi « Gégé » Lefebvre, ventru sexagénaire barbu qui fait office de rédacteur en chef au *Bulletin* – où il a publié lors des dernières présidentielles une interview de Poujade soutenant François Mitterrand. « Ça va l'intello ? T'viens boire une choppe avec nous ? » ajoute-t-il, paternel. Eh bien, même moi – qui évite, autant que possible, de frayer avec cette inculte plèbe –, même moi n'ai jamais vu s'empiler à cette vitesse des montagnes de bouquins telles que celles qui se reconstituent dans le salon, dans le bureau, dans la chambre à coucher des Zimmermann. Zim achète tout – traités d'économie de finance et de politique bien sûr, mais aussi livres de philosophie (biographies de Heidegger, de Hannah Arendt, essais de Baudrillard, de Virilio), mais encore romans noirs en pagaille – toute la série des Grands Détectives chez 10/18 qu'il dévore à mesure de leur parution –, ouvrages d'histoire, d'ethnologie – j'en passe. Et à juger par la façon dont il monologue à leur sujet chaque fois que l'occasion lui en est donnée, il lit tout. Il synthétise

avec une phénoménale rapidité, le matin, ce qu'il a dévoré au cours des deux tiers de la nuit précédente.

Vraiment ? Les grands yeux bleus de Zimmermann aveuglés par trop de livres ? L'ex-militant clandestin de l'OCI inconscient d'une relation clandestine ? Immunisé contre la charge puissamment sexuelle qui sature l'atmosphère sitôt que Paula et moi sommes réunis dans une pièce ? Ou bien est-ce qu'il s'en fout ? Ou est-ce qu'il attend le jour où il va pouvoir m'accuser tranquillement d'avoir plagié son beau-frère ?

« Tu ne penses pas que c'est un jeu de sa part ? » Je finis par poser la question à Paula, un soir, dans le taxi qui nous emmène au Théâtre de la Ville rentabiliser les places qu'elle a réservées pour elle et Patrick voici plus de trois mois. « Merde, c'était ce soir Pina Bausch ? s'est-il exclamé il y a deux heures. Alors écoute je suis navré Paulina ça m'est sorti de la tête. » Le pas lourd, la chemise à demi sortie du pantalon, tout juste rentré de fac il arpentait déjà la cuisine en quête avant dîner d'un truc à grignoter sur le pouce. C'est l'une de ses habitudes, depuis quelque temps. « Qu'est-ce qui se passe Patrick, le raille-t-elle chaque fois, tu n'as rien mangé depuis deux jours ? Tu débarques du Sahel ? Tu te rappelles qu'on existe, au moins ? Tu pourrais dire bonjour ! » Mais ce soir non, il ne se rappelait pas grand-chose. Et Paula, blessée de la négligence de son compagnon, humiliée peut-être, aussi, de devoir la subir sous l'œil de son amant, le regardait sans un mot. « Tu sais comme je suis dans les périodes de partiels c'est jamais le bon moment, disait-il en excuse. Et puis il y a ce truc à la fondation Saint-Simon à neuf heures, j'ai promis que j'y passerais... » Soupir. « Ça va être super chiant d'ailleurs, je suis claqué. Je sais pas. Vas-y avec Frank ! T'as rien de prévu toi, ce soir, non ? » demande-t-il, se tournant vers moi en quête de soutien, les colères de Paula, nous le savons l'un et l'autre, sont des tornades qu'il vaut mieux éviter. « Tu vas voir, la danse c'est super ! » ajoute-t-il. Sur l'instant je l'ai pris assez bien. C'était l'occasion d'une soirée avec elle, j'étais sûr que, à peine serions-nous sortis, en fait de fondation Saint-Simon, il y avait de fortes chances pour que Zim se rue sur une entrecôte et des frites surgelées qu'il allait dévorer devant la télé avec une bière et de la sauce barbecue – c'est ce qu'il aime sitôt qu'elle a le dos tourné. « Patrick enfin ! Mange des légumes, un peu, lui intime-t-

elle régulièrement. Tu as pris quatre kilos depuis l'hiver, tu deviens *hideux* ! » Ce qu'il mange est l'un de leurs grands sujets de dispute. Mais maintenant, dans le taxi, je me pose à nouveau la question : l'acide vaudeville auquel j'assiste jour après jour en spectateur autant qu'en acteur clandestin depuis plusieurs mois est-il ou non à repeindre aux sombres couleurs d'un machiavélique roman noir ? « Tu ne crois pas qu'il le fait exprès ? dis-je à Paula. Tu ne crois pas qu'il essaie de nous piéger ? » Calme, tournée vers la vitre, les yeux sur le spectacle du boulevard qui défile, elle hausse à peine une épaule négligente. « Évidemment qu'il le fait exprès, dit-elle. Patrick c'est un gros bébé, tu sais. Il vit dans sa tête. Ce qui compte pour lui c'est ses cours, ses bouquins, ses conférences, ses trois quotidiens par jour, ses quatre hebdomadaires, les émissions de télé de ses copains et les grandes discussions qui vont avec. Pour le reste il ne voit que ce qui l'arrange. »

Pourquoi pas ? En fait, à écouter Paulina, Zim est si dénué d'ego que les principes et la morale lui tiennent lieu d'existence subjective. Peut-être vit-il comme ça, après tout – protégé de la vie par tout ce qu'il pense sur la vie. Il n'a rien vu de la dérive de Françoise autrefois. Elle se droguait sous ses yeux ! Peut-être emprunter des pages à l'un de ses étudiants ne présente-t-il pas non plus dans son esprit l'ombre d'un cas de conscience. Peut-être ne voit-il pas du tout où est le problème. « Le problème », ou ce que je vois tel, n'est peut-être rien de plus que le fruit de mon provincialisme – comme le sont mes spéculations sur lui ou sur les motifs que je prête à Paula pour s'être jetée dans mes bras !

Oui mais. Si la candeur de Zimmermann est ce qui lui permet de s'appropriier sans ciller le devoir d'un de ses étudiants, cela fait-il de lui quelqu'un d'innocent ou de deux fois plus cynique, au contraire ? Dans quelle mesure l'ignorance entretenue n'est-elle pas sa façon de nous contrôler elle et moi ? Mais dans quel but ? À ce stade, j'en serais presque à me sentir comme les personnages de *Palermo, Palermo*, l'évocation de la ville mafieuse dansée par la troupe de Pina Bausch qui nous est offerte ce soir-là au Théâtre de la Ville.

À la sortie, cependant, je suis si enthousiasmé par ce que je viens de voir, si transporté du seul fait de sentir à mon bras Paulina dont l'humeur s'est complètement dissipée que, durant le dîner qui suit, je décide de

jeter aux oubliettes toutes ces questions ridicules. La situation ne peut être aussi alambiquée que mes coupables spéculations le laissent croire, ce n'est pas possible, tout ça est dicté par ma phobie de l'abus, par mon souvenir de Grand-Père – que sais-je encore. Un vaudeville, voilà la vérité de la situation ! Un classique vaudeville parisien entre une femme qui cherche l'attention comme le poisson l'eau, l'inattention personnifiée que peut être un intellectuel, lorsqu'il est ambitieux de surcroît – et, au milieu, un jeune type qui pense trop et se connaît mal.

Il y a de ça presque quatre ans, Zimmermann, un homme humainement abêti par une intelligence trop cérébrale, s'est surpris à parcourir la moitié de la planète sur un coup de foudre dont il n'a toujours pas saisi les causes aujourd'hui. Eh bien, si je suis le bénéficiaire de cet aveuglement, pourquoi pas ? *Enjoy the ride !*

OceanofPDF.com

Mondanités

Puis vient l'été, Zimmermann et Paula s'envolent une semaine en Sicile, s'installent un mois chez des amis français de Marrakech – où Patrick, au bord d'une piscine à débordement, relit les chapitres du manuscrit que nous avons achevé en juin – tandis que je pars pour la Grèce. Pays qui m'attire depuis le temps des chants de *L'Odyssée*, des épisodes tirés des *Métamorphoses* d'Ovide, selon ce que mon père choisissait le soir pour m'endormir, lorsqu'il venait lire dans ma chambre des histoires tirées de ces volumes. Avant les bagarres à l'école autour d'Elza Perrin, c'est-à-dire. Plus tard, Julia qui rêvait de la Grèce elle aussi, m'a mis entre les mains les romans de Kazantzákis et *L'Été grec* de Jacques Lacarrière. Nietzsche et l'Olympe à la portée des classes moyennes et moyennement cultivées de la prospère Europe – dont je faisais partie bien que n'en ayant nulle conscience. Qui avait lu ce bouquin et voulait être authentique, comme c'était mon cas, pouvait sans effort envisager le genre d'existence qu'avait menée Lacarrière au lendemain de la guerre. En bohème. Avec un soleil grec intemporel pour unique horizon et sur les épaules le sac à dos de Kerouac. Non que Julia eût jamais mis les pieds en Grèce avant que l'on se rencontre – pas plus qu'elle n'avait rejoint le Living Theatre au lendemain de 68. Et pas plus que nous n'avons fait le voyage ensemble durant nos brèves années de vie commune. À la place, en fait de voyage, une équipe de la police des frontières a sorti de son coffre deux sacs pleins des faux billets d'Yves Alarco et l'a expédiée chez un juge d'instruction. Mû par quelle régressive fidélité à quel idéal de vie que nous n'avons pas connu ai-je

commencé à me rendre là-bas, après notre séparation ? En cherchant bien, l'habitude aidant, j'ai fini par dénicher tout près de la côte turque une île volcanique aride et minuscule du nom de Telendos – un rocher, vraiment, plutôt qu'une île, où je passe, depuis, chaque été, contre une somme modique nourri et logé par une grande dame épaisse au chignon gris, à la robe longue et à la voix stridente, qui se nomme Helena Hiotelli.

Son appartement est au rez-de-chaussée de la Hiotelli Pension – crépi blanc, volets bleus, tonnelle de vigne dans la cour – dont la partie locative, au premier, se limite à quatre chambres de neuf mètres carrés chacune plus douche et W-C dans le couloir. Mon seul voisin cette année-là, un Grec sombre et mutique d'une quarantaine d'années, les laisse dans un état effroyable durant toute la première semaine de mon séjour avant d'avoir la bonne idée de disparaître. Non que j'y prête attention. Ou, si c'est le cas, ce genre de désagrément ajouterait plutôt au charme du séjour, tant je me sens à mon aise, quand je suis là – à mon aise et détaché de tout. Pas une fois je ne songe à Paula, par exemple – pas, du moins, à l'exception des instants où je la revois en train de jouir, ce qui m'oblige à retrouver les gestes du temps où je réinventais Maryse entre les draps de mon lit d'enfance. Mais, en dehors de ces foudroiements brefs, non, je ne pense pas tellement à elle.

Une plage déserte borde l'or bleu de la mer translucide en contrebas. Chaque matin après le café turc je vais m'y baigner longuement. Je remonte vers midi déjeuner d'un poulpe grillé, d'une tomate-feta aux olives surhuilées servis sous la tonnelle par Mme Hiotelli en personne, laquelle parle un sabir anglo-allemand et me raconte pendant que je mange sa vie à Hambourg du temps où son mari, mort depuis d'un cancer du poumon, était capitaine dans la marine marchande. Joufflu, bedonnant, dégarni, devant la façade du Zeemermin Hotel qu'il dirige à Amsterdam, leur fils unique Andreas orne un mur du salon à côté d'une icône de saint Georges terrassant le dragon. Lente sieste bercée par les poèmes de Yánnis Rítsos ou quelques pages de *La Mètis des Grecs* de Jean-Pierre Vernant, les deux bouquins qui dans mon sac ont remplacé *L'Été grec*. Vers cinq heures je vais me promener dans les collines pierreuses, je visite la chapelle orthodoxe, je me baigne une dernière fois avant le raki et le dîner. Coincé sur le siège classe éco de l'avion de

retour, entre le hublot et un père de famille en bermuda, je suis encore assez content de moi, quatre semaines plus tard – de moi et du petit manuscrit sur Julia repris dans la foulée de la proposition de Zimmermann, que je viens d’achever en Grèce et compte présenter – pourquoi pas ? – à une maison d’édition dans le courant de l’année. Pourquoi pas, en effet, pourquoi ne pas accomplir enfin mes ambitions d’écrivain ! Sauf qu’au lendemain de mon retour, loin de mon Olympe imaginaire – loin des nuits chaudes et de l’excès de retsina –, m’asseyant pour me relire je ne m’étonne plus – en fait d’*authenticité* – que Julia ait cherché le réconfort dans les bras d’un faux-monnayeur ! Tout vaut mieux que l’état d’esprit qui préside à ce texte où l’auteur paraît le seul faussaire. Au fond me dis-je, tu écris comme Grand-Père pensait qu’il fallait le faire. C’est *lui*, c’est Papy, c’est sa voix que j’entends, c’est *sa* grandiloquence, que je retrouve dans chacune de ces pages sentencieuses où je cherche en vain Julia et ne tombe que sur moi-même – ou, plus précisément, sur une version de moi aussi peu sincère que terriblement sentencieuse et dilatée par *la Littérature*.

Et je range le texte au fond d’un tiroir – et deux années passent.

Dix-huit mois, pour être précis.

Dix-huit mois durant lesquels, en dehors d’une recension du livre de Walter Benjamin « sur Baudelaire » pour une confidentielle revue littéraire, mes seuls écrits publiés se limitent aux reportages que me commande Gégé Lefebvre sur le développement de l’industrie hôtelière « de charme », les problèmes de l’ébénisterie artisanale ou les difficultés du vignoble français face à la concurrence californienne. Dix-huit mois où je m’astreins chaque matin à la discipline qui, si j’y parvenais, consisterait à reprendre depuis le début tout mon texte en démythifiant ce que je raconte, éliminant ce qui me paraît en trop ou lyrique ou sentimental pour tout simplement dire simplement les choses – mais sans pour autant les simplifier justement, sans tomber dans le trivial, et c’est là que le bât blesse.

Dix-huit mois où je n’adresse la parole pour ainsi dire à personne à l’exception de deux amis et des quelques êtres indispensables à mes besoins immédiats – mon dentiste, la caissière du supermarché, le boulanger du quartier, sans oublier Muriel, que j’ai tenue à distance tout

le temps où je voyais Paula. Ce que j'ai cessé de faire. Aussi simplement, aussi brutalement que cela. Sans un coup de fil. Sans un mot. J'ai tout bonnement cessé de la voir – de *les* voir. L'expliquer est difficile, même à mes yeux. Non que je les tienne pour responsables du marasme dans lequel je me débats, bien sûr, mais je ne peux m'empêcher de croire qu'il existe un lien entre mon échec à écrire quoi que ce soit de *vrai* et ce qui, entre plagiat, travail d'écriture au noir et adultère, m'apparaît confusément, avec le recul, non comme une aventure « transgressive », pour parler comme Paula, non comme un amour naissant, mais comme une compromission morale de ma part. Confusément, oui, parce que les raisons pour lesquelles je me suis soumis avec tant de facilité aux petites corruptions de cette banalité bourgeoise ne me paraissent pas du tout claires et que ce que j'en distingue ne me dit, sur moi-même, rien qui vaille. Dix-huit mois passent.

Puis, un matin, je découvre non sans stupeur dans ma boîte aux lettres un carton d'invitation au « verre » organisé le lundi suivant par les éditions B. à l'occasion de la remise du prix Aujourd'hui au livre de Patrick Zimmermann – et il ne reste plus grand-chose de mes résolutions ni de Muriel quand, sur le coup de dix-neuf heures, ce lundi-là, je franchis les portes du Babylone, le salon au premier étage de l'hôtel Lutetia où se tient le cocktail.

Qui est-ce que j'aperçois dès le seuil – en plus de mon reflet dans les miroirs ornant les murs –, qui est-ce que je guette parmi la petite centaine de personnes présentes ?

Est-ce Zimmermann un peu à ma droite entouré d'un groupe fort animé où j'identifie aussitôt Jacques Attali et Laure Adler, laquelle vient d'être nommée « conseillère à la culture » du président de la République ? Est-ce Bernard-Henri Lévy parlant avec je ne sais quel grand type massif aux cheveux blancs et à la mine satisfaite, est-ce Maxime Chapkin, Régis Debray, Laurent Joffrin ou, pour stupéfiant que ça me semble dans ce contexte, ma tante Nénette là-bas au fond près de la fenêtre ?

Tous – voilà qui. Oui : les voici donc, alors. Les voici pour de vrai, et non plus à la télévision, ces figures du Paris suspendu de mon enfance ! Grands écrivains, grands journalistes, grands philosophes produits de

l'excellence nationale, émissaires héritiers de cet ultime mythe français : la grandeur littéraire. La littérature mythifiée ; la fiction de la littérature plutôt que la littérature de fiction : voilà ce qui les légitime et porte à ébullition un narcissisme qui les transcende. Visages sur l'écran familiers mais plus étranges, dans la réalité. Plus charnels, curieusement moins crédibles – sur lesquels, peut-être pour cette raison, ou parce que je suis plus impressionné que je ne voudrais l'admettre, poser un nom se révèle souvent impossible. Les intellectuels, comme on dit. Et voici leur univers – intemporel ghetto aussi peu sensible aux mutations que celui de mes ancêtres. Un *shtetl* oui, mais dont ni l'Occupation, ni la guerre froide, ni la prospérité économique, ni aucune des secousses sismiques du ^{xx}e siècle ne seraient parvenues à briser les usages ni les codes courtisans inchangés depuis Balzac sinon depuis Louis XIV.

Est-ce que je les hais, est-ce que je les vénère, ou les deux ? Suis-je prêt à tout pour être comme eux ou ai-je envie de m'en distinguer, au contraire ? Trente ans, mais le paquet de nerfs surchauffés et d'ambition mal dégrossie que je suis encore n'arrive pas même à savoir ça.

« Alors tu es venu, finalement. »

La seule à qui je n'ai pas du tout songé dans cette pièce, je le réalise, la seule dont je n'ai pas cherché la présence. Elle a surgi à ma gauche tandis que je me moquais intérieurement de moi-même. Elle est vêtue d'une robe étroite et sobre qui dénude ses épaules. Deux longues boucles, à ses oreilles, font ressortir sa gorge et l'éclat de son visage où brillent, d'un sourire qui se retient, ses yeux verts piqués d'or.

« Je n'étais pas sûre.

– Salut Paulina, dis-je froidement.

– Monsieur le courant d'air. Tu apparais, tu disparais sans prévenir. » Puis, devant mon silence : « Ne reste pas là au moins, viens prendre un verre. »

Elle me prend par la main. Nous traversons la petite foule bourdonnante – où je distingue en passant Alain Minc, Alexandre Adler, une romancière dont le nom m'échappe mais sur la photo de qui j'ai rêvé plus souvent qu'à mon tour voici cinq ans lorsqu'elle a publié j'oublie quoi – et ainsi nous parvenons jusqu'à l'une des tables où sont disposés

bouteilles et petits-fours et derrière laquelle s'affaire un type en livrée blanche.

« C'est assez inattendu » est tout ce que je trouve à dire, planté devant elle en attendant ma coupe.

« Pourquoi inattendu ? Tu sais, les gens écrivent, parfois ils ont des récompenses. Tchîn ! À toi, ajoute-t-elle, levant son verre avec un sourire.

– À moi ?

– Tout le monde dit qu'avec son livre Patrick révèle un vrai talent d'écrivain. Il te le doit quand même un peu, non ?

– Comment vas-tu, Paula ? » dis-je pour changer de sujet, parce que parler littérature et le faire ici, encerclés que nous sommes par quelques-uns des ego les plus surdimensionnés de la capitale, est au-dessus de mes forces.

« Moi ? répond-elle rêveusement. Ça va. » Puis, les yeux sur la foule, ne m'offrant que son profil : « Je n'ai pas été surprise que tu t'éloignes, tu sais. Si c'est le sens de ta question. Ça ne m'a pas désespérée non plus. Je ne te voyais pas comme le prince charmant, de toute façon. Mais que tu ne prennes pas la peine de me prévenir, ça... »

Mon silence, en réponse, nous isole. Comment dire à Paula, sans me sentir aussitôt parfaitement ridicule, que ne plus la voir m'a semblé nécessaire pour tenter d'écrire *bien* ? Oui : l'armure d'intransigeance dans laquelle j'ai cru me barder dix-huit mois durant, et qui a commencé à se démembrer sitôt reçu le carton d'invitation à cette soirée, achève de tomber en poussière à mes pieds. *Tentations bourgeoises ? Recentrage moral* ? Tous ces grands mots bon Dieu qu'est-ce qui m'a pris ? Qu'est-ce qui m'a pris de vouloir la juger ? Avais-je donc si peur d'elle ? Ai-je donc peur de *moi* ? Ou la *grandeur littéraire*, le *milieu*, comme j'appelle la petite foule qui se presse à ce cocktail, pèsent-ils d'un si grand poids d'autorité, dans mon imagination, qu'il me faut les tenir à distance quitte à sacrifier, au passage, des sentiments peut-être bien réels – quitte à réduire la femme qui en est l'objet à son image sociale ?

En suis-je vraiment là – vraiment ? J'étais son amant, non son mari. J'aurais pu ne voir d'elle que ce qu'elle voulait bien me donner – et au

lieu de ça. Au lieu de ça pas une seconde je n'ai songé à ce que Paula pouvait ressentir quand j'ai pris la décision de cesser de la voir, il ne m'est pas venu à l'esprit qu'elle pouvait ressentir quoi que ce soit, pour parler franc – sinon un vague et capricieux regret pour une distraction charnelle sans lendemain. Pas un instant je n'ai interrogé ses sentiments ni les miens. Et nous en sommes là, maintenant. Deux presque étrangers dans une soirée mondaine veillant le cadavre avorté de leur histoire. Tu parles de ne pas tomber dans les stéréotypes, tu parles de ne pas être bourgeois.

Mais elle, sur ce ton de conversation tranquille dont elle ne se départ pas, bien que sans le moindre esprit de suite :

« Tu connais Marrakech ?

– Du tout, non.

– On y a passé l'été.

– Et ? dis-je. C'était bien ? »

Parce qu'on va se mettre à papoter, maintenant. Après ce qu'elle vient de dire, après mes réflexions, on va vraiment parler vacances.

« Pareil qu'ici. Les palmiers et la chaleur en plus. Sans compter la brochette d'esclaves déguisés comme Omar Sharif dans *Lawrence d'Arabie*. Étonnant comme on s'habitue au féodalisme, non ? Patrick était invité par quelqu'un qui était invité par le roi. C'est contagieux, apparemment. Ah, soupire-t-elle, c'est fastidieux, quelquefois, tu ne trouves pas ? Tout ce cirque. »

Je répondrais mieux si je savais de quoi elle parle. À quoi jouons-nous, au juste, elle et ses détestations languides d'un luxe dont elle ne saurait se passer, moi qui fais profession d'abhorrer chaque centimètre cube de ce cocktail mais aurais vécu comme une injure personnelle de ne pas y être invité – nous faisons la paire !

« Tu as salué Patrick ? poursuit-elle sur le même ton léger, interrompant heureusement mes réflexions.

– J'arrive à peine tu sais Paula.

– Ah ben mais viens ! Viens. Il faut lui dire bonjour, quand même, ça lui fera plaisir, tu ne vas pas te cacher ! »

Avec la même assurance elle me saisit la main et m'entraîne, et nous nous frayons un chemin jusqu'au petit cercle fermé qui entoure Zimmermann.

Dans mon champ de vision, maintenant, s'affichent une petite forêt d'épaules et, au-delà, un quart de Zimmermann hilare, en pleine conversation avec Laure Adler, tandis qu'au premier plan, barrant le passage, s'étalent la nuque et le dos de Jacques Attali. « Ce n'est pas la récompense qui compte est en train de dire Zimmermann, c'est la publication. Après, les prix, tout ça... Je suis pas écrivain.

– Pardon, l'interrompt Attali, mais il y a dans ce livre de vraies qualités littéraires. Il faut que tu continues mon cher Patrick ça me semble évident.

– Et le prochain, demande Laure Adler dont je n'aperçois que le front, vous savez déjà, vous avez une idée ?

– Non. Non, autour de Mendès peut-être, dit Patrick.

– Mendès, répète, enthousiaste, un type longiligne d'une trentaine d'années que je n'identifie pas. Mendès France ?

– Parce qu'en fait on ne trouve pas grand-chose sur lui, vous savez, dit Patrick. À part la bio de Lacouture... »

Paula pose une main sur son bras :

« Patrick », glisse-t-elle.

Le petit groupe s'entrouvre et Patrick m'aperçoit :

« Tiens ! Comment tu vas ? Ça fait un bail dis donc, t'avais complètement disparu ! C'est bien ça fait plaisir c'est sympa que tu sois là ! »

Sympa, le mot résonne façon casserole rouillée dans ma tête tandis que je répons je ne sais quoi.

« Tu as ce qu'il te faut », poursuit-il pendant ce temps, sans pour autant me présenter – mais comment le ferait-il ? Qu'est-ce qui, à mon sujet, serait susceptible d'éveiller la moindre lueur d'intérêt au fond des cinq ou six paires d'yeux fixant sur moi la même lueur neutre, patiente, et aussi dénuée de curiosité que d'intérêt. *Je vous présente mon nègre ? Je*

vous présente l'amant de ma femme ? « Tu te sers surtout hein, le bar est là, tu as vu ? Tu t'occupes de lui, Paula ? Elle s'occupe de toi ?

– Comment ça, “moderne” ? demande déjà quelqu'un derrière moi.

– Oui parce qu'on dit toujours “l'incarnation de la morale en politique”, répond Zim, mais qu'est-ce que ça signifie, concrètement ? Personne ne dit qu'il a été le premier à donner à l'économie toute son importance. La technicité ! Voilà où il faut chercher la source de son éthique. C'est l'anti-de Gaulle, de ce point de vue.

– Vous connaissez la phrase du général après une réunion avec Mendès ? “Plus jamais je ne laisserai quelqu'un me parler d'économie trois heures durant.”

– Exactement ! Avec Malraux le parallèle est instructif. D'un côté l'écrivain, le barde du gaullisme, et de l'autre...

– On peut être économiste et écrivain, Patrick, tu sais, intervient Attali.

– Et au fait alors, dit Paula se tournant vers lui, c'était comment Moscou ? »

Mais les voix se perdent tandis qu'insensiblement la forêt d'épaules s'est refermée ou bien c'est moi qui recule, et dérive vers ce port d'ancrage de tout laissé-pour-compte dans les soirées mondaines qu'est la table aux petits-fours. Jamais il ne m'a envoyé d'invitation à ce cocktail, jamais. *Elle* a posté l'enveloppe – voilà ce que je réalise, les yeux sur Paula au loin, au loin déjà, les yeux sur Attali qui leur raconte les perspectives moscovites, l'avenir à l'Est, le destin global de la démocratie. La seule personne manifestement bien disposée à mon égard dans cette pièce, la seule à savoir que j'existe – et comment me suis-je comporté avec elle ! Parce que c'est certain, certain. Elle m'a envoyé ce carton dans le seul but de me revoir. Je lui ai manqué à ce point. Par orgueil ou défaut de confiance – deux façons de dire la même chose –, je suis en train de passer à côté de l'essentiel... Ou bien alors je cède à un relent de littérature, un de plus, une bulle sentimentale gonflée au vide de ce cocktail où je n'ai rien à faire sinon trop réfléchir et me remplir l'estomac de ce champagne dont le garçon vient de me tendre la quatrième ou cinquième coupe.

« C'est la kippa que vous regardez ? »

Le type qui parle ainsi est un garçon assez grand et solide d'environ vingt-huit ans au visage de corbeau affublé d'un mince collier de barbe noire et mal entretenue. Voici un petit moment qu'il s'est approché de la table et attend son verre de vodka. Tout en réfléchissant, sans m'en rendre compte, j'ai commencé à observer son allure tant elle tranche sur celle des autres convives. Il est le seul à n'avoir pas fait le moindre effort vestimentaire – à moins de considérer le Tergal vanné de son pantalon, la veste sans couleur passée sur un col roulé grisâtre, comme autant de signes qu'il s'est délibérément mal fringué pour venir. Et bien sûr, il est le seul à porter sur la tête la petite calotte de laine propre aux Juifs observants.

« Vous trouvez ça exotique ? J'aurais l'air plus normal d'après vous sans kippa ? »

Arrachant le verre de vodka des mains du garçon, il en vide d'une traite la moitié.

Son ventre malgré son âge trahit le mol embonpoint typique des religieux. Les yeux un peu mongols ou russes avec lesquels il me dévisage sont noirs, intenses, et brillent des lumières de l'alcool.

« Vous savez à quoi servait cet hôtel pendant la guerre ? demande-t-il.

– Tout le monde sait que c'était le siège de la Gestapo.

– La famille de mon père a été raflée dans le Marais, hoche-t-il avec force. Assassinée à Buchenwald. Ce sont des flics français qui ont fait le boulot. Mais l'ordre est parti d'ici. Et je devrais mettre un costume ? Mettre ma kippa dans la poche ? On n'est pas d'accord là-dessus, elle et moi.

– Qui ça ?

– Ma sœur. Vous la connaissez. Je vous ai vu avec elle tout à l'heure. »

C'est donc à cela que ressemble Mikaël Wallich, l'ex-étudiant de Zimmermann, l'auteur du mémoire plagié.

« Oui, dis-je seulement, je la connais.

– J'habite la Judée-Samarie, quand je viens ici je dors chez elle. On se demande pourquoi d'ailleurs. On n'a rien en commun, rien. Elle, elle passe sa vie à ce genre de trucs. La culture. Le soi-disant raffinement.

Vous comprenez ce que je veux dire ? Plus c'est goy plus ça brille ? Je hais ça !

– Et qu'est-ce que vous faites ici dans ce cas ? dis-je, lui adressant la question que je me pose depuis que je suis entré.

– J'étudie », répond-il, faisant, avec un sourire, la réponse que je pourrais me faire.

Une main, à cet instant, se pose sur mon épaule. Le clair sourire de Nénette, ses cheveux couleur de foin coupés à la garçonne quand je me retourne, me ramènent instantanément à l'univers de la rue des belles feuilles : « Ça dis donc alors pour une surprise ! s'exclame-t-elle. Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Patrick m'a invité », dis-je l'embrassant, me jetant dans ses bras serait plus exact, de manière à mettre une distance avec ce Mikaël Wallich un peu déjanté. « Comment vas-tu Nénette ? Charles-Henri n'est pas là ?

– La grippe. Enfin, officiellement. Il a du travail et puis ça l'ennuyait. Ça va ? Tu es arrivé il y a longtemps ?

– Un petit moment.

– J'étais sur le point de partir.

– Moi aussi », je m'entends affirmer, et d'ailleurs pourquoi pas ? Oui, pourquoi ne pas profiter de ma tante, l'accompagner jusqu'au taxi puis m'enfoncer dans le métro ? Il y a quelque chose de rassurant chez Nénette, j'avais avec elle, quand j'étais gosse, une proximité due peut-être à son allure sportive d'animatrice de colonie de vacances, peut-être au fait que lui donner un âge a toujours été difficile. L'aura de gentillesse et de disponibilité qui l'entoure faisait d'elle l'intercesseur naturel entre mon univers et le monde merveilleux mais quelque peu terrorisant de la rue des belles feuilles. Et maintenant encore elle me prend le bras, pour la seconde fois en moins d'une heure je laisse une femme me guider au sein de cette *terra incognita* qu'est, pour moi, le salon Babylone, c'est de nouveau le défilé des visages qui sont et ne sont pas ceux que je connais pour les avoir vus à la télévision, et parmi lesquels j'identifie Jean-François Kahn, que Nénette embrasse avant de partir.

« Je crois que je vais rester encore un peu, finalement », dis-je à l'ultime seconde – quelque chose dans cette pièce me change manifestement en lavette, je suis infoutu de la moindre décision. « Comme tu voudras, mon Frankie, répond ma tante. Comme tu veux. À bientôt alors. » Elle m'embrasse. Je la regarde s'éloigner d'un pas vif, son sac battant les hanches tandis qu'elle disparaît dans le couloir de l'hôtel.

Paula qui s'est approchée dit : « Tu t'ennuies ? »

Kahn, lui, a disparu sans que nous ayons échangé un mot.

« Parce que moi oui, figure-toi, terriblement. Guy André Schweitzer est là. Chapkin aussi, Maxime Chapkin. Tu vois qui c'est ? Tu veux que je te présente ? »

Si je vois qui c'est ? L'un des apôtres de la paix israélo-palestinienne, coorganisateur de la Conférence qui s'est tenue à Madrid le mois dernier. Son portrait figurait en bonne place dans le bureau de Papy tu sais Paula, mais non, non, je ne veux pas que tu me présentes, ni lui ni qui que ce soit, je ne suis resté que pour toi, filons, maintenant, oublions ces conneries, partons voir ce que nous avons dans le ventre et vivre – tel est à peu près le contenu des paroles que je m'apprête à prononcer, les yeux sur son visage sombre et pâle, mon regard plongeant dans la double amande de son regard effilé.

Anne Sinclair, qui choisit cette seconde pour franchir le seuil du salon Babylone, est vêtue sobrement, d'une jupe noire et d'un corsage blanc sous une veste rouge vif qui fait ressortir le bleu fameux de ses yeux. Elle tient au bout de son bras un sac au cuir élégant et discret. À demi dissimulées par ses cheveux noirs, deux petites boucles d'or ornent ses oreilles.

« Oh là là merde planque-moi, je veux pas la voir ! » fait aussitôt Paula qui d'instinct, ou bien parce qu'elle suivait mon regard, s'est retournée et se colle contre mon dos pour se cacher.

Je sais que je devrais demander à Paula ce qui la fait réagir de la sorte mais le brusque bouleversement du champ de forces provoqué par l'irruption d'Anne Sinclair est trop intense, trop de choses surviennent en même temps pour que je songe à le faire, ou me souvienne seulement de

ce que j'étais sur le point de lui dire, tandis que Jean-François Kahn comme par miracle a ressurgi pour enlacer celle qui depuis belle lurette n'est plus « *la petite* » sur qui Papy et moi nous extasiions rue des belles feuilles mais, comme chacun sait, l'animatrice du talk-show politique le plus regardé de France, la détentrice de deux 7 d'Or, l'une des femmes les plus aimées et puissantes du pays.

Une dizaine de personnes, majoritairement des hommes, se pressent autour d'elle avec une galanterie soyeuse, bourdonnante, intimidée – l'un d'eux, dont je connais parfaitement le visage mais sur lequel je suis incapable de mettre un nom, est si tordu de componction qu'il en danse presque devant elle –, et même Zim, pourtant à l'autre bout du salon et toujours entouré d'un petit cercle d'admirateurs, même lui, à en croire la fébrilité qui le saisit, les regards impatients qu'il jette vers l'entrée, semble avoir été secoué par l'arrivée d'Anne Sinclair.

Elle s'avance au centre de la pièce. Elle passe devant moi très simplement – c'est-à-dire, pour incroyable que ça me semble, en faisant un pas devant l'autre. Ne pas la regarder, tourner les yeux vers quoi que ce soit qui ne soit pas elle est, je le découvre, physiquement impossible.

C'est Walter Scott, je crois, qui a fixé, dans *Ivanhoé*, avec le personnage de la chaste Rebecca, les critères de ce cliché romantique en vogue dans les milieux férus d'orientalisme, et connu jusqu'à la guerre sous l'appellation de « belle Juive ». Un stéréotype éthéré, déssexualisé, mais suffisamment prégnant, semble-t-il, chez les bourgeois goys et cultivés de ce temps, pour qu'à la fin du XIX^e siècle encore l'antisémite Drumont en fasse la cible essentielle de sa haine misogynne. Puis, quelques décennies plus tard, ce fut le tour du médecin et ami de Céline Georges Montandon, si bien en cour à Vichy, de proposer pour remède radical au problème une chirurgie obligatoire visant à « défigurer » les jolies Israélites. La beauté de Paulina, pour foudroyante qu'elle me paraisse, est irrégulière, dangereuse, trop charnelle, en un sens. Mais la pureté sororale du visage rassurant d'Anne Sinclair ! Ne semble-t-elle pas sortie droit d'une édition illustrée des œuvres de Scott ? Et comme je comprends qu'elle ait pu me plaire autrefois dans l'enfance ! Comme je comprends que nous ayons communiqué, Grand-Père et moi, dans la même adoration. Ainsi que le faisait encore voici dix-huit mois rue de la Plaine

Patrick Zimmermann. Quand chaque dimanche, tous trois installés devant la télévision – Zim généralement assis à même la moquette et Paula et moi calés entre les coussins du divan sur lequel, par parenthèse, une petite tache venait me rappeler la première fois que sa compagne et moi avions fait l'amour, c'était avant que l'on se rode, avant que l'on prenne l'habitude de disposer des serviettes de bain en protection –, bref, quand tous trois découvrons le logo bleuté de *7 sur 7* et que l'horrible synthétiseur du générique emplissait toute la pièce, la voix de Sinclair annonçant avec le thème du soir le nom de l'invité – toujours un politicien de premier plan, un grand économiste ou un industriel, ou un intellectuel écrivain ou artiste. « Tu sais qu'elle a un sacré cran de faire ça sur TF1, quand même. » Ainsi, après coup, commentait Zimmermann d'une voix enflammée. Paula : « Ah bon pourquoi donc ? » Zim : « *Pourquoi donc ?* Tu veux rire ? La seule émission de gauche de toute la télé ! » Paula : « Mais la gauche est au pouvoir, qu'est-ce qu'elle risque ? » Zim : « Au pouvoir ? Dans les médias ? Chez Bouygues ? C'est un camp retranché, *7 sur 7*. C'est *underground* ! Heureusement que ça marche. Irréprochable, il faut qu'elle soit. Irréprochable ! Elle le serait de toute façon hein. C'est une perfectionniste, Anne, elle l'a toujours été. Mais c'est sur la corde raide quoi. Sur la corde raide, elle tient ! »

Ai-je déjà dit la dissymétrie des visages non rectifiés – dans cette salle où chacun joue son rôle ? L'inévitable humanité de ces corps imparfaits que je n'avais aperçus, jusque-là, que par écran interposé, l'impression curieuse, en les découvrant *pour de vrai*, qu'ils sont en quelque sorte leur propre doublure ? Anne Sinclair provoque le non moins curieux sentiment inverse : celui d'une reconnaissance, oui, mais qui n'a rien à voir avec le souvenir de son image à la télévision – c'est plutôt cette image qui ferait, par comparaison, l'effet d'une copie discutable, tandis qu'elle s'avance, lâchant pour chacun de ses admirateurs un sourire attentionné, un mot aimable et plein de sympathie, aussi sincère que dénué de mondanité.

« Et où est-il, le grand lauréat ? lance-t-elle avec une jovialité chaleureuse. Il faut que je l'embrasse tout de même !

– Je te conduis », dit, dans l'essaim qui l'entoure, quelqu'un que je n'identifie pas.

De la même allure dénuée d'apprêt elle traverse le salon Babylone jusqu'à Patrick qui lui tombe dans les bras. « Alors ? Tu es content ? Ton deuxième livre ! – Oh, écoute, je n'y crois toujours pas. Pour moi c'est un accident. Je trouve ça irréel. – Ça n'a *rien* d'irréel, dit-elle en le prenant affectueusement par la taille. Ton *talent* n'a rien d'irréel. Apprends à te faire confiance, Patrick. La modestie est ton défaut principal. »

« Pourquoi tu veux pas lui parler ? » dis-je à Paulina.

D'un geste de la tête elle m'intime de me taire. Elle ne me répondra pas.

Et elle conserve cette attitude pendant une bonne partie du dîner qui suit, et réunit dans la mezzanine d'un italien de la rue Perronet, autour de Zimmermann, une dizaine de personnes parmi lesquelles Fabrice Montmirail, jeune homme rond et nerveux d'une trentaine d'années qui se révèle être son éditeur. Maxime Chapkin est là aussi, et l'attachée de presse de Zim, une blonde longiligne, au sourire absent, du nom de Christelle Thourvaix, plus un autre éditeur des éditions B., deux ou trois journalistes qui me sont inconnus, parmi lesquels une jolie brune assise près de Patrick.

Je n'étais pas sûr d'avoir envie de les suivre, il a fallu l'insistance de Patrick – Paula, elle, semblait résolue à ne plus décrocher la mâchoire – et, à peine arrivé, je m'en suis tout de suite voulu. J'ai dû m'isoler quelques secondes aux toilettes pour me remonter le moral, m'expliquer pourquoi je suis là – en porte-à-faux, pas du tout à ma place, covainqueur clandestin d'un prix littéraire pour un livre à demi plagié sur un sujet dont je n'ai que faire, et amant dubitatif de la compagne du vainqueur officiel, tandis que mes tentatives littéraires plus intimes moisissent au fond d'un tiroir entre fausse piste lyrique et insatisfaction – un peu comme les sentiments que j'éprouve ou n'éprouve pas pour Paula. M'asperger le visage d'eau froide, me dire que rien de tout ça n'est vraiment grave, faire de cette soirée un petit chapitre d'ethnologie sauvage et me jurer de n'y plus songer par la suite.

« C'est génial pour toi qu'elle soit venue c'est super, est en train de dire Fabrice Montmirail à Patrick à l'instant où je reviens m'asseoir, entre Paula et un jeune journaliste. J'ignorais que vous vous connaissiez si bien.

– Depuis plus de vingt ans mon vieux. Plus de vingt ans.

– Tu seras au mariage ? demande Chapkin, un homme d'une cinquantaine d'années, dont le visage régulier, aux yeux clairs, aux longs cheveux et à la barbe fournie et blanche, est étonnamment semblable au portrait de lui pris au Caire avec Charles-Henri et Anouar el-Sadate qui se trouvait rue des belles feuilles autrefois.

– Qui n'y sera pas ! dit Montmirail. Ce sera un des événements de l'hiver !

– Non non, Fabrice, dit Chapkin, riant. Pas *un des* événements, le seul. Il y aura deux catégories de gens dans Paris après le 26, mon ami. Ceux qui y étaient et ceux qui n'y étaient pas.

– Socialement, les absents à ce mariage seront des zombies, se rengorge quelqu'un.

– Tu sais qu'on a suivi leur histoire, poursuit Zim. À chaque étape, hein. Pas à pas. Non ? Paula. Qu'est-ce que c'était drôle ! Tu te souviens, le *Gaffiot* ?

– Une thèse sur l'amour galant, est en train de répondre une Paula délibérément ailleurs, à l'anonyme collègue de Montmirail qui vient de lui demander ce qu'elle avait fait comme études. La formation de l'élégance française, pour être précise.

– Vous avez lu Norbert Elias ?

– C'est quoi le *Gaffiot* ? s'engouffre Christelle Thourvaix, par avance tout hilare.

– Bien sûr, dit Paula.

– Quand ils devaient encore se cacher avec Dominique ils s'envoyaient des messages en code, explique Zimmermann. Des messages érotiques. Ils appelaient ça le *Gaffiot*.

– Du nom du dictionnaire latin, précise Montmirail. Une idée à lui, je crois.

– C’était pas mal trouvé, d’ailleurs, intervient Chapkin.

– C’est-à-dire quoi, ils utilisaient le dictionnaire ?

– L’Alphapage.

– Le quoi ?

– C’est une sorte de petit appareil avec un écran, l’Alphapage, ça permet d’envoyer des chiffres, des numéros de téléphone. Et Strauss alors tu sais tout ce qui est secret il adore hein. Les codes, les cryptages, les doubles fonds. C’est son truc. Ça l’amuse. Il avait rentré comme ça toute une série de mots dans son ordinateur. Tu te souviens ? demande-t-il pour Paula, en train de dire :

– C’est quelque chose qui m’a toujours fascinée. Peut-être à cause de mon père. Il a vécu ici, vous savez. Il nous racontait plein d’histoires sur Paris, sur Saint-Germain-des-Prés. À douze ans et depuis Jérusalem, je ne faisais pas bien la différence avec Versailles.

– C’était super rigolo, reprend Patrick. Super *clean*. Elle ouvrait ça en pleine réunion à TF1, personne se rendait compte de rien.

– Saviez-vous qu’à Rome, confie Chapkin à Christelle Thourvaix tout en lui servant un verre de vin, dans l’Antiquité, ils avaient plein de mots pour le sexe ?

– Non j’ignorais.

– *Culus. Fello*. Une bonne part de notre vocabulaire vient de là. *Mentula*. C’est la bite, *mentula*, le zob vraiment, ajoute-t-il tandis que le garçon pose devant lui un plat de raviolis fumants à la crème. Et puis *penis* bien sûr. De *pendeo*, la chose qui pend. *Peos*, en grec.

– Ah bon ?

– Mais Félix Gaffiot était quelqu’un d’assez pudibond si je me souviens, non, dit Montmirail. Il n’a jamais osé traduire tout ça.

– Par allusion seulement. C’est ce qui donne à son dictionnaire un côté désuet. Crypté, lui aussi.

– Vous savez qu’après sa mort on a retrouvé quinze mille bouteilles dans sa cave ? Quinze mille ! Et des bonnes. Il les sifflait avec ses

maîtresses à ce qu'on dit. Il menait grand train le père Gaffiot sous ses petits airs.

– Je suis fasciné par les coïncidences, poursuit Zimmermann pendant ce temps. Dominique je le connaissais pas. L'an passé, Anne me l'a présenté, paf : tous les gens qu'on a en commun ? C'est dingue ! Camba, Ju-ju, tous les gens de l'UNEF-ID. Dix fois, j'aurais pu le croiser. Dix fois ! J'aurais sans doute pu la lui présenter. Je lui ai dit, d'ailleurs, j'ai dit, "Anne, tu vois", j'ai dit, "Il y a pas de hasard. Il y a pas de secret. Vous vous seriez pas connus à la télé c'est par moi que tu l'aurais rencontré !"

– Tout a un sens, philosophe Chapkin, tout a un sens dans la vie mais il faut le décrypter.

– Ils se sont connus à la télé ? demande le type à ma gauche.

– Il y a trois ans oui, une émission sur Perben, il faisait l'invité-surprise, répond Patrick. Mais c'est fou non ? Comment c'est possible ? Il n'y avait pas de raison pour qu'il connaisse les gens de l'UNEF-ID. Ceux de l'OCI encore moins.

– Et avoir accepté d'entrer au gouvernement, demande Chapkin, c'est une bonne idée, tu penses ?

– Pourquoi pas ?

– Sous Édith Cresson, il veut dire, dit Montmirail qui éclate aussitôt d'un rire tonitruant.

– La Pompadour, sourit Chapkin.

– La délabrée du bulbe.

– Est-ce que Mitterrand la baise ? demande quelqu'un.

– Eh bien bon appétit mon ami !

– C'est comme ça qu'ils l'appellent au *Bébête Show*, la délabrée du bulbe.

– C'est pas Amabotte ? Je croyais que c'était Amabotte. »

Tout le monde rit.

« Je vous trouve durs, dit Christelle Thourvaix qui tente de conserver son sérieux. C'est quand même la première femme en France nommée à

Matignon. Personne la respecte, la pauvre !

– Hé ! Vous n’allez pas nous faire le coup du féminisme à deux balles, hein Christelle, la coupe Montmirail.

– J’ai le plus grand mépris pour ce genre d’émission, personnellement, décrète Zimmermann.

– Ce n’est pas parce que c’est une femme, dit la jolie brune, qu’il faudrait la ménager. C’est paternaliste, comme attitude.

– C’est une connasse, juge Montmirail. Tout Premier ministre qu’elle soit ma petite Christelle, c’est une débile olympique.

– Je trouve ça potache, dit Patrick. Complètement démago. Un avilissement des valeurs démocratiques, ce genre d’émission.

– Et je suis tout à fait d’accord, dit Montmirail. Tout à fait. Mais sur elle je les trouve drôle.

– Le *Bébête Show* réduit la politique à une série de scandales. Et après on s’étonne quand Le Pen aux élections fait quatorze pour cent.

– Il y a une crise de la représentation politique dans ce pays, dit Montmirail. Et la nomination d’une Cresson comme Premier ministre ? Un symptôme ! Strauss doit ronger son frein, non ? Rendre des comptes à une telle imbécile, lui qui est si brillant ?

– Oh, je crois qu’il s’en fout, dit Zimmermann. Tu sais. À l’Industrie il a son pré carré, personne l’emmerde.

– Enfin ses méthodes sont quand même un peu, hein. Décoiffantes, dit un journaliste. D’après les gens de Bérégovoy.

– Mais ce n’est pas ce que je voulais dire en fait, intervient Chapkin.

– Non je sais, dit Zim. Tu voulais savoir si c’est une bonne idée l’action publique aujourd’hui quand on veut faire de l’économie.

– Oui, exactement.

– C’est le vrai débat.

– Et pourquoi ça ? demande la brune.

– Parce que l’économie se gère de moins en moins à partir de l’État, aujourd’hui. Si on s’y intéresse on va dans le privé.

– C’est assez fou non ? dit Patrick. La vitesse à laquelle ça va. Quand on pense que Mitterrand il y a encore neuf ans nationalisait les banques...

– C’est pour ça que je pose la question, dit Chapkin.

– Mais Dominique, tu sais, répond Patrick, je sais pas. Les industriels se rapprochent aussi des sphères de l’État, ça va dans les deux sens. Et la porte, le tourniquet si tu veux, c’est le ministère de l’Industrie. Moi je le sais très conscient de ce genre de choses, Dominique. Alors après. On dit les méthodes décoiffantes... Bon. Il aime le monde d’aujourd’hui, quoi. Béré, il est gentil Béré mais. C’est un fils de prolo. Ministre ou pas ministre il reste prolo dans sa tête. Il s’est engueulé avec Strauss tu sais pourquoi ? Parce que Dominique voit les gens dans un hôtel particulier plutôt qu’à Bercy. C’est pas ridicule ? Qui veut recevoir Owen-Jones au milieu de fonctionnaires, franchement ? »

De nouveau, tout le monde rit.

Manifestement satisfait, la quatrième bouteille de Montecucco en main, Patrick est penché sur le verre de la jolie brune.

« Enfin je crois surtout qu’il a autre chose en tête ces jours-ci, est-elle en train de dire.

– Ça !... Je vous ressers ? Tout le monde n’épouse pas la reine de Paris tous les jours, hein.

– Tu as vu comme elle est sereine, là-dessus ? dit Montmirail.

– Pas seulement là-dessus. Anne, les paillettes, très peu pour elle, se lance Zim, reposant la bouteille, et répétant pour ainsi dire mot pour mot à vingt ans de distance ses discours d’autrefois rue des belles feuilles. Ça ne l’intéresse pas le parisianisme. Elle est ailleurs elle. Elle va à l’essentiel.

– Ah aah ! Je reconnais bien là notre preux Zimmermann ! commente Chapkin avec un sourire. La vérité mes amis c’est que nous sommes tous un peu jaloux, n’est-ce pas ? »

Hilarité générale. Montmirail, apoplectique, le visage congestionné par le rire : « Jaloux de qui ? Jaloux d’Anne Sinclair ? Ha ha !

– Allons allons un peu de franchise. Personne n’a lu Lacan ? Ou les *Mémoires* de Saint-Simon ? poursuit Chapkin, imperturbable. Une femme qui s’apprête à épouser le ministre le plus moderne de ce gouvernement, sans doute demain le plus influent, quel homme à Paris ne voudrait pas être Anne Sinclair en ce moment ? Qu’en pensez-vous, Paula ?

– Moi ? Mais rien du tout, Max, que voulez-vous que j’en pense ? C’est aux hommes qu’il faut poser la question. »

Ses premières paroles intelligibles depuis un moment. Je l’ai observée tout le dîner du coin de l’œil sans deviner ce qui la perturbe – sans qu’elle m’adresse, non plus, le moindre signe de reconnaissance. Et comme je n’ai rien trouvé de malin à dire, j’ai passé la majeure partie du repas avec l’impression d’être tout à fait transparent.

Montmirail demandant l’addition met un terme à ces pénibles agapes. Paula me tournant à présent franchement le dos aide à se soulever de sa chaise Chapkin qu’une maladie dégénérative paralysant sa jambe gauche oblige à se tordre et se contorsionner sur ses béquilles pour retrouver la position verticale.

« Merci ma chère, dit-il, merci. Je n’ai pas eu le temps de vous demander. Votre papa ? Des nouvelles ?

– Il va très bien, mon père, répond Paula, qui s’emmitoufle dans un gros anorak à col de fourrure. Il est en pleine forme.

– Depuis combien de temps on ne s’est vus, souffle Chapkin descendant les escaliers en appui sur les deux béquilles, dont il a fait, avec le temps, des accessoires médiatiques aussi fameux que sa crinière et sa barbe blanches. Les Scuds de Saddam tombaient sur Tel-Aviv, je crois bien, la dernière fois. »

Sur le trottoir, les convives dispersés, tandis que par courtoisie nous attendons à l’angle de la rue des Saints-Pères le taxi qu’il a commandé : « Et vous ma chère Paula ? On ne vous a pas beaucoup entendue, ce soir.

– C’était le dîner de Patrick, Max. Je le laisse exprimer ses enthousiasmes à sa guise. Il fait ça très bien, d’ailleurs. Il n’a pas besoin de moi.

- Des enthousiasmes que vous ne partagez pas, si je comprends bien.
- Mais je n’ai rien dit de tel.
- Justement », dit Chapkin se tournant vers le taxi à l’intérieur duquel elle l’aide à se glisser.

Combien aisément je retrouve les réflexes qui m’attachaient à ce couple ! Avec quelle facilité nous reprenons nos places ! Il a suffi que Patrick offre de me déposer chez moi, plutôt que de me laisser prendre un taxi à mon tour, et me voilà remontant à leurs côtés la rue des Saints-Pères et la portion du boulevard Saint-Germain qui mène au parking où Zim a garé sa voiture.

Je ne vois pas tout de suite ce qui se passe entre eux, tandis que d’un pas égal nous avançons dans la rue et la nuit et qu’ils se disputent depuis un moment sans rien se dire. Une de ces querelles sans paroles comme seuls en ont les vieux couples. Entre les parois de l’ascenseur métallique le silence s’épaissit, se dilate au troisième sous-sol où Patrick met dix bonnes minutes à retrouver l’emplacement de sa CX.

« Ça t’aurait tuée de faire un effort ? dit-il finalement, une fois installé au volant.

– Pardon ? réplique Paula depuis la banquette.

– Oh, ça va, ça suffit. » Concentré sur la marche arrière, le buste tordu, une main sur le volant et l’autre bras en appui sur le dossier de son siège, il réussit la prouesse de ne pas lui adresser un regard. « Même Max s’en est aperçu.

– Ah ! Dans ce cas, raille-t-elle. Si même lui s’en est rendu compte... »

Il guide la voiture qui remonte le couloir en colimaçon, passe le péage, débouche boulevard Saint-Germain.

« À défaut d’être aimable au moins je ne sais pas. La politesse, reprend-il.

– Patrick, je t’en prie. Est-ce qu’on peut changer de sujet ? C’est ridicule.

– Ridicule ? Dire bonjour, c’est ridicule ?

– Quel âge tu as franchement ?

– Je ne me comporte pas comme un enfant de dix ans, déjà. »

Le feu qui fait l'angle avec la rue de Rennes passe au vert.

« Écoute, dit Paula, c'est toi qui reçois un prix ce soir. Non ? C'est ta soirée. Et de qui on parle pendant tout le dîner ? Frank tu étais là, dis quelque chose ! »

Sur le siège passager je reste muet. À quel point je ne comprends pas ce qui se passe est tout ce que je comprends de leur conversation. C'est la soirée où je n'y suis pas. Et je n'ai d'autre choix que la vivre jusqu'au bout.

« C'est pour ça que tu ne l'as pas saluée ? dit Zim en démarrant. Parce qu'on a parlé d'elle ensuite au dîner ?

– Je ne l'ai pas saluée parce que je ne l'aime pas ! Voilà. Tu veux me l'entendre dire ? Je n'aime pas ce qu'elle fait de toi. Je n'aime pas la manière dont tu te comportes quand elle est dans les parages. Regarde ! Voilà ! Tu flippes, maintenant.

– Ça va, Paula.

– Tu sais pourquoi tu flippes ?

– Ça suffit, je te dis.

– Tu as peur qu'elle sache. Tu crains sa réaction si Max ou je ne sais qui lui dit ce que je pense.

– Jamais je n'aurais dû te les présenter, jamais ! »

Elle s'est avancée vers le bord de la banquette. Le buste penché vers l'appui-tête de Zimmermann, elle dit : « Tu cours derrière elle en permanence, Patrick. Tu cours ! Comme un clébard. Quand c'est pas derrière lui ! Et pourquoi ?

– Une amie de vingt ans. Voilà pourquoi. L'une des rares dans ce milieu à qui je peux tout demander.

– Tu es sûr de ça ? Elle te traite en propriétaire. Et lui c'est pire, un voyou !

– Un voyou ! répète-t-il incrédule.

– Mais qu'est-ce que tu espères ? Tu attends quoi de ces gens ? Tu ne te rends compte de rien ou bien tu fais semblant ?

– Un voyou ! Je suis sidéré.

– Je connais ce genre de nana. Je pourrais en être une. J'ai été *élevée* pour en être une. Elle vit dans sa bulle, elle...

– Ah ! Voilà. Il y avait longtemps !

– Quoi ? Tu ne me crois pas ? Tu veux que je te raconte ? Tu veux que je te dise qui elle est ? Pour une femme, tu sais, l'excès de beauté c'est comme la laideur. À l'adolescence, ça l'a embarrassée plus qu'autre chose. Son père ne parlait que d'elle. Sa mère, c'était le contraire, elle hésitait entre mépris et concurrence. Elle a eu l'impression d'être un monstre. Comment ne pas apparaître a dû être son problème. Maintenant elle a sa cour, ses prétendants, mais celle devant qui on génuflexe, c'est la journaliste. La fille légitime du grand résistant juif. Pas la femme, pas la femelle : la moraliste. Ajoute à ça la pruderie juive. Je n'arrive pas à lui imaginer la moindre vie sexuelle, personnellement.

– Mais tu t'entends parler, non ?

– Le pouvoir. Le pouvoir intellectuel et social est la manière dont elle a cru régler la question. Elle s'exorcise comme femme, en s'exhibant partout au nom de la morale. Elle trône parmi les anges dans les meilleurs cercles sociaux pour mieux ne pas se laisser aller à être. Quelle chance est-ce que ça te laisse ? Tu n'es pas Fabius ! Tu n'es pas Attali ! »

Elle se tait. Se cale contre la banquette et ne bouge plus. Les essuie-glaces lissent la nuit contre le pare-brise avec régularité.

En vue de la Seine, Patrick, le buste penché sur le volant comme s'il cherchait à mettre autant de distance que possible entre elle et lui, se met à secouer lentement la tête. « Tu t'écoutes parler ? Tu réalises ce que tu dis ? Mais pour qui tu te prends ? Comment tu peux te permettre..., dit-il sans achever. Comment tu oses ? »

Le temps de passer sur cette portion de l'île Saint-Louis qui donne sur le boulevard Henri-IV : « Je ne sais pas de quoi tu parles, dit-elle froidement.

– “Je pourrais être elle” ! Mais ma pauvre. Mais jamais de la vie, Paulina. Toi tu es une touriste, dans l’existence.

– Merci.

– Un jour une thèse, un jour la photo. Au moins sois lucide. Et tu te compares à qui ?

– Tu deviens odieux, Patrick.

– À quelqu’un dont la vie est *droite* ! Paula. Une ligne droite, tu comprends ça ? De ses origines jusqu’à la place qu’elle occupe aujourd’hui. Fièvre de sa famille ? Très bien. Mais pas comme tu l’imagines. Anne est consciente des responsabilités que l’Histoire et sa position lui confèrent. Je crois pas que tu puisses en dire autant, ma petite. Tu as tout envoyé balader, toi. Ta famille ton identité ton pays. C’est facile. Tu t’engages jamais. Et maintenant tu as trente-cinq ans et tu commences à te demander ce que tu as fait de ta vie. Je comprends. Mais ce n’est pas sa faute. Elle y est pour rien. Si tu as gâché tes chances. Si tu es ce que tu es aujourd’hui. Velléitaire, peu sûre de toi. En quoi c’est son problème ?

– Espèce de malade !

– Un exemple, un seul...

– Je reprends ce que je viens de dire, tu n’es pas odieux tu es cinglé !

– Un seul exemple, Paula. À quand remonte ton dernier appel à ton père ?

– Arrête la voiture.

– C’est une question simple. À quand ?

– J’en ai marre, maintenant, tu m’emmerdes.

– Tu vois ? Si je n’avais pas été là...

– Arrête cette voiture je te dis. Espèce de dingue !

– Si j’avais pas été là, répète-t-il. Tu n’aurais pas pris la peine de passer un seul coup de fil à ton père quand les Scuds sont tombés sur Tel-Aviv l’année dernière.

– Israël ! Les Juifs ! Tout ce que je viens de dire et toi tu me parles d’Israël. Tu n’as qu’Israël à la bouche. Arrête-toi je te dis ! » crie-t-elle.

Mais il n'a pas à le faire. Comme nous approchons place de la Bastille par le boulevard Henri-IV toujours encombré, à la hauteur de la rue de la Cerisaie le feu l'oblige à freiner.

Paula pousse d'un coup la portière, jaillit dans le noir, sous la pluie, entre une Volvo sombre et un type à scooter qui l'évite de justesse.

« C'est moi qui t'ai mis l'appareil dans la main Paula ! » éructe Zimmermann, dément, la tête passée par la vitre ouverte, sa voix couvrant les insultes du type au scooter qui tente de se rétablir tandis que Paula s'éloigne d'un pas vif.

Doublant sur la gauche, l'homme au scooter jette une insulte et se perd entre les carrosseries devant nous.

Feulement bas de la vitre automatique qui se relève. Silence. L'inertie régulière du moteur électrique, le crissement des essuie-glaces contre le pare-brise sont le seul commentaire. Le feu passe au vert.

OceanofPDF.com

« Des mots, tout dépend »

Immobile, arrimé à mon siège, j'ai attendu que la voiture parvienne à sa hauteur pour qu'il la récupère, il n'allait pas la laisser sous la flotte à minuit.

Mais il a l'air si calme au volant, tout glisse. Je n'ai pas vraiment saisi ce qui se passait quand nous avons doublé Paula qui sur le trottoir ne nous accordait pas un regard, je me suis retourné pour suivre sa silhouette avalée par la buée sur la vitre, par la pluie nocturne et la lumière des phares, et ç'a été comme si mon esprit restait en arrière, lui aussi, comme si ma faculté de compréhension n'était plus qu'un chien courant derrière la voiture qui vient de le jeter.

Place de la Bastille, le silence reste intact.

Nous obliquons rue du Faubourg-Saint-Antoine.

« Tu viens d'assister, mon cher Frank, lâche enfin Zimmermann sur le ton et avec le sourire exacts qu'il avait autrefois rue des belles feuilles pour m'expliquer les romans de Philip K. Dick, à un parfait exemple de haine de soi juive. »

Une expression que j'entends pour la première fois.

« Ha ? est tout ce que je trouve à répondre.

– Tu vois ? Tu règles pas tes problèmes, tu vois où ça te conduit ? Je ne parle pas pour toi, naturellement. »

Un temps.

« Mais c'est tragique. Tragique ! reprend-il. Quand tu penses à ce qu'est sa famille. Et ce n'est pas faute de l'avoir encouragée pourtant. Ça fait des années que j'essaie de l'aider. Je ne dis pas qu'Alexandre est de tout repos mais. Qu'elle lui parle, à son père, je sais pas ! Qu'elle fasse un effort, qu'elle travaille la question ! Trente-cinq ans ! Et c'est elle qui me fait la leçon, en plus. Tu l'as entendue, tu as vu ce qu'elle me dit ? Je suis stupide, hein, je sais pas à qui j'ai affaire quand je vois Dominique. Non je t'assure ! Enfin... Tu as l'air défait, ajoute-t-il en me dévisageant une seconde. Tu es livide.

– La fatigue...

– Ne t'en fais pas va, dit-il, avec une claque du plat de la main sur ma cuisse. C'est une grande fille. Elle va s'envoyer trois scotchs au China Club et puis hop ! Demain il n'y paraîtra plus. Jusqu'à la prochaine crise.

– Parce que ce n'est pas la première fois ?

– Bien sûr que non ! Paula est adorable comme tu sais. »

Comme je sais ? Qu'est-ce qu'il veut dire, au juste ? Je lui jette un regard torve tandis qu'il continue :

« Mais elle est complètement névrosée. Moi c'est simple, hein. Depuis le début, je la gère. Est-ce que j'ai le choix ? Je la gère. Comme je lui dis, à Alexandre, je lui dis, "Vous savez Alex, vous devriez me payer pour ce que je fais. Paula c'est un stradivarius. Vous lui avez foutu les nerfs en pelote quand elle était gosse et maintenant c'est moi qui la réaccorde." Il se marre. Jaune, mais il se marre. Je te ramène ou tu viens prendre un verre ?

– Il est tard, Patrick. Quel est le problème, avec son père ?

– Il y en a une foultitude, Frank, des problèmes ! Disons qu'il n'en voulait pas, déjà, il voulait pas d'enfants. Il avait sa vie ici, à Paris. Paula est arrivée comme une mauvaise surprise, hein. Non, il a déconné, ça... Enfin en même temps... Viens à la maison, enchaîne-t-il, péremptoire. Je suis agacé j'ai pas sommeil, on va discuter. »

Et il oblique vers Nation.

La part que je fais profession d'aimer le moins chez moi, quand je veux me donner des airs, disons ma part la plus délinquante, s'est plutôt

bien amusée, voici dix-huit mois, aux dépens de Zimmermann. Y a-t-il quelque chose que je n'avais pas vu chez lui ? Ou est-ce le succès qui le change comme ça ? Le fait est qu'il a prononcé son invitation avec une autorité que je lui connais peu. Quelque part, dans ce qu'il vient de dire, réside la faible possibilité que j'avais envisagée à l'époque : il sait tout depuis le début. Il règne après tout sur un joli petit royaume, avec nous. Son beau-frère le religieux dans les écrits duquel il se sert, son beau-père auprès de qui il joue les gendres responsables, sa compagne dont il « gère » les prétendues névroses, et moi... Moi quoi ? Quel rôle est-ce qu'il me donne là-dedans ? Quelque chose m'a toujours échappé chez Zim, jamais je n'ai bien compris ce qui le motivait. Non que je me sois posé la question, aucun de nous ne s'interrogeait quand Papy décidait quelque chose. Et pourtant, qu'est-ce qu'il veut, qu'est-ce qu'il cherche ? Est-ce qu'on va s'affronter tous les deux entre hommes, maintenant, dans son appartement désert ? Je suis presque assez ivre pour en envisager l'éventualité calmement, tandis qu'il gare sa voiture dans le parking et que je le suis jusqu'à l'ascenseur.

Sauf que l'appartement n'est pas désert. Derrière la porte en verre du salon, Mikaël, affalé sur le divan un verre à la main, les jambes étalées vers une bouteille de vodka posée sur la moquette, se redresse à notre arrivée : « Alors ? dit-il. C'est fini, ça y est ? Paula n'est pas là ? » À quoi Zim, d'un pas vif pénétrant dans la pièce, répond : « Elle fait sa crise », et secoue la tête en homme d'expérience. « Elle a sauté de la voiture pratiquement en marche, cette fois. Qu'est-ce que je te sers ? » ajoute-t-il dans ma direction.

Sans la moindre envie de boire, j'opte pour un fond de whisky.

« Je fais les présentations ? Mikaël...

– On s'est vus tout à l'heure », dis-je avec un sourire mécanique à Wallich. Un épais joint fume dans le cendrier à même le sol près de lui.

« Ça n'a pas l'air comme ça, dit Zimmermann, mais Frank est un sentimental. Il a tenu à monter se rendre compte par lui-même que Paula n'est pas à la rue. »

Pour tout commentaire, sans me quitter du regard, Mikaël boit une longue gorgée de vodka. Il pose son verre en équilibre sur le pull un peu

sale et peluché couvrant son estomac rebondi.

« Non ? Je me trompe ? ajoute Zim en me prenant par l'épaule. Il ne la connaît pas comme nous, tu sais Mikaël... »

Tout cela commence à me taper sur les nerfs. Non moins que l'inextricable faisceau de raisons qui me fait depuis le début de cette soirée faire les choix inverses de ceux qu'il faudrait faire. On dit que les militants de l'OCI étaient les plus brutaux parmi les gauchistes, autrefois. Il va me régler mon compte, oui. Et sinon lui – le prix Aujourd'hui oblige sans doute à modérer les ardeurs –, du moins l'antipathique petite frappe déguisée en bon garçon juif qu'est son cinglé de beau-frère – un type de mon âge mais deux fois plus baraqué, qui doit avoir sur les épaules trois ans d'armée en Israël et qui vit au milieu des Palestiniens.

Ça, ou bien Zimmermann est plus fragile qu'il n'en donne l'impression, il cherche à conjurer son désespoir et sa peur qu'elle ne le quitte. Je n'arrive pas à savoir. Et lui non plus, dirait-on. Le désir de me casser la gueule et l'envie que je le réconforte tirent son visage congestionné, tout près du mien maintenant, tandis qu'il me serre contre lui, une grimace sur la bouche prétendument souriante, et dans les yeux, les grands yeux d'enfant ou de fille de Zimmermann, la lumière bleue d'un regard éperdu.

« Tu m'as invité à boire un verre, Patrick, dis-je en me dégageant. Je n'aurais peut-être pas dû venir.

– Ne t'inquiète pas, va. » Il laisse tomber son bras. « T'inquiète pas », répète-t-il sans que je puisse savoir de quoi il parle. Sa chemise à demi sortie du pantalon, ses poignées d'amour autour des hanches, le pas raide, un peu, de pingouin, tandis qu'il s'éloigne au centre de la pièce.

Puis, à Mikaël, sur un ton parfaitement anodin – et l'on dirait qu'il ne s'est rien passé du tout, que c'est moi qui invente au fur et à mesure et projette sur lui ma changeante humeur et mes craintes :

« Alors ? Tu es parti comme un voleur dis donc. Ton premier jour à Paris, pourquoi tu es pas resté dîner ?

– Tu sais comme je suis, Patrick, j'aime pas les mondanités, répond, sans le moindre mouvement, le frère de Paula.

– Et Rebecca ça va ?

– Mieux. Elle s’habitue. Ça va mieux.

– Tu aurais pu venir avec elle, tout de même.

– Il y a la petite tu sais.

– Ça m’aurait fait plaisir. Ça fait quoi, maintenant, un an ?

– Un peu plus.

– Vous êtes fous tous les deux, dit Patrick en riant. Vous êtes complètement cinglés. *Meshugene* », insiste-t-il, avec dans la voix, sur le mot yiddish, un accent qui me semble forcé. Se tournant vers moi : « Ils sont mariés depuis deux ans avec Rebecca. Il y a un an à peu près ils se sont installés à Har Gilo figure-toi, en pleine Cisjordanie. Elle vient d’accoucher.

– C’est vrai ? dis-je, prenant un air intéressé.

– Mikaël autrefois c’était mon étudiant. Un des plus brillants ! C’est vrai Mikaël, non ? Sérieusement. Tu avais un boulevard ! Quand je pense que c’est moi qui vous ai présentés ! À l’époque elle s’appelait Jade, Rebecca. Jade Prigent.

– Son père est complètement breton, précise Mikaël tout en tirant sur le joint une longue bouffée dont l’odeur âcre envahit toute la pièce.

– Complètement ! Nantaise. Elle a fait sa communion. Elle sortait en boîte le samedi soir avec sa sœur, elle faisait des études pour devenir juriste. Et maintenant elle vit dans les Territoires avec une perruque sur la tête, une robe qui lui couvre les chevilles, dit Zimmermann avec dans le ton, derrière la critique, une nuance d’admiration incrédule.

– C’est sa mère, dit Wallich. La famille de sa mère venait de Lituanie. Elle a été sauvée de la déportation par des voisins, elle a changé de nom.

– Elle a changé de nom, dit Patrick, mais c’était pas non plus secret. Pas du tout. Jade a toujours su, je crois.

– Il y a savoir et savoir, Patrick, dit Mikaël.

– Je sais pas ce qui s’est passé. Il y a eu *Shoah*, le film de Lanzmann...

– Ça l’a mise en marche, ce film. Elle a *compris* ce qu’elle savait. C’est devenu son histoire.

– Elle est venue me demander conseil, au début, dit Patrick. Elle était très troublée, elle se posait plein de questions. C’est émouvant hein ? Comment les gens prennent conscience des trucs. Elle voulait voir Israël. Je l’ai aidée. Elle avait déjà fait deux voyages toute seule quand elle t’a rencontré.

– Je sais.

– Tu as joué les *match makers*, alors », dis-je à Zimmermann dans le long silence méditatif qui suit.

Faussement modeste, un sourire de fierté sur ses joues rosies par l’alcool : « J’ai fait un *shidour*. On peut dire ça. Mais attention, ajoute-t-il brusquement. Je ne suis pas responsable de votre évolution politique, hein. Mikaël pense qu’il n’y aura jamais de paix au Moyen-Orient. Il pense que le mot *paix* a été inventé par les antisémites et les Juifs dans mon genre qui courent les prix littéraires. C’est pas vrai ? répète-t-il en riant.

– Nous, dit Mikaël dont le visage se perd dans un nuage d’herbe, les Palestiniens nous jettent des pierres, ça change un peu la perspective.

– Ils te jettent des pierres parce que tu vis au milieu d’eux, Mikaël...

– C’est vrai, ça. C’est vrai. Si les Juifs n’étaient pas là personne aurait envie de les tuer. Quelle bonne idée ! »

Mikaël se plie en deux pour saisir la bouteille et remplit son verre.

« Des enfants, dit-il, très calme. Des enfants de dix ans et les médias parlent d’*intifada*. Mais tout ce qu’il y a, c’est la haine. La propagande. Il y a pas d’*intifada*. Une propagande de haine incroyable qui fait que même les gosses essaient de vous lapider dès qu’ils vous voient.

– Qu’est-ce que je disais ? ricane Zimmermann. Ils sont cinglés ! »

Tous deux se parlent et, en même temps, ils me parlent. C’est moins un dialogue qu’un spectacle instauré par Zimmermann pour mon édification avec Mikaël Wallich dans le rôle de l’animal exotique. Dans quel but, voilà qui m’échappe. « Et Mikaël était pacifiste, autrefois, est-il en train de dire. Alex te le reprochait suffisamment !

– Tout le monde l’était, pacifiste, après le Liban. J’étais à Beyrouth en 82. Je vais pas rentrer dans les détails. Je venais de finir mon service. Ils

m'ont rappelé presque tout de suite. C'est vrai qu'on a commencé à voir Israël autrement, après ça. Les mensonges. Le clientélisme politique. Le provincialisme. Et la fin de l'esprit collectif, surtout. Surtout ça, oui. J'étais en colère. J'ai fait tout ce qu'on peut faire quand on est en colère. Faut parfois descendre très bas pour trouver la lumière. *Tikkun*. Mon père ne me parlait plus. *Je* ne lui parlais plus. J'ai même quitté le pays. Huit mois d'Inde. Puis je suis venu ici et j'ai trouvé Rebecca. À Paris. *La ville*. Celle des Lumières, justement. Où ma famille a tant souffert en 40. Ashem envoie des messages, mec. Tu les lis ou tu les ignores, conclut-il en un sourire d'extase.

– Ton père, est en train de dire Zimmermann. Je suis sûr qu'il est plus à gauche que toi aujourd'hui.

– C'est là que tu te trompes. Il ne comprend pas forcément mes choix mais il me respecte maintenant. On se parle. Il sait que son temps est passé. Il est venu me voir en Judée-Samarie. Tu sais malgré les tensions c'est un paradis là-bas. On vit avec la nature. Pas de télé. Pas de fric claqué en vanités. Rien de futile. Tu peux pas comprendre. Je t'ai vu, ce soir, avec tes amis, je vois bien pourquoi tu parles comme ça. Les intellectuels ! Vous devez vous donner l'impression d'exister. Mais c'est fini.

– Qu'est-ce qui est fini ?

– Vous. L'Europe. Les Juifs d'Europe. C'était le xx^e siècle. C'est terminé.

– Ah bon ? dit Zimmermann, goguenard à présent.

– Absolument !

– Lech Walesa est président de la Pologne je te rappelle. Pas Adolf Hitler. Et demain Václav Havel ! Un intellectuel, un artiste va diriger Prague ! L'Europe, elle est en train de renaître. Il y avait une conférence avec les Palestiniens à Madrid il y a un mois, tu es au courant ? Grâce à qui ? À nous. Les intellectuels, comme tu dis. Les Européens. La guerre froide est finie ! Ouvre un journal, au moins ! En Afrique du Sud l'apartheid est en train de tomber. En Chine la démocratie, c'est irrésistible depuis Tiananmen. Partout les droits de l'homme progressent. Partout ! Les Balkans, c'est une question de temps. Pourquoi le Moyen-

Orient ferait exception ? Du Caire jusqu'à Amman, je te fais le pari, toute la région sera prospère dans dix ans.

– J'aimerais voir ça. Je t'assure que j'aimerais voir ça.

– Tu crois que les Palestiniens veulent un État islamique ? J'étais à Madrid, je les ai vus ! Je vais te dire ce qu'ils veulent. Ils veulent s'acheter à manger. Ils veulent s'acheter des fringues. Ils veulent travailler, sortir, draguer les filles. Comme tout le monde !

– Et l'Iran ? Ça devient quoi l'Iran dans ton rêve ?

– Mais l'Iran ! L'Iran va s'ouvrir mon vieux, c'est évident ! Économiquement, ils n'ont pas le choix de toute façon. Tu sais, les gens sont rationnels. Ils finissent toujours par agir au mieux de leurs intérêts. L'économie ! Aujourd'hui c'est la clé de tout, l'économie. Tu le saurais si tu n'avais pas laissé tomber tes études comme un *schmock*.

– L'économie, raille Wallich. Et tu te dis de gauche.

– Pourquoi, ça ne compte pas l'économie quand on est de gauche ?

– Partout la même façon de vivre, dit Wallich. Chaque lieu interchangeable. N'être vraiment chez soi nulle part. C'est sûr hein, ça règle toutes les questions de territoires. Mais je trouve ça facile, excuse-moi.

– À voir les haines que ça suscite, non, Mikaël. Ce n'est pas facile. Tu parles comme un militant du Hamas, putain !

– Oui, eh bien. Ils nous haïssent mais je les comprends.

– Ah. Tu en es là ?

– Dans le conflit, sourit-il – d'un sourire qui le fait pour la première fois ressembler à sa sœur –, nous savons mieux qui nous sommes. »

Il ne m'a pas échappé que, politique mise à part, jusque-là c'est à moi que Wallich ressemblait le plus. Même rébellion face aux attentes paternelles jugées excessives, même quête d'authenticité, même impasse. Et le sourire affiche le prix qu'il paye pour sa colère – un sourire juvénile et piquant où tout l'effort de séduction de sa sœur s'inscrit pour ainsi dire à l'envers, comme si ne pas plaire, ne pas être aimé était chez lui l'expression d'un droit.

« Une partie du problème, est-il en train d'expliquer, vient de ce qu'ils nous prennent pour les représentants d'Israël. Et contrairement à ce que tu racontes, c'est un monde qu'ils détestent. Pas seulement parce que c'est un pays juif. Mais parce qu'il y a là-bas une façon de vivre occidentale et qu'ils n'en veulent pas. Je les comprends oui. Moi non plus je n'en veux pas. Rebecca n'en veut pas. C'est bien pour ça que nous sommes en Judée-Samarie. Dépassez le rêve sioniste. Être *vraiment* juifs. Se fondre dans l'Orient. C'est de là que nous venons et c'est la condition de la paix. C'est ce que nous tâchons d'accomplir. Si les pouffiasses de Peace Now s'imaginent dépasser le sionisme et comprendre les Arabes quand elles apprennent la danse du ventre ou les motifs des robes palestiniennes dans des ateliers de groupes interculturels, *mazel tov* ! Très bien pour elles. Mais ceux qui comprennent vraiment ce qui se passe, c'est nous.

– Tu comprends le Hamas, réplique Zimmermann. Très bien. C'est tout ce que je retiens, personnellement.

– Ne pas les comprendre est la façon dont tu crois dialoguer. C'est typique, très intellectuel.

– Tu es un gosse. Tous les deux, d'ailleurs, vous êtes des gosses, avec ta sœur. Pourquoi je discute ? Votre père est un géant qui n'a enfanté que des nains !

– Mon père, dit Wallich dont le sourire reste intact. Qu'est-ce que tu sais de mon père, Patrick ? »

Zimmermann soutient son regard une seconde.

« Bien ! » soupire-t-il, brisant là. Il baisse la tête et, je ne sais pourquoi, j'ai le sentiment qu'il fuit. « Écoute. On pourrait parler des heures. Mais demain je me lève, moi. Gong de fin, les enfants. » Il se dresse. Me tournant le dos, titubant vers la porte : « Elle ne va plus tarder tu sais Frank. Si tu veux l'attendre.

– Je vais appeler un taxi, dis-je, en matière de dénégation, mais il a déjà disparu dans le couloir.

– La crème des Juifs de France, ricane Mikaël, les yeux sur le mégot du joint qu'il écrase avec méthode au fond du cendrier. Les intellectuels. Dès qu'un *vrai* Juif prend les armes pour se défendre ils font une

indigestion de petits-fours. Et ils vont soigner ça avec une nouvelle conférence, un cocktail où pleurer sur les Palestiniens. Ne me dis pas que tu n'es pas d'accord. »

Un instant, j'observe sans rien dire ce faux double, dont l'expression de la judéité ne saurait m'être plus étrangère. Comme elle l'est peut-être pour lui, en fin de compte. Qui sait ? C'est peut-être justement parce qu'elle lui est étrangère qu'il a choisi cette voie. Créer un écart, quelque chose d'entièrement neuf. Je pourrais concevoir cela. Mais comme il est curieux que ce qui, chez moi, commence à prendre la forme d'une solitude asociale, s'exprime, chez lui, par ce qui me semble en être l'exact opposé – le goût moral pour une appartenance collective.

« Avec quoi ? dis-je tout en me levant pour aller jusqu'au téléphone. Avec la dénonciation du conformisme bourgeois chez les intellectuels ? Oui, peut-être. Mais je dirais que le conformisme a du bon si l'alternative est de vivre un M-16 entre les mains tous les jours, non ?

– Tu parles comme Paula, dit-il tandis que je compose le numéro. Elle aussi elle joue sur tous les tableaux.

– Ah oui ? Je ne sais pas, je ne parle pas de ça avec elle.

– Même Patrick est plus cohérent.

– Mon taxi est en bas. »

Et tandis qu'il se lève et déplie le divan sur lequel sa sœur m'a si souvent rejoint, j'enfile mon manteau et sors sans qu'elle soit reparue.

Un peu plus de deux heures du matin dans les quarante-cinq mètres carrés de mon appartement silencieux – blanc silence de la nuit sur les murs qu'éclaire la petite lampe près du lit japonais, silence noir contre la fenêtre au cerisier immobile dans la cour. Quoi de plus différent de la soirée que je viens de vivre ? Les nerfs trop irrités pour songer à dormir, j'extirpe du placard à vêtements la boîte cartonnée où s'empilent en vrac les documents qui m'ont été nécessaires à l'écriture du bouquin de Zimmermann, j'en sors la copie reliée du mémoire de Wallich et me mets au lit pour la relire.

La Théorie des fictions me fait le même effet à la seconde lecture qu'à la première, celle d'un devoir universitaire parfois brillant mais plus ou moins rédigé à la serpe et de facture globale moyenne – disons un « C + ». Mais il y a une différence entre découvrir un texte et le relire avec en tête le visage et la personnalité de son auteur. Je me demande, maintenant que je le connais, si, repris, un peu étoffé – si, mettons, Zimmermann avait conseillé Wallich en ce sens, plutôt que de lui organiser ce *shidour* absurde et l'encourager dans une voie qui l'a finalement conduit jusqu'en Cisjordanie, tandis que lui-même s'appropriait son texte pour le piller quatre ans plus tard –, je me demande si ce mémoire n'aurait pu se frayer un chemin jusque chez un éditeur. S'il n'y avait pas là de quoi faire un petit essai original concernant l'un des aspects les plus méconnus en France des travaux de Bentham. Si ça n'aurait pas lancé Mikaël dans le milieu auquel il se destinait.

« *Au cœur de l'œuvre de Jeremy Bentham gît un problème fort actuel, celui des conflits d'intérêt, écrit Mikaël en préambule. Comment gouverner la société quand les individus qui la composent sont eux-mêmes dominés par leurs intérêts privés ?* » C'est dans *La Théorie des fictions*, l'un de ses essais les moins connus, rédigé pour partie sous forme de notes et resté inachevé, que Bentham a synthétisé avec le plus de concision ses recherches dans des domaines aussi divers que l'économie, le droit, l'histoire des religions et des mythes, la grammaire, la logique et les structures du langage, affirme Wallich. Voici le passage sur lequel je tombe avant de m'endormir :

Du monde, l'homme ne connaît rien sinon la douleur et le plaisir. Il y a ce qui vous fait du bien, et il y a ce qui vous fait du mal. Telle est l'indiscutable réalité d'un être du jour de sa naissance à celui de sa mort. Les individus sont des êtres de chair et de sang dotés de corps sensibles, et le plaisir et la douleur sont les seuls points de contact immédiat entre eux et le monde. Tout le reste leur est extérieur, tout le reste ne leur parvient que par l'intermédiaire d'élaboration psychique et de représentations linguistiques diverses, c'est-à-dire, en clair, par le langage. La « réalité verbale », dit Bentham, est donc la seule qui soit accessible à l'homme. Le droit

est une construction sémantique, l'économie est une construction sémantique, de même que la politique, la science et les passions. La vie de l'homme est le catalogue des « fictions utiles » qu'il s'invente pour y voir clair, se comprendre lui-même, comprendre le monde qui l'entoure et vivre en société. « Des mots, tout dépend », a écrit Bentham. Ce sont les mots qui font de chacun un citoyen rationnel et libre, responsable de ses actes, ou, au contraire, la dupe de ses chimères et des manipulations démagogues.

Après cet éloge de la clarté mentale et de la responsabilité, me dis-je, Mikaël a épousé l'étudiante que lui avait présentée Patrick et tous deux sont allés chanter des psaumes à Har Gilo sous les pierres des Palestiniens.

Le lendemain vers quinze heures, une fois dissipés les échos de la nuit migraineuse, je compose le numéro des Zimmermann, ne trouve ni l'un ni l'autre et raccroche sans laisser de message. Je réitère en fin de journée sans plus de succès. Après un dîner frugal devant l'écran de la télévision, et avant de me mettre au lit en état d'hébétude, je fais de nouveau chou blanc. Le jour suivant c'est le répondeur téléphonique, encore, qui résonne dans l'écouteur après un tardif petit déjeuner. *Idem* vers midi, le soir, et durant une autre journée, et celle d'après également. À la fin de cette semaine-là seulement, le vendredi en milieu de matinée, une voix à l'autre bout du fil – Wallich.

« Paula vient de sortir, dit-il. Il y a un message ?

– Dis-lui que j'ai appelé, c'est tout. »

Que s'est-il passé l'autre soir ? À quoi ai-je assisté et quel était le sens de ce cirque ? Pourquoi ne me donne-t-elle plus signe de vie, si c'est bien elle qui m'a invité à ce cocktail ? Ce serait ça le message, si je pouvais obtenir une réponse.

Pour la première fois depuis que je les connais l'idée me vient que depuis le début je ne comprends rien à ce spectacle de leur vie conjugale où, un peu comme au Living Theatre qu'affectionnait Julia, je suis à la

fois spectateur et acteur. Oui – quelque chose est en jeu ici qui n’a rien à voir avec mes ambivalences. Je suis si centré sur mes questionnements, si obsédé par les échos faussement familiers de ce couple en moi que je n’ai rien compris de ce qu’ils sont.

La clé avec laquelle j’ai cru pénétrer leur univers – une clé fabriquée sur l’empreinte de mes souvenirs d’enfance – n’ouvre, en vérité, nulle porte.

Si je me décidais à l’écrire, j’appellerais ça *Une histoire pleine de trous* – un titre à la Tchekhov qui ferait plaisir à mon père. Son dernier chapitre s’ouvre quatre mois plus tard, un peu plus de deux années après que j’ai rencontré Paula.

À trente et un ans, à défaut de me mieux connaître, je me garde comme je peux du labyrinthe névrotique des relations inflammables. Je tâche de grandir. J’ai revu mes parents. Après mon retour de Grèce nous avons commencé de renouer mais ce n’est vraiment que depuis cet hiver qu’ils viennent une fois par mois rue de Rome, au *Bulletin*, pour aller déjeuner tous les trois dans l’une des brasseries du quartier Saint-Lazare. Je leur ai causé tant de crainte autrefois. J’ai fait preuve de tant de froideur vis-à-vis d’eux par la suite. Les semaines suivant l’arrestation de Julia, tandis que j’étais moi-même convoqué par les flics, qui tenaient à s’assurer que j’étais bien l’imbécile que je semblais être, et non un comparse jouant les innocents, ma mère s’est mise aux antidépresseurs. Leur donner à voir un fils « socialement installé » – détenteur d’un bureau, d’une carte de presse tricolore : ils ignorent que je profite pour les recevoir de la réunion de rédaction, qui est le seul jour où je mets les pieds au canard –, tout cela les rassure, ça leur fait plaisir et ça les impressionne. « Ça me rappelle quand je venais prendre Grand-Père aux *Échos* ! Ça me rappelle Charles-Henri quand il a commencé à *L’Express* ! » chuchote mon paternel jamais avare d’éloges disproportionnés chaque fois que lui et ma mère passent la porte du *Bulletin* pour s’extasier devant des locaux qui pourtant ne payent pas de mine. Et je m’efforce au calme. Je ne soupire pas. Je ne suis plus le fils rebelle et tyrannique, il ne prêche plus la tyrannie de la modestie contre l’histronique tyrannie de son propre père.

Tous deux à la retraite, désormais, lui et ma mère vivent en région parisienne où l'un s'occupe trois fois par semaine d'animations théâtrales en milieu scolaire tandis que l'autre assure à l'hôtel de ville des cours d'alphabétisation pour les mères de famille immigrées. Parfois, le week-end, je vais les voir pour des repas qui durent jusqu'au milieu de l'après-midi. « J'ai été je crois injuste envers vous », je leur ai dit. C'était le deux ou troisième de ces dimanches-là, je ne sais plus. Le sourire de mon père a illuminé la table. Ma mère en rougissant a simplement baissé la tête. Seule allusion au passé entre nous. Quant au présent, de l'existence de Paula jusqu'au livre de Patrick, j'ai scrupuleusement laissé dans l'ombre mes relations avec les Zimmermann. Dans le cas contraire, je le sais, tous deux se seraient précipités pour acheter le bouquin, y chercher à chaque phrase des traces de mon « style » ou de mon « intelligence », sans compter qu'ils se feraient « un sang d'encre » à la perspective d'une femme « dérangée » de plus dans ma vie, et ça non merci.

Puis, en fait de femme, je rencontre Lise – Lise Dangély.

Au salon Habitat et Bois d'Épinal où le *Bulletin* m'avait envoyé, Lise était mandatée par l'agence Galaxy pour assurer la communication d'un atelier Lapierre « Créateur de Mobilier contemporain » d'avant-garde, et j'ai tout de suite remarqué ses jambes – et aussi ses yeux, qui étaient bleus, sa blondeur tirant sur le roux, la régulière beauté de son visage calme, tandis qu'elle m'expliquait avec force détails la « philosophie » des ateliers Lapierre « pour qui chaque meuble est unique ». Et comment nettoyer sans la rayer une table en bouleau, la poncer avec du papier de verre grain 150 et toujours dans le sens du bois, appliquer l'huile à saturation et polir au chiffon sec, toujours bien nettoyer les tissus après usage afin de ne pas risquer l'inflammation spontanée. « J'étais en train de parier mentalement sur votre réponse si je vous invitais à dîner », lui ai-je fait savoir au téléphone quinze jours plus tard, le lendemain de la publication de mon article dans le *Bulletin*, sur quoi, pour ce qui est de polir appliquer et s'enflammer spontanément les choses ont plutôt bien suivi leur cours de part et d'autre.

Contrairement à Julia, contrairement à Paula, contrairement à Muriel, Lise n'est pas seulement disponible, elle donne le sentiment de vouloir l'être. « Tu veux passer ? Je te fais un truc à manger, si tu veux »,

propose-t-elle par exemple si, en fin de journée, j'appelle au débotté, la trouve par chance chez elle et qu'elle ne soit pas trop fatiguée. Après avoir acheté une bonne bouteille de vin je la rejoins en taxi dans le petit deux pièces de la rue Rousselet où elle vit – et c'est aussi simple que cela. Ou bien, si c'est elle qui vient, je me surprends à préparer du saumon, des salades sophistiquées, le tout agrémenté d'une bouteille de Ruinart et dégusté à la bougie sur mon bureau transformé en table de repas – et c'est aussi simple que cela. Pas de tragédie. Rien de clandestin. Nul capricieux narcissisme. Juste le plaisir du plaisir partagé et, pour ce qui est du sexe, la même tendresse déterminée dont Lise fait preuve dans les autres domaines de l'existence.

Bientôt, je me sens assez en confiance pour lui raconter mon histoire avec les Zimmermann. « Et tu es toujours amoureux d'elle ? » est la question qu'elle me pose en commentaire. Ma réponse : « Je ne sais pas si je l'ai seulement été. Ça me semble très loin, maintenant, tout ça. »

Distancié, sûr de moi, prêt à vivre quoi que ce soit qui pourrait survenir entre Lise et moi. Pourquoi pas ? On est en 1992, l'âge du Far West sexuel, on tire d'abord on parle ensuite, pourquoi ne pas se dire que ce qui a commencé comme une plaisante aventure banale pourrait tout à fait évoluer autrement ? La vie est banale ! Et Lise est libre, elle est douce, nous faisons l'amour de manière mon Dieu fort agréable, et, à vingt-neuf ans, elle possède ce qu'il faut de cicatrices sentimentales et de maturité pour vouloir « construire » – selon le mot dont elle use fréquemment. « Je suis restée quatre ans avec un homme marié, dit-elle. Alors je vois de quoi tu parles. Au début, c'est flatteur et puis ça devient vite très humiliant. – Qui était-ce ? – Une star, répond-elle avec simplicité. Dans mon milieu professionnel, en tout cas. Encore aujourd'hui plein de papiers s'écrivent sur lui tous les jours. Ne compte pas sur moi pour te dire son nom. Mais il m'a donné mon premier job, quand je suis sortie d'HEC. J'étais une petite pie de vingt-trois ans très sensible à ce qui brille. Lui en avait quarante. Il n'a eu qu'à siffler comme on dit. Le parfait conte de fées. Il m'aidait, il me formait. Il m'a vite filé des budgets importants. On se voyait quoi, deux fois par semaine ? Qu'il ait une femme et deux gosses, à vingt-trois ans ça me flattait, je trouvais que ça faisait “femme” de ma part, une liaison avec un

homme marié. Même si le prix à payer était de le voir s'envoler sous les tropiques avec toute la smala. Je passais mes vacances à l'attendre. J'étais très amoureuse. Et lui aussi. Il était plein d'égards, attentionné, visiblement fou de moi. Des coursiers sonnaient à ma porte avec des fleurs, tu te rends compte ? Qu'il finirait par divorcer ça ne faisait aucun doute. Et puis un jour, j'ai appris qu'il y avait eu deux filles avant moi. La même histoire. Les mêmes serments, les mêmes promesses. Je l'ai appelé. Il est venu. On s'est engueulés, j'ai voulu qu'on se sépare. Il m'a répété ce qu'il me disait depuis le début, qu'il n'aimait plus sa femme, finirait par la quitter, qu'avec les gosses ça n'était pas si simple. Et bien sûr j'ai fondu en larmes et il m'a fait l'amour et après son départ j'ai compris que je n'allais pas m'en sortir. Impossible de l'éviter au bureau. Impossible de lui dire non chaque fois qu'il voulait qu'on se retrouve. J'ai fait cinq mois de dépression. Fini aux urgences un flacon de somnifères dans le ventre. Tous les trucs habituels. Et quand je suis sortie de l'hôpital, il m'a appelée, très gentil. Prêt à continuer. C'est là que j'ai compris qu'il fallait que ça s'arrête. – Et tu t'es retrouvée chez Galaxy ? Après la grande agence, le refuge dans les bois d'Épinal ? – Écoute, j'ai pris la première solution qui s'offrait. Pour moi ça voulait dire une baisse de salaire conséquente, un travail bien plus chiant. Mais tout valait mieux que continuer comme ça. Je t'ai dit c'est une star, il fait ce qu'il veut. Quand il a compris que c'était perdu pour lui ? Quand il a su qu'il ne me récupérerait pas ? Il m'a fait vivre un cauchemar. – Aucune compassion pour la rescapée du suicide ? – Au contraire. Après ce que je venais de faire, me confier des budgets importants mettait la boîte en péril, d'après lui. Je n'étais plus fiable. J'ai reçu le message cinq sur cinq. Il allait tout faire pour ruiner ma réputation professionnelle. Il en avait les moyens. Et puis quand il a vu que même ça ne m'arrêterait pas et que j'étais déterminée à le quitter, alors il s'est mis à me harceler au téléphone. Dans la rue. Je l'ai trouvé en bas de chez moi plus d'une fois. Il se plantait sous ma fenêtre. Finalement j'ai dû le menacer d'appeler sa femme pour qu'il se calme. Quand je pense que c'est sa tyrannie qui m'a séduite, au début ! Tu sais, ce côté impérial, comme ça. La force, le respect qu'il impose. Et puis dans le privé le désarroi, le désespoir. C'est très séduisant pour une femme, ce mélange. Ou peut-être que j'avais juste des comptes à régler

avec ça, je ne sais pas. C'est derrière moi aujourd'hui en tout cas. Ce que je veux maintenant c'est construire. »

Oui, pourquoi pas. Se dire que Lise m'est suffisamment étrangère pour ne pas me renvoyer à ce que je suis chaque fois qu'elle ouvre la bouche. Se dire qu'elle m'offre une histoire dénuée d'enjeux insolubles, laisser la vie se déployer sans questions ni brûlures dans le ventre. C'est le printemps. Les week-ends, nous consacrons le vendredi soir au restaurant, le samedi au cinéma, séance de six heures pour éviter les cohues, et nous passons le dimanche matin au lit, généralement chez elle parce que c'est plus grand et que, quand nous nous décidons à sortir – elle pour déjeuner avec sa grand-mère, et moi pour une promenade –, le quartier Sèvres-Babylone désert, sous la lumière de mai, a des charmes enchanteurs. Nous nous retrouvons le soir pour dîner.

Le lundi, Lise partie au travail, à la sombre perspective du nouvel article impossible à écrire pour le *Bulletin*, je flâne rue de Sèvres au soleil jusqu'au petit square où j'achète le journal avant de m'attabler à une terrasse avec un double express, un œil sur les nouvelles, l'autre sur les passantes en jupe courte. C'est une chose de remarquer les femmes depuis le comptoir d'un café du douzième, c'en est une tout autre de s'asseoir au défilé de celles qui, habillées pour être regardées, passent, dans l'élégance cossue de ce décor entre Lutetia et Bon Marché où, dirait-on, les rues sont moins des rues que le versant extérieur, et plus ou moins condescendant, d'espaces clos, réservés, auxquels vous savez que vous n'aurez pas accès. En sorte que flâner donne l'excitante impression de pénétrer comme on dit *en loucedé* dans le boudoir. Vous n'appartenez pas. Vous êtes là en intrus. Le voyou suinte sous la pierre haussmanienne. Et quoi de plus jouissif ? Quoi de plus gros d'humiliation possible aussi. Est-ce là ce qui donne à cette ville si spéciale sa réputation en matière d'adultère et d'infidélité ? *Satanisme badin*, disait Baudelaire pour désigner cet alliage brutal, et typiquement parisien selon moi, d'insouciance galante et d'ordure. D'où vient cette particularité si française ? Est-ce parce que, inféodés à la Cour, dépourvus de pouvoir authentique, craignant à tout instant la disgrâce, les aristocrates de l'Ancien Régime finissant n'eurent plus d'autre mode d'existence sociale que la frivolité libertine ? Puis après la Révolution, c'est la frivolité qui

devient le signe du pouvoir. Un bourgeois sans maîtresse ? Aussi peu légitime qu'un faux aristocrate ! C'est l'âge des grandes courtisanes, des demi-mondaines – ces prostituées influentes et lettrées que l'on traitait comme autrefois les duchesses. Dont les fameuses belles Juives, bien sûr, celles que Balzac met en scène. Au fond le vrai problème était la légitimité. Tout le monde avait usurpé un titre ou un autre, chacun se sentait plus ou moins imposteur. Des parvenues parlaient aux parvenus. Dans les boudoirs, on s'échangeait sur l'oreiller des influences et des services à rendre tout en invoquant les mânes encore pures d'anciennes lignées chevaleresques. J'observe au loin une femme qui s'approche. Non qu'elle soit la première tandis que je divague ainsi au soleil. Je les détaille toutes depuis une demi-heure avec la curieuse impression de les connaître. Comme c'est d'ailleurs le cas. Comme je connais ces rues – elles ont la même irréfragable élégance, la même sérénité. Celle qui s'avance me frappe par la charnelle paresse de son pas un peu égaré, lourd, aussi, en dépit de sa silhouette languide. Une telle démarche n'autorise des pensées que d'une seule sorte. Elle est vêtue d'une jupe à mi-cuisse, d'un chemisier ouvert au tissu léger sur lequel elle a passé un blouson noir en cuir. Une chevelure bouclée, sombre, aux reflets roux, tombe sur ses épaules, et un sac à main pend avec négligence au bout de son bras. Elle a les ongles faits, les lèvres carmin, des yeux de lave et d'eau, un visage comme une trouée de nuit dans l'éclat du printemps, et je suis si occupé à l'observer, à me dire qu'elle est exactement ce qu'il me faudrait si je pouvais la connaître, elle m'est si étrangère qu'il faut qu'elle s'approche encore, il faut la catastrophe d'un regard échangé pour qu'enfin je la reconnaisse.

« Tiens mais qu'est-ce que tu fais là ? » s'exclame-t-elle avec un sursaut blanc tandis que moi, fébrile déjà, faisant de la place sur la chaise à côté, « Tu vois, je prends le soleil », je réponds – quoi d'autre ? Quoi d'autre ? Je ne vais pas lui parler de Lise !

« Et toi ? Ça va ? Tu prends un café ? »

Autant pour la « distance » avec laquelle je considère toute l'histoire.

« Rien. J'avais rendez-vous. Je me balade. »

Non qu'elle paraisse tellement plus à l'aise. Elle tourne la tête vers la rue puis vers moi et de nouveau vers la rue, avant de s'asseoir, réticente. « Cappuccino, plutôt », consent-elle, pour ainsi dire à reculons. Je passe la commande. Je fixe un point sur le trottoir. Les passants, les voitures meublent le silence et notre immobilité. Le garçon apporte le cappuccino et s'éloigne. Elle saisit entre deux doigts le morceau de sucre posé contre la tasse et dit, « Qu'est-ce que tu deviens ? » sans le moindre semblant d'intérêt.

« Je t'ai appelée.

– Tu travailles ?

– Plusieurs fois. J'ai laissé des messages. Oui je travaille.

– Des messages ?

– À ton frère. Pas sur le répondeur. Je m'inquiétais. Je n'ai rien compris à ce qui s'est passé l'autre fois.

– Pourquoi ? demande-t-elle, absorbée par l'opération consistant à poser méticuleusement le carré de sucre sur la cuiller. Quelle autre fois ?

– Dans la voiture. Après le prix.

– Il ne s'est rien passé du tout. Vraiment pas grand-chose. »

Elle plonge la cuiller dans la tasse, touille longuement.

Je dis :

« Écoute. Fais-moi confiance. Je sais qu'il y a une série de malentendus entre nous. Je suis parti, je t'ai laissée sans nouvelles. Je le sais. Il fallait que je fasse le point. Je voulais comprendre où j'en suis avec toi. »

Ne m'offrant que son profil elle porte sans hâte la tasse à ses lèvres.

« Et ? lâche-t-elle tout en la reposant, au même rythme, sur la soucoupe. Tu as compris ?

– Tu m'as manqué, est-ce que je m'entends lui répondre. J'ai au moins compris ça. Pourquoi, je l'ignore, mais c'est la vérité. Au Lutetia je n'ai pas pu te l'expliquer même si j'ai failli t'embarquer ce soir-là. »

L'éclair d'un regard amusé de sa part. « J'étais sur le point de le faire, oui. J'allais nous sortir de là et t'emmener dîner je ne sais où. »

Pas de réaction. Mais elle ne me fait pas taire non plus.

« Est-ce que je suis amoureux de toi ? Est-ce que je prends trop au sérieux ce qui s'est passé entre nous ou bien pas assez, au contraire ? J'en ai marre de ressasser ces questions. Je suis le seul depuis deux ans ? À me demander quand on se voit pourquoi on se voit et quand on ne se voit pas pourquoi tu ne m'appelles pas ? »

Elle me regarde franchement à présent – j'ai au moins gagné ça. Mais dans son regard, il n'y a rien – rien sinon peut-être une curiosité minérale, liquide et fixe – la curiosité qu'auraient les pierres. Et c'est tout. Où est l'actrice, où la séductrice ? C'est moi, maintenant, qui me donne en partie l'impression de jouer la comédie. Mais en partie, seulement, et c'est là tout le problème.

Son pouvoir physique sur moi est total, en cette seconde, tandis que, assise au soleil, ses gestes, sa peau, son odeur ravivent une mémoire charnelle qui a complètement desséché les souvenirs pourtant tout frais de ma nuit auprès de Lise.

« Qu'est-ce qui se passe, Paula ? Explique-moi. Fais-moi confiance.

– Je ne sais pas de quoi tu parles. »

Et c'est alors que cela me frappe. Dans ses yeux où bat une aile de phalène en panique sous la lampe, dans le geste nocturne qu'elle a pour me fuir, baissant la tête. Au début je me dis qu'elle s'est méprise, je lui ai demandé de m'aider à piger ce noyau de névrose qui nous attache et nous empêche en même temps de nous rencontrer pour de bon, et elle, elle a cru que je l'interrogeais sur je ne sais quoi qui s'est produit dans sa vie. Mais à l'instant où je le pense, je comprends que non, c'est *moi* qui me trompe sur ce que je viens de dire. Parce qu'il se passe bel et bien quelque chose. Et cela depuis un bout de temps et je le sais, intuitivement je le sais et c'est cela qui l'inquiète, bien sûr. Comment expliquer autrement cet air de bête traquée tout à l'heure avant de s'asseoir et maintenant cette façon qu'elle a de parler sans parler. J'ai pris ça, naïvement, pour un excès d'émotion en me voyant, mais en fait c'est de la peur. Elle a peur de moi, pour incroyable que cela me semble. Elle a peur que je saisisse la *cause* de son silence malgré mes appels, mes messages forcément transmis, la cause de ce qui lui fait à présent

regarder sa montre, saisir son sac, dire dans un sourire d'effroi, « Tu sais il faut que j'y aille. » Déjà debout et aux lèvres son premier vrai sourire, « Mais c'était très instructif, ajoute-t-elle, cette petite discussion. Très inattendu aussi. »

Je repousse la chaise à mon tour, je l'embrasse sur la joue.

« Je te reverrai ?

– Je sais pas. Sûrement. Patrick voulait t'appeler de toute façon.

– Je me fous de Patrick, Paula, je...

– Je ne sais pas », répète-t-elle.

D'un pas vif elle s'éloigne vers le square, tourne et disparaît sur le boulevard Raspail en direction des taxis.

Et je passe l'après-midi sur mon article – je m'y prends toujours au dernier moment pour ces papiers qui du coup se révèlent deux fois plus longs et fastidieux à torcher –, et vers vingt-deux heures, comme de coutume chaque fois qu'est vide le frigo, c'est-à-dire très souvent, je descends chez l'indien du coin dîner d'un curry et d'une bière, et avec cette clarté lumineuse qu'ont seules les idées nées après la deuxième bière et la seconde liqueur de mangue je me dis qu'elle sortait peut-être d'un lit si ça se trouve, quand je l'ai vue – après tout c'est possible ! Elle voit quelqu'un, elle a une autre vie – une troisième, si je me risque à considérer ce qui s'est passé entre nous comme une « vie ». Et voilà ce qui lui faisait peur – que cela se sache.

Le lendemain, réexaminant cette conjecture à l'aune du litre de café noir matinal, je n'y vois plus qu'élucubrations, le signe de cette puérilité avec laquelle je pense, quand c'est à elle que je pense – j'en ai même oublié d'appeler Lise ! Les lendemains de nos week-ends, en temps normal, à l'instant de me coucher je lui souhaite bonne nuit au téléphone – et là, rien. Ça me met en rogne, soudain. De quel droit Paula s'infiltre-t-elle comme ça dans ma vie ? Ce qu'elle a de familier, ce qu'elle a de non familier : deux ans que je me laisse séduire, vraiment le parfait crétin – et sans rien comprendre, en plus, sans rien vouloir saisir de ce qui se passe – *Une histoire pleine de trous* ? Oui mais parce que je la subis, je reste passif, pas vraiment dedans mais pas tout à fait dehors, à demi berné, et à moitié complice – *de quoi* ? –, aussi alléché, en fin de

compte, par les qualités que j'aime en elle que par tout ce que, dans son couple, je hais.

Ah, je m'étais juré de ne plus m'y laisser prendre ! J'avais tiré un trait. Appelle Lise, voilà ce que tu devrais faire, me dis-je en allant à la salle de bains pour une douche qui va me remettre les idées en place – et, de retour au salon, le numéro que je compose est celui de Zimmermann.

« Ah Frank comment vas-tu ? Je pensais à toi justement, je voulais t'appeler ça fait des jours, résonne la voix de Patrick. Ce serait bien qu'on se voie. »

Mais cette fois non, cette fois je ne serai pas spectateur. Assez de faux mystères.

« Avec plaisir » je dis et, dès le rendez-vous pris, « Est-ce que Paula est dans le coin ? » Zim lui passant l'appareil je sais qu'elle ne pourra refuser de me prendre. « Écoute. Il va sûrement me faire bosser sur son nouveau projet. Je n'ai pas l'intention de revivre ce qu'on a vécu dans les mêmes conditions, pour moi ce n'est pas pensable, Paula. Il faut qu'on se parle. – Oui », répond-elle simplement.

Et c'est comme ça que ça commence, ce que je prends pour un nouveau départ et qui n'est déjà que la fin, l'ultime chapitre d'un récit qui n'aura décidément jamais été le mien, pas même dans ces pages, en dépit de mes efforts, tant d'années plus tard, comme si *des mots* oui *tout dépendait*, ainsi que l'écrit Bentham, comme si le fait de l'écrire au présent allait me permettre de le vivre aujourd'hui alors qu'à l'époque je n'ai pas su le comprendre.

Au début pourtant, ça semblait fonctionner plutôt bien, ma nouvelle fermeté. Il faut dire, pour ce qui est du travail en tout cas, que j'étais servi par la chance, parce que le nouveau projet sur lequel Zim voulait me faire plancher, autour de Mendès France, me donnait bien plus qu'avec Bentham le sentiment d'une affaire personnelle.

De Mendès, je ne savais rien ou presque, mais justement, il restait pour moi le type de légende sur la photo d'Anne Sinclair dans le bureau de Papy, un caveau sur lequel, au Panthéon, Mitterrand tout frais élu avait posé une rose, en 81, deux ans après que j'avais rejeté tout ce qui de près

ou de loin avait à voir avec ma famille et avec ça, et jamais je n'avais pris la peine de combler mes lacunes.

J'ignorais, par exemple, à quel point mon oncle Charles-Henri l'avait bien connu. C'est Zimmermann qui me l'a appris, et je suis allé interviewer Charles-Henri, longuement, et cela nous a donné l'occasion de renouer.

Quant à Mendès lui-même, avec le recul, ça ne m'étonne pas que l'épisode qui m'a tout de suite accroché dans sa vie ait été sa condamnation en 1941 pour désertion par un tribunal inféodé à Pétain – cela alors qu'il s'était embarqué depuis Bordeaux pour continuer la guerre à Londres. Les fonctionnaires du gouvernement collabo traitaient de lâche celui dont le premier geste avait été de prendre les armes. À son procès, même s'il ne pouvait ignorer combien les dés étaient pipés, la procédure perverse, et le jugement écrit d'avance, il s'était acharné à épuiser toutes les voies de recours légal – faisant depuis sa prison appel du premier jugement – non sans préparer l'alternative, cependant. Et le lendemain du verdict qui le condamne, comme Dreyfus, à la dégradation et à l'emprisonnement, « *j'arrachai de ma fenêtre un barreau depuis longtemps scié, et je m'évadai* », écrit-il dans ses *Mémoires*. Et son premier geste après cette évasion, écrire à Pétain pour la justifier : la loi restait la loi. La conscience de la fragilité de l'existence, la sienne incluse, allait de pair avec une fibre combative, une force d'âme obstinée. D'un côté la colère, la rébellion subjective, de l'autre une *déségotisation* qui lui faisait trouver tout de suite la bonne hauteur pour affronter l'événement. La réserve – ou du moins une discrète réticence –, tel est le sentiment qu'il aura donné d'un bout à l'autre de son parcours politique. À l'exception d'une brève période de neuf mois à Matignon, Mendès, pour qui Jean-Marie Le Pen avouait éprouver « une répulsion presque physique », et à qui Pierre Poujade, le champion de Gégé Lefebvre au *Bulletin*, reprochait de n'avoir « pas une goutte de sang français dans les veines », passa sa vie à refuser d'exercer le pouvoir. La brutale délicatesse d'un équilibre instable – telle est la forme que prenait sa révolte, si souvent vue, par la suite, comme de l'indécision. Bien sûr que je ne pouvais que me sentir concerné, faisant ces recherches pour Zimmermann.

Quant à Zim lui-même, au cours de cette nouvelle période ? Z.C. pour *Zimmermann Consultant* : c'est le nom du bureau qu'il venait d'ouvrir rue du Mont-Thabor, quatre pièces assez sombres au-dessus d'un passage et le parquet à refaire, mais à deux pas du Crillon et des quartiers huppés. À cette époque, il a aussi troqué sa Peugeot contre une Mercedes au volant de cuir et commençait à chercher un appartement pour Paula et lui dans le seizième. La voiture était d'occasion, le cent mètres carrés qu'il a finalement déniché boulevard Exelmans, et j'ignorais tout du fait qu'Anne Sinclair venait de se faire offrir par son mari exactement le même modèle de voiture mais neuf et équipé d'un téléphone. Mais je n'avais nul besoin de connaître ces détails, cela dit, pour piger ce qui commençait à poindre.

L'idée, derrière Z.C., avait la simplicité des fausses évidences et des naïvetés crasses : profiter des bonnes grâces du ministre, se constituer par lui un réseau de clients solides au sein des milieux patronaux. Quant à ce qu'il y avait de réel là-dedans en fait de perspective, je n'avais nul moyen de le savoir. Oh, Zim a bien accompagné « Dominique » à New York pour une visite d'étude chez Lazard et Goldman-Sachs organisée par le ministère, à cette période. Pondus deux trois rapports servant de base à je ne sais quel dîner – débat chez Ledoyen monté par Publicis et présidé par Strauss. Il y a des voyages, aussi, des week-ends à Jakarta et Buenos Aires, des séminaires au Cap en compagnie du ministre, et parfois d'Anne Sinclair. Mais cela suffit-il à développer les liens d'amitié dont il se targuait auprès de moi ? Combien étaient-ils à prétendre la même chose, en ce temps-là, parmi les courtisans de ce couple que *Match* avait sacré le plus glamour du Paris journalistique et politique ? Et combien étaient-ils à y croire – somnambules pris aux reflets de leur essence de miroir, spéculant des intrigues, narcissiquement fascinés par leur propre désir de corruption, et faisant de l'homme de pouvoir, pour l'unique raison qu'ils le fréquentaient, le père des rumeurs creuses, des mirages qu'ils s'inventent ?

Perceptible à certains rires tout en nerfs, à certaines expressions de langage, cependant, Zimmermann commençait à développer pour le ministre quelque chose qui ressemblait moins à de l'amitié qu'à une fascination virile. Il parlait, dans de grands éclats hilares, de l'atmosphère

au ministère de l'Industrie. Des secrétaires aux jupes courtes, aux décolletés plus profonds. « Il a une réputation à entretenir », disait-il, complice, l'air entendu. Ou bien : « Il lui faut de bonnes conditions pour travailler, c'est normal. » Ou, plus sibyllin, aux lèvres un petit sourire : « On se voit. Il m'aime bien. On a les mêmes goûts. » Ce que j'étais censé comprendre par là m'échappait, je dois dire. Mais je mentirais si je prétendais n'avoir pas été un peu séduit par le côté bandit qui présidait, selon lui, à ses relations avec Strauss et qu'il tentait de faire revivre, pour moi, tout en se donnant le beau rôle. « Je lui parle tu sais de quoi ? De l'OCI. Ça le fait marrer. Je lui raconte les trucs avec Lambert, à l'époque, l'appart qu'il avait pris en cachette de sa femme. Soi-disant pour la révolution mais sa garçonnière, quoi », disait-il durant les pauses, mains derrière la tête, le dos calé contre le dossier renversé de son fauteuil, les pieds croisés sur la longue table à l'ancienne, dans le bureau du Mont-Thabor où je le retrouvais pour travailler sur Mendès. « Dans les groupes gauchistes c'est à l'OCI qu'il y avait le plus de nanas. Les plus sexy, en tout cas. Alors ça il adore, hein, Dominique. Le côté commando, tout ça. Le petit groupe qui avance, les *outlaws*. Comme on envoyait les filles infiltrer les bourgeois. On se marre. Ça le fait marrer. Il a pas connu l'OCI mais c'est comme ça qu'il travaille lui aussi. Tout va très vite avec lui. Pas de bordel hiérarchique, rien. Les staffs sont repensés complètement, tu *swappes* les postes en fonction des besoins. Commando, quoi. Un ministre français, tu te rends compte ? Il vit avec son temps ! Ça dépoussière, je t'assure. Ça fait du bien. Mais bon, sacré zozo quand même, hein. Faut pas baisser la garde avec lui. L'autre jour je lui raconte les blases, tu sais, à l'OCI, les noms de guerre. Tout ce qui est codes, pseudo, ça le fait marrer, Dominique. Alors je lui dis, on avait tous de faux noms à cause des flics, on appelait ça les blases. Moi le mien je lui dis, c'était Yvan. Et alors il me dit, heu, "Et Jospin ?" Comme ça, Frank, sans prévenir. "Quoi, Jospin ?" je lui dis. Il me dit, "Ben c'était quoi, son blase, à l'OCI ?" J'ai pris le temps de vider mon verre. J'ai dit, "Attendez de quoi on parle, là, Dominique ? – Ne me raconte pas de salades, Patrick", il me répond. "Pas à moi." En se marrant. Sacré zozo, hein. Parce que Jospin était OCI quand il est entré au PS. Il infiltrait, c'était la stratégie de Lambert, on infiltre on rapporte les infos. Je ne sais pas comment Strauss le sait, personne le sait. Mais j'allais pas le lui

confirmer. “Dominique” je lui ai dit, “si on doit être amis je vous demanderai de ne pas me mêler aux histoires du Parti, d’accord ?” Je ne suis pas une source ! Tu sais ce genre de calibre, hein. Tu poses pas les barrières tout de suite, tu es cuit, Frank. Cuit ! Alors il s’est marré. Je crois qu’il me respecte, maintenant. Je crois qu’il a vu la limite. »

Que Zim parle surtout de lui ne m’étonnait pas outre mesure, dans ces anecdotes, en un sens il n’avait jamais parlé que de lui. Mais quelque chose l’avait touché – c’était ça, la nouveauté. Quelque chose resté comme en attente toutes ces années d’amitié avec Sinclair et avec nous et Alex Wallich – quelque chose qui, au contact de Strauss, était en train d’éclore.

Quoi, je n’avais nul moyen de le savoir. Mais que cela soit lié à ce que je sentais confusément s’agiter autour de Paula ne faisait aucun doute. Et malgré mon sens de l’ironie, malgré mon scepticisme quant à tout ce qui touchait Zimmermann, je désirais croire en ce qu’il me racontait. Je trouvais valorisant d’approcher comme ça les petits détails de ce que lui et moi appelions – un mot qui nous impressionnait autant l’un que l’autre – *le pouvoir*. Sans compter que je pouvais ainsi rapporter à Lise, tout en critiquant Zimmermann, quelque anecdote sur Strauss qu’il m’avait confiée « en confidence », une confidence que je trahissais tout de suite, fort d’une atmosphère de secret, membre d’une communion virile autour d’un homme que je n’avais seulement jamais vu.

« C’est un tissu de conneries. Je refuse d’en discuter. Je ne veux même pas que tu m’en parles. »

Ainsi, lapidaire, commença et s’acheva tout ce que Paula avait à dire concernant cet aspect des choses la seule fois où nous l’avons abordé. J’avais noté que d’une manière générale Zim évitait la question en sa présence. D’une certaine façon c’était la suite de leur dispute dans le taxi.

« Ce n’est pas vraiment de l’arrivisme, me dit-elle ce jour-là parce que je la cuisinais plus que de coutume. C’est pire. – Pire ? – Oui. Tu te souviens de la déclaration de Strauss il y a deux ans pendant la guerre du Golfe ? – Vaguement. – “À travers mes actions de tous les jours j’essaie d’apporter ma modeste contribution à la construction d’Israël.” – Oui.

Les Scuds tombaient sur Tel-Aviv. Strauss n'était pas encore ministre. Ce n'était pas très adroit mais ça n'avait rien de choquant. – Peu importe. En tout cas Patrick n'a plus parlé que de ça. C'est là qu'il a insisté auprès d'Anne pour faire sa connaissance. – J'ignorais. – Il le fétichise parce qu'il est juif. Il le courtise parce qu'il est juif. Que Strauss soit juif veut dire que Strauss va l'aider. Il est d'une naïveté crasse là-dessus. On dirait que pour lui, si un homme politique est juif, il ne peut pas être un bandit. Le judaïsme est l'excuse qu'il se donne pour justifier tout le reste. Enfin, avec un peu de chance, poursuivit-elle après un silence, tout ça va s'arrêter après mars. – Et pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe, en mars ? – Tu as ouvert un journal, récemment ? Les fausses factures. Tapie inculpé. Monate inculpé. Fais ton choix. – Je ne comprends pas. – Mitterrand ne veut pas qu'on lui succède. Il est comme tous les vieux tyrans. Son intérêt est de voir passer la droite. Il dynamite le Parti. Ajoute à ça l'affaire du sang contaminé, les courbes du chômage. La gauche va se ramasser aux législatives. Rue de Solférino, c'est les Atrides. Tout le monde cherche à sauver sa peau. Tu te fais un ami là-bas en ce moment, tu te garantis deux ennemis. La dernière chose à faire est bien de copiner. Avec un ministre, en plus. Et surtout celui-là. Pour le public, Strauss est l'homme des patrons. Après la défaite, l'aile gauche du Parti va l'emporter. Il sera en perte de vitesse. Patrick reviendra sur terre. »

Cela me parut très improbable et incohérent. En une poignée d'années, Strauss s'était imposé comme une personnalité de premier plan. Il avait quarante-trois ans, sa carrière devant lui, aucune élection n'allait changer ça. Sans compter que si Zimmermann le fréquentait par « amour des Juifs », comme le prétendait Paula, il n'avait guère besoin de la victoire pour continuer, et que si Strauss était l'ami des patrons, c'était exactement ce que Zim recherchait – bref, dans tous les cas, l'actuel ministre de l'Industrie n'allait pas plus disparaître de l'horizon de Zimmermann que du paysage politique national. Elle faisait à l'évidence fausse route. « Haine de soi » – l'expression de Zim à son propos me revint en mémoire. Et c'est pourquoi je choisis de me taire, en fin de compte, parce que je compris qu'elle savait cela aussi bien que moi, et que ce qu'elle venait de dire ne reflétait en rien ce qu'elle pensait

réellement. C'était le produit de l'intime panique qui la saisissait chaque fois que ce couple, les Strauss, passait dans sa vie.

Ces dialogues entre nous avaient lieu, moyennant auprès de Lise, de ma part, des prétextes toujours différents, les week-ends où Zim allait retrouver le ministre. Nous nous rejoignons non plus chez eux comme autrefois mais chez moi – changement qui me donnait le sentiment de maîtriser ce qui se passait. La première fois, faisant irruption à l'heure dite, sans lâcher son petit sac Vuitton ni se défaire du cuir au luxe délicat lui couvrant les épaules elle était passée en silence de la petite entrée à la salle de bains mitoyenne et de là au salon, à la cuisine, à la chambre, et je l'avais regardée faire avec le sentiment qu'un mot ou le moindre geste de ma part allait la faire changer d'avis et s'enfuir, tandis qu'elle examinait avec des allures de chatte sur un champ de mines le bar, le bureau désordonné, les deux bibliothèques, les fauteuils, le lit fait à la hâte – tout ce qui constituait mon stock de meubles acheté dans une brocante lors de mon arrivée à Paris neuf ans plus tôt et que je n'avais pas pris la peine de renouveler.

« Je me suis toujours demandé à quoi ça pouvait ressembler chez toi », avait-elle finalement lâché, les yeux sur la fenêtre et sur l'arbre au fond de la cour.

C'était trois semaines après mon coup de fil lui annonçant que j'allais de nouveau collaborer avec Zim. Pas moins de six autres appels avaient été nécessaires pour la convaincre d'accepter ce rendez-vous et de venir jusqu'ici. Ne sachant trop quoi espérer j'avais préparé ce qu'il fallait de gâteaux et de thé sur la petite table basse en osier posée entre les deux fauteuils. Dans l'espoir de conférer un peu d'épaisseur à ce deux pièces presque vide, j'avais aussi disposé sur le bar quelques orchidées dans un vase. Paula s'était détournée de la fenêtre, avait contemplé l'arrangement avec un air amusé que j'avais trouvé vexant, puis elle s'était assise. Son chemisier de lin, son blouson, son maquillage délicat – tout jurait avec les lieux.

« Bon, avait-elle souri. Puisque tu ne dis rien... » Elle avait saisi la théière, s'était penchée pour me servir avant de se servir à son tour et, les yeux baissés, avait dit : « Ne fais pas l'erreur d'être amoureux de moi. »

Le temps que je me demande – une fois de plus ! – si tel était le cas :

« Ça ne t'apporterait rien. Et à moi non plus, pour être franche. »

Parmi le million de réponses possibles qui me traversèrent l'esprit, j'optai pour le silence.

« Frank, fit-elle alors, tu n'as rien d'un sentimental. Ne te rends pas ridicule en essayant de prouver le contraire. Je sais que du jour au lendemain tu peux perdre tout intérêt pour moi et disparaître. Tu l'as déjà fait. Et c'est compréhensible. Au Lutetia j'avais envie de t'embêter, je te l'ai reproché pour te mettre mal à l'aise, mais la vérité c'est que je m'y attendais. Je ne suis pas si intéressante. Et puis c'est ce que tu es. Je te perçois assez bien, je crois.

– Et moi, dis-je, je crois qu'il faut clarifier certaines choses entre nous.

– Très bien. Clarifions-les. » Et, croisant les jambes, posant un coude sur son genou et le menton dans sa main, elle fixa sur moi ces yeux dont je n'ai jamais bien su ce qu'ils voyaient quand ils regardaient quelque chose.

Je dis : « Pourquoi es-tu venue, d'abord ?

– Tu veux dire aujourd'hui ? Ici ? Mais parce que tu m'as invitée.

– Tu aurais pu refuser de me voir.

– C'est vrai, reconnut-elle comme si l'idée venait de lui apparaître. C'est vrai. Alors voyons, pourquoi suis-je là ? Parce que tu as insisté. Parce que j'en avais envie moi aussi. Parce que tu es intelligent et gentil et que je sais que tu m'aimes bien. Tu as de l'affection pour moi. Oui, d'accord, ça m'a manqué de te voir. Mais pas pour les raisons que tu imagines.

– Je ne sais pas ce que j' imagine, à ce stade.

– C'est bien, ton appartement. Exactement comme ça que je le voyais. C'est sobre, c'est calme. On s'y sent bien. »

Elle prit un second biscuit, but une gorgée de thé.

« Écoute, reprit-elle sur le ton raisonneur auquel elle semblait tenir. Pour parler clair. Une part de toi correspond plus ou moins à ce qui m'attire sentimentalement chez un homme. C'est vrai. Mais je vois aussi

pourquoi tu m'apaises. Et ce n'est pas du tout la même chose. J'ai mauvais goût avec les hommes. Mon idéal, c'est le sale mec à haute valeur sociale ajoutée, le goujat, surtout quand il agit mal avec moi. Bien plus mal que tu ne pourras jamais rêver de le faire. Pourquoi je suis là ? Par égoïsme. Au-delà d'une certaine mesure, je ne peux pas t'intéresser, je le sais parfaitement. Tu refuses de l'admettre parce que tu as encore des comptes à régler, ça t'obscurcit le jugement. Mais tu es plus fort que tu ne crois. Tu suis ta route. Pour l'instant tu es présent, tu l'es vraiment, je peux te parler. J'en profite avant que tu te comprennes mieux. J'essaie de sauver ce qu'il y a de précieux entre nous de mon point de vue. Je peux baisser la garde avec toi, je peux me sentir bien et j'ai le sentiment que tu m'écoutes. C'est simple. Je sais que ça ne durera pas. Mais en attendant, par pitié, ne va pas tout foutre en l'air en y mêlant de l'amour. »

Il y avait une question évidente mais j'étais si pris par ce qu'elle venait de dire que je ne la lui ai pas posée – ni ce jour-là ni les suivants, quand elle a commencé à s'installer dans ce qui peu à peu devenait un rituel ou un jeu.

Bien que j'apparaisse dans ces pages comme un type qui s'interroge (trop et mal), je n'étais guère un familier de l'introspection. J'avais appris à réfléchir sur le monde plutôt que sur moi et même ma grande révolte, douze ans plus tôt, contre un ordre familial qui me semblait tyrannique, j'avais dû la justifier à coups de motifs moraux, je m'étais raccroché à des principes. Se demander au passage si, toute l'histoire avec Julia ne s'explique pas aussi de cette façon – comme une tentative de nous disculper moralement l'un par l'autre de ce que nous étions l'un et l'autre et que nous n'acceptons pas. Si dans le désir régressif, en quelque sorte, de nous embellir, dans l'idée que nous étions mus par des sentiments nobles tels que l'authenticité, la justice, plutôt que par une commune nature plus brutale entrevue au début et vite mise sous le boisseau par la suite, ne se nichaient pas au moins en partie les causes de la catastrophe finale.

Ce que j'essaie de dire, c'est que comprendre qui j'étais sans le secours d'idées rassurantes n'était pas quelque chose que je savais faire, à l'époque. Je n'avais en particulier jamais donné à une femme la

possibilité de me renvoyer une image de ce que je pouvais être. Et c'est pourquoi j'étais conquis par ce que Paula venait de dire. Elle en appelait à un élément sauvage et paradoxal de moi-même que je commençais à entrevoir, luttant pour le libérer des lourdeurs, des fadaises où je baignais depuis toujours. Quant à savoir si cela empêchait tout sentiment... Cela empêcha sans doute que je lui pose la question qui me paraît aujourd'hui si flagrante, hélas.

Mes placards étaient presque toujours vides et Paula prit vite l'habitude de sonner à ma porte un sac en plastique blanc au bout du bras, et dedans des harengs marinés ou du saumon en tranches, des œufs de lump, du tarama, des blinis, du foie de volaille qu'elle rapportait de chez Finkelsztajn, et de quoi rouler quelques joints pour accompagner le tout. Je sortais de la vodka du frigo et disposais l'ensemble sur un grand plateau de bois que j'emportais sur le lit où nous passions les quelques heures suivantes. Mais nous ne faisions plus tellement l'amour.

On jouait, à la place, à une sorte de conjugalité. Les blinis dévorés dans l'assiette posée sur la table de nuit près du verre de vodka, du joint éteint dans le cendrier, lovée contre moi, à demi déshabillée, ou à califourchon sur mes reins pour me masser la nuque si je le lui demandais, elle répondait à mes questions avant de se remettre à grignoter quelque chose, à boire et fumer. Il lui arrivait aussi de fermer les yeux, parfois, immobile, la respiration régulière, tandis que je la tenais dans mes bras sans savoir si elle dormait ou non. Au bout de plusieurs heures de ce régime, quand l'alcool et l'herbe avaient fait leur œuvre – et quand une érection impossible à satisfaire devenait trop douloureuse –, une espèce de charité un peu feinte la faisait consentir à me masturber.

« Pourquoi ? lui demandais-je, en lieu et place de la seule question qui aurait dû me traverser l'esprit, chaque fois qu'elle m'empêchait d'aller plus loin.

– Chchut..., répondait-elle. Tu n'es pas bien comme ça près de moi ? »

Comme ça : lovée à demi nue sous les couvertures, la tête enfouie dans ma nuque, une main encore sur mon sexe, une pluie d'orage tombait au-dehors.

« Je t'aime.

– Ne sois pas bête. Je n'aime pas quand tu es bête. »

Silence.

« Je vais t'expliquer. On va jouer un jeu. Qu'est-ce que tu ferais, mettons, un jour comme aujourd'hui si tu étais amoureux de moi et que je sonnais à ta porte ?

– Ce que je ferais ?

– Oui.

– Je sais pas. Je commencerais sans doute par t'accueillir avec émotion, je suppose.

– Hm-mm. Tu me débarrasserais de mon manteau. Il y aurait des fleurs dans un vase. Tu arrangerais un plateau.

– Certainement.

– Et puis, parce que je te laisserais faire, et parce que pour être franche c'est le seul endroit vraiment confortable ici, on irait tous les deux sur ton lit.

– J'imagine, oui.

– Tu me serrerais contre toi. On regarderait tomber la pluie. Tu me dirais des choses belles et imprécises, tu me ferais les serments d'autrefois, ceux que l'on faisait à la Cour. Je pourrais te demander n'importe quoi. Même de rester comme ça sans bouger, sans me toucher. Tu vois ? Quelle différence ? Tu n'as pas besoin de cet amour stupide.

– Imparable logique.

– N'est-ce pas ? J'ai fait des études supérieures.

– Et tu imposes à Patrick aussi ce régime de moine ?

– Patrick ? répéta-t-elle, sortant de sa rêverie. On sort tous les soirs, en ce moment, tu sais. Quand on rentre, il s'enferme dans le bureau pour expédier son travail en retard à la fac et deux heures plus tard dans le lit quand il me rejoint c'est avec un livre et une lampe individuelle. Tu dois lui parler seul à seul plus souvent que moi depuis qu'il s'élève dans les milieux qui comptent. Je n'ai pas besoin de lui imposer quoi que ce soit. »

Une autre fois :

« Je comprendrais que tu ne veuilles plus me voir.

– Mais je veux te voir, dis-je. J’y tiens.

– C’est juste pour que les choses soient claires.

– Ça ne te manque pas ?

– Quoi donc ? Le sexe ? Avec lui ? Ça a toujours été un peu catastrophique sur ce plan.

– Ah bon ?

– Une question de rythme. Il ne me perçoit pas bien. Ça arrive, ajouta-t-elle devant mon silence. Qu’est-ce qui t’étonne ?

– Je ne sais pas, je récapitulais ce que je sais de ta vie amoureuse. Kamal le Druze éclopé. Erwin l’homosexuel. Patrick l’arythmique. Et puis moi, à éclipses. Si je m’en tiens là, le seul avec qui les choses se sont passées de façon satisfaisante pour toi dans la durée, “sur ce plan” comme tu dis, est ma modeste personne. Flatteur mais improbable. Et puis ça ne cadre pas avec le Palace ni avec le mannequinat. Ni avec ce que tu dis de toi, maintenant que j’y pense. Où est le sale type dans tout ça ? Où est le goujat à haute valeur sociale ajoutée ?

– Tu te fais des illusions sur le mannequinat.

– Je me fais surtout l’effet de servir de couverture à des activités illicites, Paula. Moi et les trois pauvres types qui font office de paravent à je ne sais quoi dans ta vie que tu ne veux pas dire.

– Bravo. Tu sais vous mettre en valeur.

– Sérieusement. Tu n’as pas suivi Erwin sur un coup de tête. De qui ou de quoi t’a-t-il “sauvée” ?

– De moi, je crois, répondit-elle après un instant de réflexion. Tu compliques les choses, Frank, avec tes énigmes à la noix. Je venais de décrocher ma thèse sur Saint-Simon avec les félicitations du jury, j’en finissais une autre sur la littérature galante. Ma seule obsession c’était les études. Je n’avais pas de temps pour les hommes. Ceux que j’intéressais m’ennuyaient. Et ceux qui auraient pu m’intéresser me semblaient inaccessibles.

– Vraiment ?

– Je me faisais une très haute idée de la France, moi, mon ami. Je raffolais de la culture française et de la distinction française et de la littérature française et de la courtoisie française. Un Français, pour moi, c'était un homme maîtrisant parfaitement les codes de l'élégance, et bien sûr un homme cultivé. Qu'il puisse poser les yeux sur la petite Israélienne que je me faisais l'effet d'être était tout simplement impensable. Sans compter qu'alors j'aurais été forcée de lui donner le téléphone de *Mume Felitzia* avec ses croûtons de pain dans les poches et son patois yiddish. Hors de question.

– Emma Bovary de Jérusalem, alors ?

– Si tu veux. On peut le voir comme ça, répondit-elle avec une tension dans la voix qui me fit comprendre que je l'avais blessée. C'est vrai qu'Israël compte dix mille kilomètres carrés de moins que la Normandie, même si Jérusalem est plus chargée en mythologies que le Yonville de Flaubert. Mais on a aussi trois millions d'habitants en plus, hélas. Tu ne sais pas ce que c'est, toi, de venir d'une société d'immigrés dopée à la testostérone. L'excès de fragilité. L'excès d'indifférence. L'absence mais *to-tale* de tout savoir-vivre. Les discours permanents. Les querelles permanentes. Le bruit, la fatigue, l'obligation de tenir. Est-ce que ça rentre dans ta catégorie "provinciale" ? Une province où l'Histoire est partout. Où le souvenir de la Shoah est partout. Où on compte une guerre par génération et dans chaque famille un nœud de cauchemars. Où, à la place du pharmacien Homais, chaque homme de plus de trente ans est un Claude Lanzmann en puissance. Tu as une idée de ce que ça veut dire ? En tout cas c'est là que j'ai grandi. Que nous avons grandi. Tous. Tout le monde. Même les Arabes. Et avec en plus pour mon frère et moi un horizon qui était Paris. Paris comme regret. Paris comme rêve. À quatorze ans j'avais lu Simone de Beauvoir. Je pouvais réciter par cœur en français Nerval, Hugo, Léon-Paul Fargue. Mikaël, lui, il déclamait Racine.

– Dur à imaginer quand on le voit aujourd'hui. Par quel miracle ?

– Oh, c'est une longue histoire d'amour, la France, chez nous. Ça remonte à Varsovie. Les Wallich étaient propriétaires de salles de

spectacles avant guerre à Varsovie. Ma grand-mère Myriam faisait jouer le répertoire français dès qu'elle en avait l'occasion. Corneille. Molière. Marivaux. Et sa sœur Felizia, ma future tante, elle idolâtrait Sarah Bernhardt. Rêvait d'être actrice. Un jour elle a rencontré un type, un Français qui était producteur de théâtre ici. Aussi sec elle a quitté Varsovie et son mari Nussenboïm, grossiste en *shmat*', et elle est venue tenter sa chance. Et puis mon grand-père est mort...

– Le syphilitique ?

– Oui. Ma grand-mère a pris mon père et sa sœur par la main, ils sont venus la rejoindre quelque temps. C'est de cette façon que mon père a découvert la France. L'idée, c'était de l'inscrire en Sorbonne. Il avait quinze ans, c'était l'époque du Front populaire. Ça paraît dur à concevoir mais il parle encore de cette époque avec des larmes dans les yeux.

– Ta grand-mère et le théâtre. Mon grand-père et le Trocadéro. Le Front populaire. Ils auraient pu se croiser.

– Non... Non ! Vous étiez déjà dans le seizième, vous autres, déjà en voie d'embourgeoisement. Presque assimilés. Nous, tout le monde habitait le Pletzl. Rue des Écouffes.

– L'appartement de ta tante ?

– Qui est devenu celui de ma tante. La première ici, en 28 je crois, ç'a été Léa, la cadette des Wallich. On passe de Flaubert à Tchekhov, maintenant. Elle et son mari Zifkin n'étaient pas du tout dans le théâtre, ils tenaient un petit restaurant juste en bas. Il y avait encore leurs noms dans la cage d'escalier quand je suis arrivée ici tu te rends compte ? Zifkin et Léa Shternfeld », récita-t-elle, dessinant les noms d'un geste de la main.

Commencée sur le registre amoureux, notre conversation glissait vers l'intermède inévitable auquel tout ramène toujours sitôt que deux Juifs sont ensemble. Et que ce fût ou non un calcul de sa part – une façon de me détourner de ce qu'elle refusait de dire et de faire –, je n'avais pas plus qu'elle les moyens d'y résister.

« Qu'est-ce qui leur est arrivé ? demandai-je.

– Ma grand-mère est rentrée s’occuper des théâtres et mon père l’a rejointe quand les Allemands ont envahi la Pologne, il ne voulait pas la laisser seule. Pour ce qui est de Felitzia, elle avait son producteur de théâtre qui lui donnait de petits rôles. Le reste du temps elle aidait au service au restaurant, une vraie pimbêche à ce qu’on dit, elle prenait tout le monde de haut. Et puis le type, marié, elle a dû commencer à trouver le temps long et à le faire savoir un peu trop fort, le statut des Juifs avait été voté entre-temps... La suite coule de source, non ? Après guerre mon père a retrouvé la lettre à la préfecture. Il n’avait pas même pris la précaution d’un courrier anonyme. Tous embarqués. Felitzia bien sûr, mais aussi Léa, Zifkin, les deux gosses, David et Nekha, et puis Klara, la sœur de mon père. Tous.

– Et Felitzia a été la seule à revenir ?

– Est-ce que ce n’est pas ironique ? Tu saurais tout ça mon ami si tu avais lu les *Souvenirs* d’Alexandre Wallich. Tu n’avais pas la moindre idée de qui est mon père, non, quand on s’est rencontrés ? Patrick n’y a vu que du feu mais moi, je m’en suis tout de suite rendu compte. C’est ce qui m’a plu chez toi. Au moins un qui ne fantasmaît pas sur toutes ces conneries.

– Passe-moi un peu de cette vodka, plutôt.

– Patrick, c’est le contraire. Tout ce qui est juif est saint, pour lui. C’est un vrai catho là-dessus. Aucune obscurité. Aucune ambivalence. Pas la moindre duplicité. Le livre de mon père, il connaît par cœur. La solaire résistance du Bund. Le lumineux combat de l’Irgoun pour l’indépendance d’Israël en 48. Paris la Ville lumière. Et aucune ombre là non plus. Non. Pas même dans les caves de Saint-Germain-des-Prés. Juste le style. Le raffinement parisien des dîners avec Sartre. Avec Beauvoir. Avec Camus. Avec Koestler qui les avait présentés à mon père. Arthur Koestler, l’écrivain, un ami de Jabotinsky, le chef de papa en 48 dans l’Irgoun... Je pourrais continuer comme ça des heures. Des heures ! Marrant, non ? Toute la mythologie de mon enfance, tout ce avec quoi j’ai grandi, tout ce que j’ai voulu fuir en venant ici... Et Patrick ne vit que par ça, lui. C’est ça qu’il a épousé au moins autant que moi. La vérité ? C’est qu’il avait une femme dans chaque port, le héros sioniste. En Israël ma mère, bien sûr. À New York quelqu’un d’autre. Et ici son grand amour, sa grande

passion d'après guerre. Une romancière qui le pilotait dans les milieux intellectuels. Elle a beaucoup compté dans sa vision de Paris. Je suis convaincue qu'il aurait fini par s'installer rive gauche si ma mère ne s'était pas trouvée enceinte. C'était ce qu'il voulait, c'était la suite logique, la reprise de ses projets d'avant guerre. Mais je suis née, alors il est rentré. Et il en a voulu à ma mère, il m'en a voulu à moi, pour le restant de ses jours.

– Vraiment ? C'est ce que tu penses ?

– Si je le pense ? On parle d'Alexandre Wallich, pas de La Bruyère. Un homme qui dit ce qui lui passe par la tête à l'instant où ça lui passe par la tête. Et sans fioritures. D'aussi loin que je me souviens je l'entends m'expliquer que je suis un accident. Ce qui ne l'a pas empêché de se montrer extraordinairement exigeant avec moi. À sa fille les meilleures écoles il fallait. Dès qu'il a pu il m'a envoyée au Lycée français de Jérusalem. Je savais ce que je faisais en choisissant Paris après l'histoire avec mon Palestinien, je te l'ai dit. Henri-IV. La Sorbonne. Toujours le meilleur. Le prix à payer étant que je le décevais chaque fois, bien sûr. Jamais à la hauteur, la petite Paula, jamais. Trop transgressive. Trop féminine. Il n'avait d'yeux que pour mon frère. Qui n'en foutait pas une rame mais peu importe. Finalement la seule personne qu'il aura aimée chez nous, ç'aura été mon frère. Après sa naissance il a tiré un trait sur sa maîtresse parisienne. Sur son existence parisienne. Et il a commencé à accepter cette famille de bric et de broc construite plus ou moins par hasard dans le reflux de la guerre et de l'anéantissement. Mais c'était tard. Pour ma mère c'était très tard.

– Tu n'en parles jamais. Quel genre de femme était-ce ?

– Ma mère ? Oh, difficile. Dure. Une Russe. Une vraie militante, elle, de la première heure. Sauf qu'elle ne supportait pas la chaleur, le climat la rendait dépressive et de mauvaise humeur. Elle s'est sacrifiée beaucoup pour mon père. Elle était malheureuse, elle s'est très tôt refermée. Je me suis toujours sentie plus proche de lui, pour bizarre que ça semble. Il y avait un défi à relever avec lui, même si je l'ai toujours perdu. Mais elle. Elle c'était le mur. Le silence, l'amertume de vivre dans un pays pour lequel elle s'était battue mais auquel elle se sentait profondément étrangère. Et puis le vague mépris qu'elle avait pour moi

parce que j'étais une fille. Elle était déjà morte quand je suis arrivée ici. Cancer. Mais je me foutais de tout ça, tu sais. Ma mère, Felizia. Mon père. Je m'en fichais. Je voulais une vie neuve. C'était ça, les études, pour moi. C'était ce que Paris représentait. Sauf que ça n'était pas si simple, je l'ai vite découvert. Les codes. Les codes m'échappaient. Moi qui m'étais toujours sentie si française en Israël, je ne voyais pas comment ça marchait, ici. Je parlais trop fort. J'étais trop nerveuse. Je me sentais laide. Je ne suis pas bien grosse mais j'avais l'impression d'être énorme. Vivre ici, au début, c'était comme avoir ses règles en permanence. Je sais pas. Je détestais qu'on me remarque. À Henri-IV et les deux premières années de Sorbonne, je n'ai eu aucune vie sociale. Je passais pour arrogante. Et puis un jour, je sortais de la Bibliothèque nationale, où je me réfugiais la plupart du temps pour échapper à ma tante et dévorer les classiques, un type qui passait dans la rue s'est arrêté. Il s'est figé, pour être précise, j'ai cru qu'il avait perdu quelque chose. Je faisais cet effet aux mecs, à l'époque, apparemment.

– C'est encore le cas, tu sais.

– Oui, bon. Il m'a emmenée prendre un café. Fabrice, il s'appelait. On a parlé, il trouvait mon physique "étrange", il voulait faire des photos. J'ai dit oui parce que c'était facile, parce qu'il avait l'air gentil et que je me suis dit qu'avec l'argent je pourrais prendre un appartement à moi.

– Il ne t'a pas draguée ?

– S'il l'a fait je ne m'en suis pas du tout rendu compte. Ni ce jour-là ni plus tard. Je n'étais pas draguable en ce temps-là, mon ami. J'allais à son atelier prendre la pose quelques heures, je rentrais avec l'argent. Et j'ai bel et bien pris un studio l'année suivante. Mon premier appartement à moi. J'ai commencé à me sentir mieux. J'avais plus d'expérience. J'ai rédigé mes premiers travaux universitaires. Ça a commencé à rouler, quoi.

– Et les hommes ?

– Quoi, les hommes ? Je te l'ai dit : ceux qui me remarquaient n'étaient jamais assez distingués pour me plaire et les rares spécimens qui auraient pu me plaire ne songeaient pas à tourner les yeux dans ma direction. Et puis qu'est-ce que ça peut te faire *anyway* ?

– Curiosité. Mettons que, si je ne peux pas te pénétrer physiquement, il faut au moins que je puisse rentrer un tout petit peu dans ta tête.

– Et ça va te donner quoi ? Tu crois que tu me connaîtras mieux si je te raconte qu’au pot de thèse, après ma soutenance, le plus influent des membres du jury, un ponte, vraiment, celui qui m’avait donné le trac de ma vie parce que, en plus d’être élégant et très distingué, en plus de ses livres qui faisaient autorité, je connaissais sa réputation de sévérité et de mauvais caractère, justement *lui* est venu me voir et que sous prétexte de me féliciter à nouveau il a pris mon numéro de téléphone ? Je n’y croyais pas. J’étais si ahurie que je le lui ai donné sans réfléchir. Quarante-huit ans, marié, et passé le premier quart d’heure du dîner une semaine plus tard il est entré dans le vif du sujet. Il n’aimait plus sa femme, il restait par paresse, il avait plein de maîtresses sur les deux continents, ne couchait jamais avec ses étudiantes. “Ce n’est pas de la pruderie, c’est que la plupart ne le méritent pas”, il a dit. Imbu de lui-même comme personne. Lui aussi me trouvait “fascinante”. Mes yeux, mes mains – ah oui : mes gestes. Mes gestes avec mes mains quand je parlais. C’était ça son truc. Il avait passé la soutenance à me regarder parler. Est-ce que vraiment tu me comprendras mieux si je te dis que je l’ai suivi à l’hôtel presque tout de suite ? Et je n’avais rien d’une gourgandine, à l’époque, je t’assure. À dater de ce dîner et de cette nuit et durant les quelques années qui ont suivi il a pu faire de moi ce qu’il voulait. Tu me comprends mieux ? *Moi* je ne comprends pas. Je dépendais de lui en tout. J’ai tout fait, avec lui, tout connu. Les soirées à trois ou quatre extraordinairement raffinées, et d’autres fois, au contraire, il sonnait à ma porte pour me prendre dans l’embrasure en deux minutes avant de partir sans un mot...

– Tu te laissais faire ?

– *Amphytrion*, la comédie de Molière. Ça te dit quelque chose ? “*Lorsque dans un haut rang on a l’heur de paraître / Tout ce qu’on fait est bel et bon ; / Et suivant ce qu’on peut être / Les choses changent de nom.*” C’est la meilleure définition du pouvoir que je connaisse, Frank. Les deux derniers vers, en particulier. “*Suivant ce qu’on peut être / Les choses changent de nom.*” C’était quelqu’un de très tranchant. Il avait beaucoup d’emprise sur moi. Tu me comprendras si je te dis que, en

même temps, je suis restée lucide sur ce qu'il était du début à la fin ? La plupart du temps ses idées me révoltaient par leur facilité. Je voyais parfaitement comment il utilisait les modes intellectuelles à son profit pour avancer sa carrière. Tout ce cynisme vertueux qu'il niait avec la dernière énergie quand je le lui reprochais. Son absence de scrupule, dès qu'il s'agissait de jouer des coudes. Ses idées je m'en foutais comme du reste. Essaie d'expliquer ça, mon ami. Lui qui m'impressionnait par sa puissance intellectuelle, ses idées ne m'intéressaient pas du tout. Lui qui effaçait toute autre présence masculine dans ma vie pouvait baisser qui il voulait de son côté. Même sa femme si par extraordinaire l'envie lui en avait pris. Tu me comprendras si je te dis que, lorsqu'il s'est mis en tête de m'aider, tout ça a commencé à me faire peur ? Il voulait faire pression dans les départements ici pour m'obtenir un poste en fac alors que je ne lui demandais rien. Il est allé jusqu'à me proposer une *tenure* à Columbia d'ici quelques années si je décidais de le rejoindre une fois qu'il serait nommé à la tête du département français là-bas. C'était ridicule, je n'étais pas du tout qualifiée pour ce genre de poste. On met une vie à l'obtenir. Mais j'ai su qu'il fallait que j'arrête. Dans le cas contraire, il allait prendre toute la place. Sauf que c'était plus facile à dire qu'à faire parce que dans une certaine mesure il l'avait déjà prise. Son nom était partout, ses livres étaient partout. Et il était partout dans ma vie. Alors j'ai fui. J'ai fui l'université. Dans le but de le mettre à distance, j'ai commencé à accepter les invitations de Fabrice aux soirées du Palace. Ce mannequinat que j'avais fait jusque-là en dilettante, je me suis plongée dedans pour changer d'univers. Et c'est vite devenu une autre addiction, un autre piège, ou plutôt l'autre mâchoire du même piège vu que je continuais de le voir lui, malgré tout, en parallèle à ces nuits que tu peux sans mal imaginer. Oui. Et ça jusqu'à ce qu'Erwin me sorte de là. »

Silence. Elle a raconté tout cela la tête sur mon épaule, sans bouger.

« Quoi ? dit-elle. Pourquoi tu ne dis rien ?

– J'imagine ta dépendance sexuelle avec ce type à l'air imbuvable et je nous vois nous en ce moment. C'est tout.

– Ma dépendance sexuelle, répète-t-elle, levant des yeux incrédules. Tu vois que ça ne sert à rien. Je te raconte et tu ne comprends absolument pas. »

Quand Zimmermann se trouvait à Paris, ce qui arrivait tout de même fréquemment – il ne passait pas tout son temps avec le ministre ! –, Paula cessait d’être accessible et je retrouvais Lise, laquelle faisait de son mieux, je crois, pour ignorer ce qui se passait – mais que se passait-il ? Rien, au fond : quelques joints, quelques verres de vodka, des confidences suivies d’autres confidences entrecoupées d’attouchements vagues. Puis Lise et moi reprenions nos soirées intimes, nos brunchs paresseux chez elle, et, si Lise ne possédait pas le dixième de l’intensité de Paula, du moins savait-elle me témoigner la sollicitude, la tendresse et l’attention qui manquaient cruellement à la fille d’Alexandre Wallich – laquelle était aussi dénuée qu’on peut l’être de toute curiosité concernant les instants de ma vie que je ne passais pas en sa compagnie. Quant à ma propre curiosité, je l’ai signalé, pas une seule fois au cours de ces week-ends je n’ai posé la question que j’aurais dû poser – la seule, en filigrane, derrière toutes les autres – et aujourd’hui je me dis que c’est peut-être la raison pour laquelle les choses ont tourné de cette façon, la raison pour laquelle j’ai fini par y répondre tout seul.

Je voyais Zim pour travailler sur Mendès, j’étais de ce fait au courant de la plupart de ses déplacements, et quand, au milieu de l’automne, il m’annonça qu’il devait se rendre en Suisse toute la semaine suivante pour un forum économique, au terme d’un mois presque plein où il avait paru rivé à la capitale – et où, en conséquence, je n’avais pas vu Paula –, j’exultai tant que j’eus du mal à ne pas le lui montrer. « Paula t’accompagne ? demandai-je aussi légèrement que possible. – Quelle idée ! répondit-il. C’est bien assez compliqué comme ça entre nous, en ce moment. Si je lui impose en plus des dîners tous les soirs avec des fonctionnaires de Bruxelles, c’est le divorce. – Encore mieux. Tu vas retrouver Strauss, alors. Les agapes entre mecs, tu vas te marrer. – Tu parles ! Il est à Taïwan en ce moment. Non non. Ce sera boulot-boulot. –

Bon. En tout cas j’aurai la moitié du manuscrit à ton retour, je pense. Compte sur moi. » Les téléphones portables n’existaient pas encore, et Paula et moi avions convenu, pour des raisons de prudence, que dans les périodes où nous ne pouvions pas nous voir ce serait elle qui appellerait. Cette fois-là, cependant, elle ne l’avait pas fait, et après un coup de fil

succinct trois semaines auparavant, j'étais resté sans nouvelles. La porte de *Zimmermann Consultant* à peine refermée, n'y tenant plus, je me jetai dans une cabine pour lui fixer rendez-vous et tombai sur le répondeur.

Idem le lendemain, et le surlendemain, et tous les jours de la semaine.

« Patrick ? » haletai-je à son retour, après que le déclic du téléphone dans l'écouteur m'eut brûlé le ventre une seconde – et après une nouvelle déception en entendant sa voix à lui. « Eh bien tu ne perds pas de temps dis donc, je descends de l'avion. Ça va ? Tu as avancé ? » Je dis que oui. Quoi d'autre avais-je pu faire durant tout ce temps sinon travailler – en plus de me ronger les sangs sous l'acide de questions sans réponses, et pousser jusque sous leurs fenêtres boulevard Exelmans pour tenter de l'apercevoir ? Les quelques nuits passées avec Lise n'étaient pas parvenues à me calmer. Et de nouveau les questions : Où était-elle ? Qu'était-il arrivé ? Pourquoi ne voulait-elle plus me voir ? À Zim, je dis simplement, « On se fait le chinois un soir de la semaine avec Paula ? Ça fait des siècles. – Mais pourquoi pas, répondit-il. Je vois avec elle, je te rappelle. »

Quatre soirs plus tard au Pacifique, une table qui me sembla celle de la toute première fois, même nappe, même aquarium, comme la première fois également elle parut vêtue d'une simple paire de jeans et d'un pull, et ses cheveux bouclés, coupés de frais, tombaient au hasard sur sa nuque. « Tu es allée chez le coiffeur ? » demandai-je tout en m'efforçant de calmer les battements de mon cœur affolé tandis qu'elle m'embrassait sur les joues sans attention particulière. « Tu aimes ? J'avais envie de changer », fut sa distraite réponse tandis qu'elle s'asseyait exactement sur la chaise qu'elle avait occupée quatre ans plus tôt, à gauche de Zim, autant dire à des années-lumière, sur quoi elle baissa les yeux vers le menu. Ce n'est même pas qu'elle évitait mon regard, j'aurais préféré, elle semblait juste absente. Et ses yeux vides, régulièrement, dérapaient vers le spectacle de la salle, tandis que Zimmermann m'entretenait de tout et de rien, son voyage en Suisse, la mondialisation et la nouvelle finance, les idées qui lui étaient venues sur Mendès France, et le docteur Garretta dont le procès s'ouvrait. « Dis-moi Patrick, tu as appelé pour le chauffagiste, au fait ? » fut la seule intervention de Paula durant le dîner, avant de préciser poliment à mon intention : « On a un problème avec la

chaudière. Par ce temps c'est insupportable. – Ne t'inquiète pas, fit Zim, le type vient vendredi. » Puis me prenant à témoin : « Madame rentre de vacances hier et figure-toi qu'elle trouve la chaudière en panne. Tu crois qu'elle aurait appelé Savély ? – Qui a oublié la visite de contrôle ? » répliqua Paula. Je suis incapable de m'occuper de ce genre de truc. Je ne sais même pas où sont les papiers. » Zim : « Tu vois ce que c'est de vivre avec une princesse juive ? À peine sorti du taxi tu te fais engueuler. – Je ne savais pas que tu étais en voyage », dis-je le regard braqué sur elle. Zim : « Ça l'a pris comme ça. » Paula : « J'étais en Asie. Tu connais ? J'avais envie de changer d'air. » Moi : « Où ça en Asie ? » Paula : « Un peu partout. Thaïlande, Corée du Sud. Chine. » Moi : « Toute seule ? » Paula : « C'est très dépayçant, hein. Très ! Il y a une énergie ! » Zim : « Paula n'a peur de rien, tu sais. » Paula : « C'est déjà l'an 2000 là-bas. La mondialisation si on ne connaît pas l'Asie, on n'y comprend rien. » Zim : « Je te l'ai toujours dit. Tu devrais y aller, Frank. Tu devrais vraiment voir ça. »

Nous nous séparâmes sur le trottoir d'un baiser et d'une poignée de main sans qu'elle m'ait envoyé le moindre signe de reconnaissance ou la plus petite ébauche de promesse que nous allions nous voir. Je rentrai chez moi furieux et me couchai sans trouver le sommeil. Le lendemain, j'étais devant leur appartement pour le petit déjeuner et, sitôt que je vis Zimmermann disparaître en scooter sous la pluie, je traversai la rue et sonnai à l'interphone. Il y eut un silence assez long, je sonnai une seconde fois, la voix de Paula fit, « Oui ? », je dis, « C'est moi, Paula, c'est Frank. Il faut que je te parle. – Qu'est-ce qui se passe ? dit-elle, ce qui me parut absurde. – Il faut que je te parle », répétais-je. Je la sentis hésiter puis le déclic retentit et je pénétrai dans l'immeuble.

« Qu'est-ce qui se passe ? répéta-t-elle en survêtement sur le seuil, une main sur la poignée de la porte, l'autre en appui contre le chambranle.

– J'aimerais le savoir. » Je parlais comme essoufflé. « Qu'est-ce qui te prend, Paula, pourquoi tu me laisses un mois sans nouvelles ? Je te vois hier c'est à peine si tu me salues. Tu ne veux plus me voir, c'est ça ? »

Les yeux de Paula avaient différentes profondeurs. Celle avec laquelle elle m'examina un instant sans bouger était plate, fixe, opaque, une attente de pierre ou de lave durcie. « Tu veux un café ? dit-elle en

s'écartant pour me laisser entrer. Il ne faut pas t'attacher à moi, Frank, je te l'ai dit, déjà », ajouta-t-elle tandis que je lui emboîtais le pas.

Elle se mit en devoir de remplir la cafetière.

« Tu me laisses venir chez toi, tu m'écoutes quand j'en ai besoin et je trouve ça merveilleux. Merveilleux, répéta-t-elle en me lançant un sourire qui me déplut. Tu comprends certaines choses. Pas tout, mais certaines choses. Et c'est déjà énorme. Je n'ai jamais eu ça jusqu'ici. Mais j'ai aussi besoin de solitude. J'ai besoin de me retrouver. Parfois j'ai juste envie de partir. Patrick sait ça, il est habitué. C'est l'un de nos accords depuis qu'on vit ensemble. Quelquefois je boucle mon sac et je pars n'importe où. Je ne le préviens pas, il ne sait pas où je vais ni quand je reviens. Il sait juste que ça ne dure pas longtemps. Se réveiller dans un hôtel inconnu, dans un lieu inconnu. C'est vertigineux pour moi. Je me dis que dehors, personne ne comprendra ce que je dis hormis le réceptionniste à l'anglais de bazar. Ne plus être comprise. Vivre sans identité. Sans langage. Passer des journées entières entourée d'inconnus qui parlent des langues étrangères. Je sais que je peux me perdre et c'est une tentation. C'est un décrochage. C'est le présent pur, hors langage, hors les mots. L'Asie offre un terrain inégalé pour ça tu sais. Taïwan. Macao. Macao tu devrais y aller. C'est fabuleux. Fabuleux ! Tu prends du sucre ? »

Sans répondre, je la regardais verser le café dans la tasse comme s'il s'agissait d'un spectacle extraordinaire et ça l'était, en un sens. Ça l'était.

« Tu aurais pu me prévenir, ai-je dit dans un souffle, comprenant que j'avais la réponse à la question que je n'avais pas posée.

– Ça ne compte pas, Frank, répondit-elle avec légèreté – car elle n'en était pas là, elle ne savait pas que je savais. Ça ne compte pas si je préviens. Ça cesse d'être une disparition. Et puis pourquoi ? Quand j'ai l'impression que je m'assèche, je t'appelle, tu m'offres ton oasis de dialogue et ça me ressource, oui. Ça me fait un bien fou. Mais ça ne te donne pas de droits sur moi. Je n'ai pas d'obligation à te dire ce que je fais, où je vais, avec qui. Nous ne sommes pas ensemble. Nous ne sommes pas un couple. Tiens. Bois ton café pendant qu'il est chaud. Après je te chasse hein, j'ai du travail.

– Avec qui, dis-je, recevant dans le creux de la main la tasse qu’elle me tendait.

– Comment ?

– Ce que tu fais, où tu vas et *avec qui*. Je viens de comprendre. Tu couches avec Strauss, non ? Vous étiez ensemble à Taïwan. Ne me prends pas pour un imbécile. Patrick te l’a demandé, c’est pour ton plaisir personnel ou les deux ? »

Les secondes de silence qui suivirent sont celles qui me restent avec le plus de netteté quand je repense à cette scène. C’est en voyant le visage de Paula qui se décomposait avec lenteur et devenait livide et gris, que j’ai pris conscience de ce que je venais de dire – sans y penser, sans réfléchir, sans savoir que j’allais le dire. Est-ce ainsi que fonctionne une rumeur ? Il avait fallu qu’elle disparaisse à nouveau pour que l’idée se fasse jour, il avait fallu qu’elle mentionne Taïwan, où il se trouvait, mais ces indices n’avaient fait que mettre en mots, dans ma tête – ces fameux mots dont tout dépend –, le balbutiement débile qui s’y trouvait déjà depuis Dieu sait quand.

Oui. À peine articulée maintenant, cette phrase annihilant toute vraisemblance s’inscrivait entre nous comme la vérité même, elle était devenue plus réelle que toute réalité avec laquelle Paula aurait voulu la démentir.

Elle a eu l’air de le comprendre, d’ailleurs, parce qu’elle n’a pas cherché à le faire. Elle avait baissé les yeux sur le carrelage. Toute la violence flamboyante que je savais d’elle sans en avoir jamais été le témoin brûlait ses pupilles quand elle a relevé la tête pour dire, d’une voix de ventre très basse de fureur contenue :

« Sors d’ici. Je ne veux plus jamais te voir. »

Et c’est ce que j’ai fait – après une ultime seconde passée à la regarder tout en me demandant s’il convenait que je m’excuse ou que je la gifle, au contraire. Posant sur le comptoir de la cuisine américaine ma tasse aux trois quarts pleine, je suis sorti.

Colère de l’avoir perdue, honte à l’idée de m’être si grossièrement trompé : je suis passé par tous les états possibles au cours des semaines suivantes. Je lui ai même écrit une longue lettre où je lui demandais

pardon et où, avec une sincérité discutable, je me mis à évoquer mes « problèmes psychologiques », mon éducation, l'attitude de Zimmermann dès que Strauss entrait dans la conversation – cette ambiance équivoque, toute de testostérone et de compromission vague.

Elle ne me répondit pas.

En mars 1993, conformément au pronostic de Paula, la gauche a perdu les législatives et Strauss son poste ministériel.

Le bouquin de Zim sur Mendès France est sorti un mois plus tard et, bien que non couronné d'un prix, cette fois-ci, il a connu en librairie le même succès que l'ouvrage sur Bentham.

Je ne me suis pas rendu au cocktail de lancement, cette fois-ci, et j'ai cessé toute collaboration avec Zimmermann.

À l'automne, Lise a commencé à parler de vie commune. Nous nous sommes installés tous les deux, mais ça n'a pas tenu – nous avons vite cessé de faire l'amour, je l'ai rapidement trompée. Après une rupture sans heurt, j'ai eu l'occasion de partir quelque temps vivre à l'étranger, et à mon retour, j'ai publié mes premiers livres.

En 1995, Strauss est devenu maire de Sarcelles et, en 1997, ministre de l'Économie. Il a été contraint à la démission deux ans plus tard du fait de son implication dans plusieurs dossiers pénaux dont l'affaire dite « de la MNEF » – la mutuelle étudiante, dirigée par d'anciens membres de l'OCI, auprès de laquelle il officiait comme consultant. En novembre 2001, le tribunal correctionnel de Paris l'a relaxé de tous ses chefs d'inculpation.

Je n'ai jamais revu Paulina Wallich.

OceanofPDF.com

Deux lettres

Paris, 18 août 2006

Chère Paula,

J'ai commencé *Une matière inflammable*, comme d'habitude, c'est-à-dire sans trop savoir où j'allais ni me poser la question de ce que j'en ferais une fois terminé.

Que tu sois la dernière personne dont je puisse en solliciter la lecture et l'avis n'empêche pas que tu sois aussi, malheureusement, la seule. Voilà pourquoi je te l'envoie donc. N'hésite pas à me faire part de ce que tu penses même brutalement.

Pour ma part, j'ignore si l'actualité a ravivé certains souvenirs ; si, à quarante-sept ans, j'ai cédé comme tout le monde au besoin de me retourner sur certains nœuds de ma vie pour tâcher d'en mesurer l'importance – après leur en avoir donné beaucoup trop à l'époque et peut-être pas suffisamment par la suite. Ce dont je suis sûr, en revanche, c'est de ce qui se passerait si je portais chez mon éditeur ces pages aussi peu satisfaisantes à mes yeux qu'impubliables en l'état : il sauterait dessus tout en me demandant de les reprendre pour en faire ressortir l'aspect politique et je m'y refuse.

Pour moi, si ce livre est inachevé, c'est qu'il est le récit de quelque chose qui entre nous est resté suspendu. Amour : le mot me gêne par son imprécision et puis nous étions trop pétris de contradictions l'un et l'autre, trop tiraillés entre désir

d'appartenance et vitalité de la rupture pour réaliser ce qui nous arrivait si c'est le cas. Tu me diras (peut-être) que rencontrer quelqu'un revient le plus souvent à n'être pas prêt pour le faire, justement, que c'est la raison pour laquelle échouent la plupart des histoires et que c'est même à ça qu'on les reconnaît. C'est possible. Possible, oui, qu'aimer ne soit rien d'autre que la reconnaissance d'une possibilité d'aimer – un signe de la main depuis le rivage de ce que l'on est vers le large de ce que l'on pourrait devenir si. Mais c'est justement pourquoi j'ai écrit ce livre, c'est la raison pour laquelle il est inachevé – et c'est aussi pourquoi je te l'envoie – à toi et toi seule. Nous n'étions pas prêts, et si ce livre a quoi que ce soit de politique, selon moi, c'est dans l'analyse sous-jacente des raisons de cette impasse en chacun de nous – dans l'analyse de nos conflits d'intérêts intimes, si tu veux, plutôt que dans je ne sais quel contexte en toile de fond.

Une dernière chose – avant que tu tournes la première page ou me renvoies ce manuscrit sans l'avoir ouvert, ce que je comprendrais parfaitement.

J'aimerais me dire que celle à qui je l'adresse, et donne ainsi sur lui droit de vie et de mort, n'est pas la professeure à l'ESSEC Paulina Zimmermann auteure de deux ouvrages d'histoire sur la civilité galante au xvii^e siècle, épouse d'un économiste aujourd'hui distingué du Parti socialiste et mère d'un enfant qui fait sa bar-mitsva cet automne – à l'heure plus que probable où le Parti désignera pour candidat aux présidentielles nul autre que l'ex-mentor de son mari.

J'aimerais me dire que mon unique lectrice est, encore et toujours, Paula Wallich, la jeune femme que j'ai connue et que j'essaie de rendre à elle-même dans ces pages – sauvage, fragile, cherchant l'échappée – en quête d'une issue que je n'ai pas su lui procurer.

C'est à elle que je dédierai ce livre, si jamais il voit le jour, comme je dédie cette lettre, et chaque pensée qu'il m'arrive d'avoir lorsque, parfois, je pense à toi.

Frank

Marrakech, le 6 novembre 2006

Mon père est mort il y a deux mois, il y a deux mois aujourd'hui même, ça n'aurait pas dû me surprendre, j'allais régulièrement le voir à Jérusalem depuis sa maladie, une leucémie lymphoïde chronique, on appelle ça une leucémie de vieillard.

Durant les deux dernières années, chaque fois que j'étais sur place, j'ai tenu à être celle qui l'emmènerait à l'hôpital Hadassah faire son hémogramme.

Soixante-dix-neuf ans, une ville en quasi-état de guerre – chez lui, depuis le jardin, au beau milieu de l'après-midi, il nous arrivait de prendre le thé au son des tirs d'hélicoptères – mais il ne supportait toujours pas de se faire conduire où que ce soit sans se plaindre. Et pas par sa fille.

On faisait le trajet, lui mutique ou bougonnant contre la circulation, et moi avec ce que je pouvais de conversation normale, les progrès de Jonathan à l'École alsacienne, la carrière de Patrick, plus rarement la mienne. *De la galanterie au libertinage* sorti aux PUF je commençais mon séminaire à l'ESSEC, je lui racontais ça tout en m'efforçant de suivre le plan de circulation posé sur le tableau de bord mis au point par Mikaël. Mikaël n'a jamais pris la peine d'emmener papa à l'hôpital mais ça ne l'empêchait pas d'avoir son idée sur la manière de s'y rendre. Il pensait que transformer la ville en labyrinthe permettait d'échapper plus sûrement aux attentats terroristes. Chaque jour pendant trois ans sur les cartes de la ville il a cherché à prévoir les attaques-suicides à partir de celles déjà survenues. Il dessinait les trajets selon des calculs compliqués. Il y avait des plans pour ses filles, pour sa femme, en fonction de leurs déplacements respectifs. Des plans et

un certain nombre d'instructions parfaitement impraticables, parce que essaie de ne jamais t'arrêter à proximité d'un autobus au feu rouge, par exemple, dans une ville où les bus sont légion et les feux de circulation presque aussi nombreux. Mais il m'appelait sur le portable pour vérifier que je suivais bien le chemin qu'il avait mis au point et lui désobéir était hors de question. Même si mon père trouvait ça ridicule. À chaque appel de Mikaël je l'entendais grommeler sur la banquette arrière. À chaque hésitation de ma part également. Il est vrai qu'il trouvait tout ridicule et pas seulement depuis sa maladie. Un jour il y a de ça des années, on était en vacances à Florence, ma mère a voulu dîner dans un restaurant un peu sombre, le genre trattoria aux lumières tamisées. Il a tout de suite haussé les épaules. Qu'est-ce qu'ils essaient de cacher, disait-il, pourquoi n'y a-t-il pas de lumières ? Et ce n'était pas de l'humour, il posait sérieusement la question. Résultat, on a fini dans une brasserie minable éclairée au néon. J'ai plein d'anecdotes de ce genre à son sujet, comme la fois où un chauffeur de taxi a ramené à la maison le porte-monnaie que ma mère avait fait tomber dans sa voiture, et qu'il a failli se jeter sur le malheureux type, et appeler la police. Il croyait qu'il avait volé le porte-monnaie. Il était comme ça, mon père. Hostile. C'était sa manière de se sentir responsable. Il pensait que tout était dangereux, que ni ma mère ni mon frère ni moi n'avions les capacités d'affronter les puissances mauvaises qui régissent ce monde. Il fallait qu'il s'occupe de tout. Et quand il a été malade et qu'il n'a plus pu s'occuper de rien justement, il est devenu pire encore.

Pourquoi je prenais la peine de venir, franchement, je me pose encore la question. Comme si on allait se parler plus ou mieux lui et moi du seul fait qu'augmentait le nombre de ses globules blancs, comme s'il allait mieux comprendre pourquoi j'ai voulu lui échapper, comme si j'allais lui pardonner d'être qui nous sommes.

« N'écoute pas ton frère, Paulina. Tourne à gauche, Paulina. Où est-ce que tu as mis ma veste, Paulina ? » Paulina. Oui.

C'est comme ça qu'on m'appelle en Israël mais moi, ça me fait chaque fois l'effet de porter un nom d'emprunt. La "vraie" Paulina,

la Paulina d'origine, si je puis dire, on ne sait pas grand-chose d'elle. Je ne t'ai jamais raconté ça ? Ça remonte à la guerre. Ma grand-mère avait eu une aventure avec un soldat allemand dans les années vingt et quand elle et mon père ont été transférés dans le ghetto en 40, le type avait été nommé commandant militaire de la Wehrmacht à Varsovie si bien qu'elle a pu s'arranger, si dingue que ça paraisse, elle a obtenu de lui des licences pour ouvrir deux bistrots et une salle de café-théâtre. Dans le ghetto. Tout le monde venait. C'était plein tous les soirs, même sans chauffage. Quand les nazis coupaient le courant les spectacles se donnaient à la bougie. C'est comme ça que ma grand-mère a joué dans un truc qui s'appelait *La Théorie des rêves de Freud*. Elle a fait en yiddish une lecture de *Britannicus* et du *Cid* et même des *Fables* de La Fontaine (ne me demande pas comment ils s'arrangeaient pour les alexandrins). Mon père, lui, faisait le vélo-taxi dans les rues du ghetto et le soir, pour approvisionner ma grand-mère en thé ou en slivovitz, et la Résistance en flingues, il trafiquait avec les Russes et la pègre polonaise qui étaient les seuls à pouvoir entrer et sortir plus ou moins à leur guise. Bref. Quelque part dans ce merdier surgit l'amour en la personne d'une Paulina Meyerson-Baker. Rousse, dix-huit ans comme mon père, chanteuse de cabaret à ce qu'il semble. Et c'est tout. Elle disparaît entre la place du Transfert, où les gens crevaient du typhus comme des mouches en attendant d'être entassés dans les wagons plombés, et une chambre à gaz. Je ne suis même pas sûre que la passion que mon père dit avoir eue pour elle n'est pas un embellissement après coup. En tout cas il m'a donné son nom. Avant de passer le restant de ses jours à m'accabler de reproches. Les gens de sa génération étaient des contradictions ambulantes, de toute façon, pourquoi devrais-je être moins cinglée ou plus cohérente ?

Il y a deux ans il a développé une résistance au mésylate d'imatinib. C'est le médicament qui lui permettait de garder sa leucémie à un niveau contrôlable, moyennant quelques nausées. Son taux de lymphocytes s'est mis à grimper de façon spectaculaire. Fièvre, sueurs, ganglions, crises d'épuisement, tout le cirque. On a

vite dû prendre une infirmière à domicile, avec mon frère. On a commencé des transfusions. Mikaël venait le voir aussi souvent que possible, mais ça n'avait rien d'évident parce qu'il habite Beit El maintenant en pleine Cisjordanie et les routes étaient dangereuses au début des années deux mille. C'est pourquoi j'ai commencé à me rendre sur place un week-end par mois.

Les transfusions agissaient une quinzaine de jours, ça lui nettoyait le sang, il retrouvait une certaine énergie. Avant de retomber peu à peu jusqu'à une forme d'épuisement léthargique l'empêchant de faire quoi que ce soit d'autre toute la journée que se traîner du lit jusqu'à la télévision sans rien avaler, et alors il était temps de retourner à l'hôpital, temps de traverser le nouveau labyrinthe dessiné par mon frère.

Donc, non, je n'ai pas été surprise quand début août, alors qu'on l'hospitalisait pour une nouvelle transfusion, Mikaël m'a appelée pour me prévenir que papa cette fois n'en sortirait pas, qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre et que je pouvais réserver mon billet. Mentalement j'étais prête. J'étais même soulagée.

Sauf que prête ou non, quand il s'agit des parents vient toujours l'instant où tu es prise à revers. Pour moi, ç'a été pendant *shiva*, la semaine de deuil. On était tous enfermés dans la maison à ne rien faire, comme l'exige la coutume, il y avait là Patrick et toute la famille de mon frère et Uri, qui est le dernier oncle encore en vie du côté de ma mère. On commençait à faire le tri de ce qu'on allait garder ou non des affaires de papa, et en farfouillant dans son bureau je suis tombée sur mes livres. Ça m'a semblé incroyable. Parce que ce ne sont vraiment pas des best-sellers, tu sais, juste des petits bouquins universitaires qu'on trouve difficilement même à Paris. J'ignore comment il s'est débrouillé pour se tenir au courant de leur parution. Alors qu'il ne m'en avait jamais touché mot, j'ai toujours cru qu'il ne savait pas que j'écrivais. J'avais demandé à Patrick de ne pas le lui dire. Je pensais que dans le cas contraire, si par hasard il l'avait appris, il s'en serait foutu complètement ou alors il aurait trouvé le sarcasme idéal pour me décourager de poursuivre et je n'avais pas envie de faire face à ça. Eh bien, Frank.

Ce que ni la vision de son corps sur le lit ni le kaddish au cimetière ni le rabbin déchirant mon vêtement n'avaient accompli, ces deux petits livres rangés à part dans sa bibliothèque y sont parvenus. J'ai fondu en larmes. Ce n'est pas ridicule ? Des larmes de joie et de fureur, je pleurais et je l'insultais, je pensais, voilà le genre de type dont je viens. Sans place même lorsqu'ils se posent quelque part, sans mot pour exprimer ce qu'ils ressentent, sans propriété même lorsqu'ils construisent quelque chose. Et puis un jour ils disparaissent. Et il ne reste rien, rien. Un nom sur une tombe, quelques vestiges témoins de leur lutte et de leur fuite et c'est tout. Et ça me bouleverse, et ça me dégoûte profondément. Tu sais qu'il avait fait tant de donation avant sa mort que tout était déjà dispersé ? Il n'a rien laissé derrière lui. Au grand dam de Patrick, d'ailleurs, je crois qu'il comptait un peu sur la mort de papa pour se renflouer après ses investissements malheureux ces dernières années. Mais passons.

Ah, Frank ! On ne s'est pas parlé depuis quinze ans, je ne vois pas bien ce qui me pousse à te raconter ça. Je ne vois pas bien pourquoi je t'écris, en fait, je m'étais jurée de ne pas le faire. Je ne sais pas. Je suis peut-être plus émue que je ne veux l'admettre par ton manuscrit ou bien c'est la mort de mon père qui me travaille ou les deux. Dans la chambre, Patrick ronfle et moi, l'insomniaque, je me suis réfugiée dans le patio gonflé de nuit et de silence de nos « appartements », comme on appelle les pièces délirantes qui nous sont réservées chaque fois que nous venons ici. Qui ne connaît pas cet endroit ne sait pas ce que c'est que le luxe, mon ami, laisse-moi te le dire. Curieux que personne parmi la foule de personnalités qui vient là régulièrement n'ait jamais décrit ces lieux publiquement. On n'en parle pas. On appelle ça la sphère privée. Non que cela me dérange, pas du tout. Mais c'est pour dire. Les pudeurs de bénitier pour l'argent, chez tous ces gens de gauche que Patrick fréquente – et moi aussi par capillarité ! C'est bien la seule chose qui me choque, au fond. Tellement catho. Certains week-ends Patrick part claquer des dizaines de milliers d'euros à Las Vegas dans des virées entre mecs avant de revenir le lundi matin discuter pouvoir d'achat

rue de Solférino. J'ignore où il trouve l'argent entre parenthèses. Mais si je le lui fais remarquer, il prend une mine de conspirateur. Ce n'est pas lui. C'est un autre Patrick. Il me fait rire. Tu crois que tous les gens de gauche sont bipolaires comme ça, dans les sphères du pouvoir ? Enfin il est vrai que ça défie toute description, ce riad. Il est peut-être conçu pour ça d'ailleurs. Pour intimider, pour faire taire. Comment dire quoi que ce soit d'un lieu qui te dépasse à ce point quand la propriétaire fait tout pour te laisser croire qu'elle te traite en égal ? Ca crée une dissonance cognitive. Tu ne sais pas comment réagir.

En tout cas je ne vais pas m'y risquer, moi non plus, pas dans une lettre à un « vrai » écrivain. Puisque c'est ce que tu es devenu. Oui. Oui bien sûr, je t'ai lu. Pourquoi je ne voulais pas te répondre, pourquoi j'essaie encore de ne pas le faire ? D'abord, je ne vois pas quoi dire. Ça m'a émue, bien sûr, le portrait que tu fais de toi, de nous – surtout de toi, en fait. Mais en même temps, trop de choses ne correspondent pas à ce dont je me souviens pour que mes critiques aient le moindre sens. Alors je sais bien que l'écriture fonctionne à rebours de la psychanalyse, que les écrivains puisent leur inspiration dans ce qui ne marche pas plutôt que l'inverse et que le jeu consiste à exagérer logiquement les contradictions ou les conflits intérieurs que, dans la vie courante, on s'efforce plutôt d'aplanir. Etc., etc. Oui. Et je ne prétends pas non plus que tout soit faux dans ce que tu montres ; mais tout de même.

Le silence. Je crois que c'est ça qui m'empêche de trouver le sommeil. Ca me fait gamberger et je t'écris. Je vais t'expliquer ce qui me gêne dans ton livre.

Prends l'incident chez ton grand-père qui met le feu aux poudres. Tu te décris à vingt ans suffisamment fragile et plein de ressentiment filial (et suffisamment peu sûr de toi et de ton apparence) pour sauter sur les accusations de Julia et en faire une montagne. En même temps, tu te montres à trente ans dissertant avec distance sur le plaisir flatteur qu'elle a pu retirer de toute l'histoire. Bien. Mais jamais tu n'envisages qu'elle ait pu tout inventer. Pourtant, ça me semble assez plausible, à moi, surtout si

vos relations étaient bien telles que tu les décris. Après deux années de vie commune, compte tenu de la différence d'âge et des espoirs qu'elle avait mis en toi pour se refaire, tu la décevais tellement qu'elle a très bien pu vouloir exagérer à ton intention les simples marques de courtoisie, peut-être un peu appuyées, il est vrai, auxquelles se serait livré en sa présence n'importe quel bourgeois parisien de la génération de ton grand-père au fait des bonnes manières – et auxquelles elle n'était pas habituée. Sauf que l'homme mûr qui se penche sur ses souvenirs en 2005 ou 2006, si c'est bien l'époque à laquelle tu as écrit ça, l'auteur qui se met en scène dénudant le cadavre de son grand-père dans une chambre d'hôpital – cet homme-là doit croire au fond de lui qu'il s'est bel et bien passé quelque chose d'inapproprié ce jour-là rue des belles feuilles ne serait-ce que pour donner à sa brutalité un motif légitime, et à son texte le poids d'intensité dramatique nécessaire. (Tout comme tu crois sans doute encore sans le dire à la véracité de ma relation avec "le ministre", comme tu appelles Dominique dans ces pages, un point que je n'ai pas même l'intention de discuter). Et, vois-tu, c'est ça que je te reproche. Tu prends parti sans le dire, et je trouve qu'il y a là un manque d'« authenticité » au moins littéraire, pour employer un mot qui t'est cher.

Moi, si j'étais à ta place et si je me posais des questions sur ce que j'ai fait de ma jeunesse, je commencerais par un constat bien plus simple : avant l'Emma Bovary de Jérusalem, selon le charmant surnom dont tu m'affubles, il y a la Mouette de Ploucville. Je ne crois pas que ce soit une coïncidence, vois-tu, pas dans le parcours d'un homme qui fait du conflit Paris-Province une telle métaphore des déchirements masculins. Donc avant celle qui jouait la comédie sans le vouloir (c'est-à-dire moi, d'après toi), il y a l'apprentie actrice restée à quai de l'existence. Deux femmes insatisfaites. Deux femmes blessées, instables, deux femmes qui cherchent à se fuir et se cognent aux limites de leurs provinces intérieures et de leur masochisme. Ce qui me dérange vois-tu là-dedans, ce n'est pas seulement que tu me mettes au niveau de cette fille, pas seulement ce parallèle féminin un peu trop artificiellement construit en

opposition au venin d'une corruption mentale qui te semble être l'essence de la vie parisienne – même si je trouve bizarre, sous ta plume, une telle nostalgie pour les lieux communs rousseauistes pour être franche. Ce qui me dérange, c'est le statut que tu me confères dans ce partage des rôles. À te lire, on dirait que mon pire travers consiste à vouloir mener une existence digne d'intérêt ! Si je cesse d'être la petite Yérushalamite errante et rebelle, un peu paumée, alors c'est forcément pour devenir l'épouse mi-dupe et mi-intrigante d'un courtisan mondain de seconde catégorie. Qu'est-ce qui me vaut cette double peine, exactement ? Pourquoi n'aurais-je pas le droit à une existence libre, autonome et heureuse ? Ce que la France pouvait représenter pour une Israélienne de ma génération est l'une des nombreuses choses que tu oublies à mon sujet. Après la guerre du Liban, quand tant de jeunes qui en avaient les moyens ont commencé de s'expatrier face à la montée de la droite et des partis religieux, ce n'était pas parce que nous étions « en crise » ou paumés. C'était parce que nous commencions à chercher ailleurs l'aspiration à l'universel dans lequel nous avons grandi. Certains ont choisi New York ou Londres ou Los Angeles mais pour moi, cet ailleurs ne pouvait être que le pays de la Révolution, de la laïcité, et du code civil napoléonien qui a permis, entre autres choses, l'émancipation des Juifs que tu as l'air de tant critiquer. (Oui, moi aussi je me suis bien amusée, dans les premières pages, avec ta satire des petites mythologies qu'on trouve dans la plupart des familles juives. Mais faut-il pour autant y voir tout ce que tu as l'air d'y trouver ?) Aujourd'hui c'est à Paris que vit une Paula émancipée, bien dans sa peau, qui écrit ses livres, donne ses cours à l'ESSEC, élève son fils français – et, oui, milite au Parti socialiste, elle aussi, même si elle est un peu acerbe sur certains travers des gens de gauche. Une Paula dont tu ignores tout, et je me suis demandé en te lisant, si ton livre n'était pas une forme d'aveuglement volontaire, une façon de nier un mode de vie sans doute trop « bourgeois » à tes yeux.

Et puis, excuse-moi, mais d'où te vient une telle fascination pour les charmes du *pathos* féminin ? Dans un passage sur lequel il vaut

mieux que je m'abstienne de tout commentaire, tu cites, je suppose avec ironie, Walter Scott et *Ivanhoé*. Mais on dirait que c'est toi qui cherches la position du chevalier servant auprès de femmes que tu imagines mal en point. Cet autoportrait est ce qui m'a le plus surprise. Je te l'ai dit j'ai des doutes sur ta quête d'authenticité. Si c'est ça qui te faisait disparaître de ma vie sans prévenir, alors je suis complètement passée à côté. Je n'ai rien vu. Pour moi, tu étais un jeune homme très charmant, serein, sûr de lui, un peu plus jeune que moi ce qui me changeait, et aussi quelqu'un avec qui je pouvais parler et me laisser aller. Voilà tout. Pas du tout le type torturé que tu décris. Je n'ai rien compris à la façon dont les choses ont tourné. En te lisant ça m'a émue, je te l'ai dit, d'apprendre que tu te croyais amoureux de moi à ce point, cette manière hésitante, un peu infantile de t'interroger là-dessus. Mais ça m'a laissée perplexe, aussi. En un sens c'est ce que j'ai trouvé de moins convaincant.

Tu médites sur le prix payé en brutalité par ceux qui, dans un contexte encore hostile, ont cédé avec succès au désir d'assimilation où tu ne vois qu'arrivisme. Tu suggères qu'il y aurait comme un contre-arrivisme dans la réduction de l'existence choisie par ton père en s'installant en Province, et tu fais de ton histoire personnelle celle, typique, d'un héritier de la troisième génération qui oscille entre les deux positions. Un fils qui, comprenant qu'il y a dans la fuite de son père une respiration, en a quand même honte, et décide de revenir affronter en son nom le combat que ce père a déserté. Du coup, la tension Province-Paris se double curieusement chez toi d'un conflit sur ce que c'est qu'être un homme, d'une interrogation sur ce que tu estimes être ton héritage. Tu ethnicises la problématique du parvenu si chère au roman français, tu en fais le nœud d'une hystérie masculine scindée entre la quête d'une virilité indépendante et la soumission au désir d'en être. Que je sois opposée à cette façon de voir est une évidence (tu le saurais si tu avais pris la peine d'au moins feuilleter mon premier livre, *Pratiques de Cour, Pratiques sociales : de la civilité galante à l'autodiscipline démocratique* – PUF 1998, je te le recommande, on doit encore en trouver des exemplaires d'occasion chez Gibert).

Mais mon objection, en l'occurrence, est littéraire : je n'arrive pas à me convaincre que le jeune type que j'ai connu voici quinze ans se posait sciemment des questions si compliquées. Soit tu faisais preuve d'une sensibilité intuitive vraiment très exacerbée à l'époque, soit tout ce texte est le produit d'une réflexion consciente *a posteriori* faite par un homme adulte dans un but qui m'échappe.

Quant à l'amour auquel « nous n'étions pas prêts » selon toi, quant à « nos conflits d'intérêts intimes ». Vraiment ? Je ne m'en souviens pas, si c'est le cas. Oui, ton refus de participer au cirque mondain m'émouvait. J'ai été, je crois, abstraitement amoureuse du mélange de colère butée un peu puérile et de courage qui te faisait faire ce pas de côté. Et j'ajouterais que c'est ce qui avait poussé Patrick à te proposer du travail (il voulait t'aider – si jamais tu t'es posé la question). Mais, mon ami, les héros meurent jeunes. Ils ne sont pas censés revenir à l'âge mur déranger les femmes qui les ont (un peu) aimés autrefois. L'âge venant le pas de côté que l'on admirait se change en claudication périlleuse, mon ami. Je n'ai aucun goût pour la misère sociale, c'est un autre point que tu négliges à mon sujet.

Quelle surprise de t'écrire si longuement. C'est d'autant plus absurde que je n'ai pas envie que tu me répondes, je ne désire pas spécialement renouer après tout ce temps. Mais je n'arrive pas à refermer cette lettre sans une dernière question – disons que je la livre à ta méditation avant que tu ne prennes la décision de publier ou non (ce que je te déconseille pour ton bien). Je m'étais promis de ne pas le faire, mais je suis bien obligée d'aborder le sujet puisque Anne et Dominique sont partout en filigrane dans tes pages. Pourquoi as-tu écrit ça ? Si tu veux critiquer la gauche, pourquoi insulter ce qu'il te reste d'avenir et t'en prendre au courant dominant ? Pourquoi te placer en situation de colporter des ragots douteux non seulement contre moi, mais contre l'homme politique majeur de ce pays aujourd'hui, et le probable futur président de gauche que tu aurais toutes les raisons imaginables de soutenir ? – le seul leader capable d'installer la France dans le *xxi^e* siècle. Et cela non comme un Thatcher à la française pourrait le faire mais

comme l'héritier de Blum et de Mendès, comme le social-démocrate qu'il est.

Mais après tout, c'est peut-être là ce qui te dérange, n'est-ce pas ? Comme avec moi, en qui tu préfères voir une victime ou une arriviste plutôt qu'une femme libre, la perspective de voir cette gauche-là au pouvoir doit te renvoyer à tout ce que tu aurais pu être – si tu n'avais pas fait faux bon à ton destin. Des gens de gauche à l'aise avec le pouvoir et des *Juifs* à l'aise avec eux-mêmes et avec le pouvoir. Des Juifs sans contradiction ni déchirement. Quoi de plus éloigné de ta matière inflammable ? Sois honnête, est-ce que ce n'est pas le problème, car où est le malaise, chez Dominique ? Où vois-tu la subjectivité malade, où vois-tu la dévastation et la crise virile – pour faire la liste de quelques-uns des symptômes sur lesquels tu rumines, dans ce livre où il est beaucoup question de haine de soi, c'est vrai, sauf, étrangement, à propos du narrateur.

Vois-tu, savoir quand particulariser son récit et à quel moment, au contraire, en tirer des considérations générales est le problème central qui se pose à tout écrivain. Et c'est encore plus vrai quand l'écrivain en question s'attaque aussi délibérément que tu choisis de le faire à des personnes publiques. À mon avis, tu commets presque à chaque page l'erreur de mélanger les catégories.

Aux deux tiers de ton livre, il y a une courte scène bien plus significative, si on la lit pour ce qu'elle est, que les morceaux de bravoure auxquels tu t'es cru obligé sur le milieu parisien. Tu t'y montres laissant tes parents s'illusionner sur le bureau que tu fais semblant d'avoir dans ton magazine professionnel, mais tu ne leur dis rien du livre écrit par toi qui vient d'obtenir un prix – et rien sur moi non plus, naturellement. Ça me semble typique. Dévalorisant tout ce qui pourrait te faire avancer, traitant par le mépris ce que ceux qui te tendent la main te proposent, tu restes en arrière, seul, avec les éléments clandestins de ta vie, luttant pour obtenir le seul genre de succès qui t'intéresse. En quête d'une indépendance illusoire, tu ne sais que jouer de tes ambivalences, les subvertir l'une par l'autre en espérant qu'elles te libéreront. Jusqu'à quand ?

Voilà, mon ami. Tu voulais mon opinion, tu l'as, à ma propre surprise, de façon bien plus détaillée que je ne l'imaginais quand je me suis assise pour t'écrire.

Dehors il fait nuit, une nuit marocaine soyeuse et tiède, un peu fraîche, nous sommes en novembre, une nuit parfaitement silencieuse, c'est à peine si j'entends par la fenêtre ouverte les clapotis de la piscine. J'ai une djellaba sur le dos, mes pieds sur l'argile tiède des zelliges et des stucs sont nus, une brise noire passe sur les cyprès, les palmiers endormis. Au début je n'aimais pas tellement venir ici, je trouvais le contraste avec la misère des rues insupportable. Moi aussi j'ai mes pudeurs. À cinq minutes il y a un hôpital où chaque matin avant l'aube tu peux voir une queue de gens en haillons qui se pressent passivement dans l'espoir d'entrer et à midi au moment de la grosse chaleur ils sont toujours là. Et je n'aimais pas non plus l'espèce de servilité un peu abjecte avec laquelle tout le monde nous regarde et s'empresse pour la seule raison que nous sommes invités et que nous avons de l'argent. Mais je m'y suis faite. Et puis Jonathan a des amis ici et il adore, et pour moi ça clôt toute discussion.

Nous ne nous parlerons plus, n'est-ce pas ? Ça ne servirait pas à grand-chose. Et puis j'aime assez l'idée de refermer le dossier de ce que nous étions sur cette image : moi en famille, à Marrakech, dans tout ce luxe, si loin de ce que tu imagines – heureuse, je crois.

Paula.

Carnets de notes (Extraits)

Beit El, 6 fév. 2013

« Elle s'est suicidée », dit-il posément, sa voix plus grave que dans mon souvenir.

Des poils blancs s'échappent de sa barbe, et des mèches bouclées en désordre s'échappent de la kippa de laine. Ses chairs débordent d'un survêtement rouge, ses bras sont étendus de part et d'autre du divan convertible au tissu écossais. Il a les jambes étalées devant lui et ses pieds sont croisés sur les lattes d'une table basse au bois clair.

« Qu'est-ce qui te permet de conclure ça ?

– Le tube d'anxiolytique trouvé près de la bouteille de vodka, voilà quoi, réplique-t-il sans bouger.

– Mais ça pourrait parfaitement être un accident. Elle était insomniaque, elle a bu un coup de trop...

– Elle a fait une dépression en 2010, Frank. Avec Patrick ça n'allait plus. Elle n'osait pas le quitter...

– Pourquoi ? » dis-je, buté, infantile, incapable de savoir si ma colère doit plus à ce qu'il m'apprend qu'au ton un peu trop calme à mon goût avec lequel il s'exprime. Mais il a eu plus d'un an pour s'acclimater à la nouvelle, bien sûr.

« Peur de manquer, répond-il. Ils menaient grand train, tu sais, tous les deux. Et c'est pas avec ses cours à l'ESSEC et ses petits bouquins

d'Histoire... Et puis tout cet entourage social... Elle en avait besoin.

– Elle me semblait très libre, au contraire, j'objecte. Je me souviens qu'elle partait de temps à autre en voyage...

– Non, non. Non ! Elle négociait avec elle-même un mode de vie qui la rassurait sans lui plaire, c'est tout. C'est très différent. Les voyages. Les amants.

– Elle avait des amants ? »

Son regard se fige. Il ne va pas se donner la peine de répondre à ça me dis-je – pas à moi. Mais :

« Au moins un. Je sais qu'elle en était folle. Un type qui se foutait d'elle, à ce qu'elle m'a raconté. Marié. Il la baisait et puis disparaissait. Et ça durait depuis des années. » Puis après un silence, le mépris affleurant : « Ma sœur, quoi », ajoute-t-il.

Une longue seconde ma colère est comme un mur contre lequel vient s'écraser tout ce que je pourrais dire ou faire.

Je regarde l'écran du téléviseur king size, en vis-à-vis, la commande de jeux vidéo par terre, les étagères couvertes de livres épars en hébreu, en français et anglais, des DVD de classiques américains italiens et, encore, français. Une clarté de fer tombe de la fenêtre. N'importe quel intérieur dans n'importe quelle banlieue semi-résidentielle sauf qu'il s'agit de Beit El : un alignement de petites maisons et de jardins disposés le long d'une rue bordée de barbelés perçant le ciel bas d'où tombe une pluie sale mêlée de neige, puis, derrière, la rocaille gris-jaune, les montagnes nues, les maisons palestiniennes disséminées au loin. Et c'est de là que lui vient cette assurance – de ce paysage qu'il m'a un peu plus tôt présenté comme son foyer, la matérialisation de son idéal. Il est chez lui, maintenant. Mari et père. Amir et Margalit, les deux aînés, font leur service militaire, m'a-t-il appris, la benjamine Tali est en classe, et Eifrat, sa seconde femme, au bureau d'aide sociale qui l'emploie à Jérusalem.

Quand il m'a demandé ce qui m'amenait je lui ai dit la vérité, que j'étais invité au Kisufim, le festival d'écrivains organisé au Mishkenot

Hotel à Jérusalem, que voici des années dans une lettre sa sœur m'a écrit qu'il vivait là et que j'ai tenté ma chance.

« Ça pourrait être un accident », je répète, obstiné.

Il hausse une épaule.

« Crois ce que tu veux. Mais quand l'affaire a éclaté. Je parle de Strauss-Kahn. Patrick s'est trouvé dans la merde.

– Quel rapport ? Pourquoi ?

– Je sais pas au juste. D'après Paula c'était tout dans sa tête. Il était chez Bruel à cette fameuse soirée la nuit de l'arrestation. Avec Sinclair. Il est tout de suite devenu parano. Il est rentré au milieu de la nuit, il a réveillé Paula, il a voulu qu'elle s'habille, ils ont pris la voiture.

– Pour aller où ?

– C'est ce qu'elle lui a demandé. Mais il s'est mis à rouler, il était comme dingue. C'était pour réfléchir, il conduisait pour réfléchir. À chaque feu rouge vérifiait qu'il était pas suivi. Et il a pris le périph' il a dit, "On va à l'hôtel. Jette ton portable. T'as pris ton portable ? Jette-le, putain !" Ma sœur répétait, "Mais pourquoi mais qu'est-ce qui se passe ?" Il lui a pris l'iPhone des mains, il l'a jeté par la vitre. "Sarko a fait arrêter Dominique à New York", il a dit. "On est tous sur écoute on va tous y passer on est tracés. C'est la fin de la démocratie Paula dans ce pays." Elle a dit, "Mais qu'est-ce que tu racontes ?" Elle tentait de le calmer. "Depuis quand Sarko à New York contrôle la police ?" "Écoute Paula t'y connais rien", il a dit, "tu sais pas comment ça se passe." Il s'est mis à parler des services secrets chinois, du Chili en 73, du ^{xxi}^e siècle qui serait le siècle de toutes les dictatures. Et vers quatre heures du mat' ils sont arrivés à l'Ibis de Roissy. Patrick, ajoute-t-il après un temps passé à guetter de ma part une réaction qui ne vient pas, Patrick pensait que ce serait plus simple s'ils devaient fuir le pays d'un coup. D'être à l'aéroport, je veux dire. Il avait pris leurs passeports. Il n'a réalisé qu'au bout de cinq jours.

– Réalisé quoi ? » je demande tout en me replongeant dans le climat délétère, électrique, né voici deux ans de cette chose étrange et remarquable connue sous le nom d'affaire Strauss-Kahn. Quand, dans les

dîners et les couloirs d'entreprise, chacun a commencé de jeter à la tête du voisin la brutalité de son avis définitif sur la vie sexuelle des femmes de ménage immigrées comme sur celle des hommes politiques. Quand, pour la première fois depuis Dreyfus, la personnalité d'un homme public – et d'un Juif – a monopolisé les fantasmes du pays tout entier – reproduisant, hélas, plus ou moins les miens vingt ans plus tôt. Cette boulimie sexuelle est sa province mentale, me suis-je dit, pour ma part, à l'époque, je songeais à Strauss-Kahn, quand la presse a entrepris de se faire l'écho des partouzes organisées au Carlton et dans les bordels de Lille. L'abus de pouvoir est la façon dont il échappe à l'exercice du pouvoir. Et je me suis mis à repenser à Paula et à Zim, et à tout ce que j'avais cru vivre avec eux autrefois. Me demandant ce qu'ils devenaient, et comment ils subissaient cela. Eh bien me voici sur le point de l'apprendre, apparemment.

« Plus tard, poursuit Mikaël, Paula m'a raconté que son premier réflexe avait été de se dire que Patrick était devenu fou mais qu'après avoir vu les images de Strauss encadré par les flics sur la télévision de l'hôtel elle n'a plus su quoi penser. Si un truc pareil pouvait arriver, *tout* pouvait arriver. Même un complot. Au matin elle l'a suivi comme une automate à l'aéroport acheter des vêtements de rechange, des nécessaires de toilette, un nouveau téléphone. Et ils sont retournés s'enfermer. Ils passaient leur temps à regarder les infos. Et les avions par la fenêtre, aussi. Patrick se demandait où fuir, il parlait Mexique, Brésil. Ici. Il passait des heures au téléphone sur des lignes "sécurisées" comme il disait. Toutes les vingt-quatre heures il changeait la puce du portable. Et donc au bout de cinq jours. Quelqu'un, je sais pas qui, quelqu'un lui a dit qu'il fallait pas rester là, que les types de la sécurité au Sofitel étaient sûrement dans le coup vu que le responsable du groupe Accor était un pote à Sarko. Et Ibis est une marque du groupe. Alors il a pété un câble comme on dit. Il a forcé Paula à le suivre. Ils ont quitté l'hôtel. Il l'a entraînée au Campanile. Tu sais comment était Paula », ajoute Wallich avec un petit air ironique.

Et, malgré ce qu'il vient de m'apprendre, je ne peux m'empêcher de sourire, moi aussi.

« Oui.

– Il pensait qu’un hôtel moins cher serait plus sûr. Sauf qu’elle a mis cinq minutes à prendre en grippe le placard couleur vert pomme et à haïr les oreillers assortis, sans parler du faux parquet. Elle a dit, “Bon ça suffit les conneries, Patrick ! On va au Brésil ou à la maison je m’en fous mais tu me sors de ce bouge et tout de suite ! Sinon c’est moi qui appelle les flics ! J’appelle Sarkozy !”

– Plonger dans la clandestinité avec une princesse juive. Ce n’est pas une très bonne idée, en général.

– Bref. C’est de cette façon qu’ils sont rentrés chez eux. Comme ça qu’ils ont vécu l’affaire. Le choc de l’affaire. Mais c’est un fait qu’à partir de là Patrick a vraiment eu des problèmes.

– Quel genre de problèmes ?

– Financiers, déjà. Il avait monté des boîtes de conseil les unes dans les autres, je sais pas très bien. Il y avait toute une série de prêts et d’emprunts, des sociétés au Luxembourg, à ce que m’a dit Paula. Il comptait sur DSK pour arranger ses problèmes après les élections. Savoir si c’était réaliste, ça... Elle était très angoissée là-dessus. Patrick vivait sur un nuage, d’après elle. Et le nuage était en train de crever.

– Une foule de gens ont dû prendre la pluie, non ? Pas seulement Patrick.

– Tu veux dire, combien de carrières ont été brisées par la chute de Strauss-Kahn ? Ça te surprendra mais à mon avis pas tant que ça. Ceux qui rendaient service dans l’espoir d’un gain futur étaient beaucoup trop nombreux. Une fois élu, Strauss se serait vu forcé d’en trahir la plupart. Pour des gens comme Patrick le résultat aurait sans doute été le même. Et Paula le sentait. C’est ce qui l’angoissait. Elle comprenait Strauss bien mieux que Patrick, pour un tas de raisons.

– Quelles raisons ? » je demande, espérant presque l’entendre confirmer qu’elle a été l’une de ses maîtresses ainsi que je l’ai fantasmé autrefois – mais ce qu’il me dit est plus étrange.

« Elle était juive, déjà.

– Comment ça, “elle était juive” ? Patrick aussi.

– Tu es sûr ?

– Je ne comprends pas. C’est un ami de ma famille, Mikaël. Il a une Wormser à la septième génération.

– À la septième génération, peut-être. Mais Zimmermann avec deux *n* est un nom alsacien autant que juif. Le père de Patrick était responsable d’un syndicat paysan d’extrême droite en Alsace dans les années trente. Louis-René Zimmermann. Journaliste au *Cri du paysan*. Membre des brigades d’action des Chemises vertes. Responsable des liaisons avec l’Occupant au sein de l’administration vichyste pour la région Alsace. Il a été condamné à mort après guerre pour faits de Collaboration. Sentence commuée en dix années de taule. C’est pour ça que Patrick a épousé ma sœur. Je ne sais pas bien ce qui se passe dans la tête de gens comme lui mais ça le dédouanait, ou quelque chose.

– Elle savait ? dis-je après un silence passé à mesurer ma surprise.

– Elle a *fini* par savoir. Quand, mystère. Il lui avait dit que ses parents étaient morts.

– C’est ce qu’il disait à tout le monde. C’est ce que j’ai toujours cru.

– Entre ça, les histoires d’argent et ses relations de couple... Sa vie était une succession de mensonges et de faux-semblants, c’est ce qu’elle m’a dit au téléphone la dernière fois que je lui ai parlé. Trois semaines avant sa mort. Il y a un peu plus d’un an.

– Je n’ai rien su, dis-je plus pour moi que pour lui.

– Je lui ai dit, “C’est la *Galout*, Paula. Tu as choisi l’exil, il y a un *prix* à payer.”

– Rien.

– Tu étais très amoureux d’elle, non ? reprend-il.

– Nous n’avions plus de contacts.

– Mais tu l’as aimée.

– Il y a quelques années, dis-je après une hésitation, je lui ai adressé le manuscrit d’un livre où j’essayais de décrire ce qu’il me semblait que nous avions vécu. Elle m’a envoyé en réponse une très longue lettre de commentaires un peu dingues. C’est la dernière fois que j’ai eu de ses nouvelles.

– Et le livre ? Tu en as fait quoi ?

– Rien. Je n’arrivais pas à trouver le bon équilibre entre fiction et réalité. Changer toute l’histoire n’aurait eu aucun sens, c’est sa véracité qui faisait son intérêt. Mais modifier les noms me paraissait ridicule puisque tout le monde était reconnaissable. C’est resté inachevé. Les situationnistes se sont complètement plantés avec leur concept de société du spectacle. Le contraire est vrai. Tout est devenu trop présent pour être raconté dans les livres »

Mikaël, après un regard évaluateur :

« Comment s’appelait le bouquin ?

– *Une matière inflammable.*

– Oui. C’est ça. Ça me revient maintenant. Patrick l’a lu, tu sais.

– Patrick ?

– Il l’a trouvé dans les affaires de Paula après sa mort. Ça l’a mis hors de lui.

– Ça pourrait expliquer ça. »

Je sors de ma poche les quatre feuillets que j’y ai pliés, les étale devant lui sur la petite table. Il s’en saisit pour les lire.

« Voilà pourquoi je voulais te voir. »

Impressions choisies, parmi les quelques trente-huit e-mails déposés par Zimmermann dans mon ordinateur au cours du seul mois qui précède, avec mes réponses :

De : patrick.zimmermann@gmail.com

A : Moi

20 janv.

Frank jamais je n’aurais cru ça de toi. Ton grand-père, qui était un héros et un Mensch, un homme que j’aimais et admirais profondément, n’aura vraiment enfanté que des nains.

P.Z.

De : Moi

A : patrick.zimmermann@gmail.com

20 janv.

Cher Patrick,

La bonne surprise éprouvée à la lecture de ton nom dans mes courriels après toutes ces années de silence est plus qu'entamée par le contenu de ton message. Je ne sais pas de quoi tu parles. Explique-moi. Comment va Paula ? Passe-lui le bonjour.

Bien à toi,

Frank.

De : patrick.zimmermann@gmail.com

A : Moi

30 janv.

Frank,

Ne fais pas l'innocent. Je n'ignore plus rien de ton comportement avec moi. C'est très malsain et pervers. Tu es un être vindicatif et fourbe, un arriviste prêt à tout sans la moindre morale et dont chaque mot, chaque phrase, est une insulte à la mémoire de ton grand-père. Sache que je n'ai pas l'intention de rester sans réagir.

P.Z.

De : patrick.zimmermann@gmail.com

A : Moi

30 janv.

Quand je pense à toute la confiance et à l'amitié que j'avais pour toi mon sang se glace. La trahison est vraiment partout !

De : patrick.zimmermann@gmail.com

A : Moi

30 janv.

Tu es vraiment un être minuscule, un individu vil et servile, jaloux et mesquin, un hypocrite sans cœur mais plein de rancœur. Un bien-pensant toujours du côté du plus fort doublé d'un antisémite sans scrupule.

Cordialement,

Patrick Zimmermann

De : Moi

A : patrick.zimmermann@gmail.com

31 janv.

Patrick,

Je découvre à l'instant tes différents emails et je n'y comprends rien. Merci de m'expliquer dans les plus brefs délais de quoi il retourne. Je te rappelle que le harcèlement et les injures constituent des délits. Je n'ai pas encore pris d'avocat mais j'y songe.

Bien à toi,

Frank

De : patrick.zimmermann@gmail.com

A : Moi

1^{er} fév.

Monsieur,

Il faut que vous me donniez l'adresse de votre conseil.

En effet, la justice va devoir trancher les faits que je vous reproche.

Sachez que j'aborde cette phase judiciaire avec toute la sérénité d'un homme à la moralité irréprochable, qui ne reculera devant rien pour défendre à la face du monde son honneur ainsi que l'honneur de la mère de son fils, bénie soit-elle.

Bien à vous,

Patrick Zimmermann

De : patrick.zimmermann@gmail.com

A : Moi

1^{er} fév.

Frank,

Même si je suis à terre aujourd'hui je ne suis pas abattu. Je connais encore du monde. Je peux te nuire bien plus que tu ne crois et je vais m'y employer de toutes les forces qu'il me reste. Je le ferai non pour me venger car je ne suis pas comme cela mais pour le souvenir de Paula bénie soit-elle, et pour celui de ton grand-père, béni soit-il, ainsi qu'au nom de tous les Juifs pour qui les mots de morale et d'humaine dignité ont encore un sens.

« Un piratage ? demande Mikaël en levant les yeux.

– J'y ai pensé. Je cherche à le joindre pour tirer ça au clair. Il n'est plus boulevard Exelmans. Son éditeur est sans nouvelles de lui depuis 2007. Quand on m'a invité ici j'ai tout de suite pensé à toi.

– Il n'est manifestement pas dans son état normal, médite Mikaël, si c'est lui.

– Si c'est lui, non. Mais si ce n'est pas lui c'est encore plus dingue. Qu'est-ce qu'il devient ? Tu l'as vu récemment ?

– C'est assez flou. Ça ne va pas fort. La dernière fois c'était ici, je crois bien, pour l'enterrement. Leur fils Jonathan est à Londres, il fait un MBA. Par lui j'ai de temps en temps des nouvelles.

– Tu as quelque chose, une adresse ? »

Il se lève et, d'un pas à la fois traînant et pesant, disparaît dans ce qui doit être un couloir.

Quelques minutes s'écoulent. Dehors, grise et froide, la pluie sur le paysage pierreux est le seul bruit perceptible. Je tends la main vers les feuillets épars et les glisse à nouveau dans mon manteau.

Ses baskets raclent le linoléum.

« Tiens », fait-il, de retour dans le salon un papier à la main. Il me le tend avant de se laisser retomber sur le divan. « Tu as de la chance. Eifrat avait ses coordonnées dans l'agenda de son ordinateur. Quelle histoire, hein ! ajoute-t-il, hochant la tête.

– Merci Mikaël. C'est un choc oui. Je crois que je vais y aller maintenant », dis-je.

Il se lève pour me raccompagner.

« Ça va ? Pour venir, tu as pas eu trop de mal ? »

Je lui dis que non, que j'ai trouvé la route facile et plutôt sûre, finalement.

« Tu sais, ça ne m'a pas surpris toute cette affaire Strauss-Kahn, ajoute-t-il à ma surprise. Un président juif en *Galout* ? Nous ne sommes pas là pour gouverner les goyim ! Les rares fois où c'est arrivé, ça a toujours mal fini. Regarde Blum. Quand les Juifs s'oublient, Ashem vient leur rappeler la direction de la maison, Frank. »

Sur le perron, il s'arrête. Son sourire dans le froid laisse échapper de petits nuages de buée grise. « *Bereshit*, 28:11, commente-t-il. “Et Jacob mit une pierre sous sa tête et s'allongea pour dormir, et il rêva qu'une échelle atteignait le ciel, et les anges de Dieu la montaient et la descendaient et Dieu qui se trouvait en haut dit, Jacob, la terre sur laquelle tu reposes je te la donnerai à toi et à tes descendants, et Jacob s'éveilla et dit, il n'y a que la maison de Dieu et ceci est la porte du ciel.” Tu connais ? Beit El. La Maison de Dieu. Nous y sommes. C'est là où tout se passe. »

Quelques instants, côte à côte, nous contemplons sous la pluie vide ce paysage de constructions fragiles et d'hostilité rocailleuse. Le plaisir et la douleur sont les seuls points de contact entre un être et le monde, a-t-il écrit voici vingt ans, la seule boussole de la réalité. Mais quid quand la boussole se détraque ? Paula et ses impasses parisiennes. Lui et cette fiction pavillonnaire de hippie mystique en état de siège. Chez l'un comme chez l'autre, assez curieusement, le désir d'appartenance va de pair avec la quête de l'inconfort.

Je le quitte et rejoins mon taxi resté à l'entrée de Beit El.

De retour dans la chambre du Mishkenot Hotel après que j'ai composé le numéro inscrit, avec l'adresse, sur le bout de papier noirci de la petite écriture de Wallich.

« Allô oui ? fait ce qui, à la quatrième sonnerie, ressemble à la voix de Zimmermann.

– Patrick ?

– Oui ?

– C'est Frank. »

Silence.

« Frank Schreiber.

– Frank ! Ah Frank comment vas-tu ?

– Et toi ?

– Moi ? Oh tu sais...

– Patrick je...

– ... vu les circonstances tu sais...

– Écoute je viens d'apprendre que Paula était morte, pourquoi tu ne m'as pas prévenu ? »

Silence.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Je reçois des e-mails bizarres signés de toi, des...

– Oh mais là mais Frank ! Oh ! Faut pas du tout parler de ça au téléphone mon vieux ! Je t'arrête tout de suite !

– Mais que...

– Surtout pas ! »

Je reste muet.

Elle morte et lui – lui quelque part de l'autre côté de la nuit l'esprit égaré fuyant je ne sais quoi qu'il s'est inventé.

Il dit : « C'est très compliqué. Il y a des piratages dans tous les sens, on est écoutés. »

Un temps.

« De quelle ligne tu m'appelles ?

– Comment ?

– Il y a un bruit de fond. Ta ligne c'est quoi ?

– La mienne. C'est mon téléphone. Je suis en Israël. Voyons-nous si tu préfères. Je rentre demain, voyons-nous à mon retour.

– D'accord. »

Silence.

« J'ai ton numéro maintenant. C'est ton numéro qui s'affiche. Je t'appelle okay ? D'accord ? Je t'appelle on se voit, je te raconte. On peut rien se dire au téléphone. »

Trois bips signent la fin de la conversation.

Je pose le portable près du papier froissé.

Je me lève, sors de la chambre, monte jusqu'à la réception et de là vers la salle de conférences où s'achève *Fiction et Histoire : de l'individu à l'identité*, débat auquel j'avais promis aux Musicant d'assister parce que le sujet m'intéresse et parce que Georges devait y intervenir – Georges et Carole Musicant étant le couple avec qui Nathalie et moi sympathisons depuis deux jours. Georges est un sémioticien un peu dans la lignée de Barthes. Je le connais depuis Paris, nous nous sommes croisés au hasard d'émissions diverses pour la sortie de ses livres ou des miens, nous avons même dîné quelques fois tous les trois, mais c'est la première occasion qu'il nous est donnée de faire vraiment connaissance, et je sais que ma petite désertion n'a pu que leur paraître un peu grossière, même si Nathalie, qu'ils viennent de rencontrer, assurait l'intérim.

Un étage encore : le bar-restaurant. Je commande un verre de vin rouge et le bois lentement, les yeux sur le mont Sion de l'autre côté de la vitre, au-delà de la terrasse noyée sous l'obscurité qui tombe, et la pluie. La route du Pape vers les remparts illuminés de la vieille ville, la masse noire des conifères sous l'église de la Dormition, les villages arabes en contrebas vers le désert. L'apprendre ici. Dans ce paysage étranger. L'apprendre et, en même temps, ne rien savoir. J'ai beau n'avoir pas tant

que ça pensé à elle au cours des six dernières années, je n'arrive pas à l'accepter.

« Tu étais là ? surgit la haute silhouette brune de Nathalie, un verre à la main, interrompant mes réflexions. On t'a cherché partout. »

Sur ses talons, le public sort de l'auditorium, se disperse dans le restaurant.

« Tu aurais dû venir, Schreiber », rigole Georges paraissant à son tour. Il prononce Schreiber *Schraïber*, façon yiddish. Il est petit, râblé, la soixantaine sportive et la peau mate, et son nez est comme un poing fermé sur le visage carré qu'éclairent deux grands yeux noirs de renard contemplant le poulailler. « J'étais brillant, ajoute-t-il.

– Où étais-tu passé ? » dit Carole avec dans la voix une once de reproche. Elle est plus jeune d'environ dix ans, blonde, mince, avec un corps tout en angles aux traits pointus et dans son regard brille l'intelligence avec laquelle elle plaide ses dossiers d'avocate spécialisée dans les affaires délicates fortement médiatisées.

Je les entraîne vers la table réservée près de la fenêtre. Nous prenons place et commandons à manger, et, en manière d'excuse, j'entreprends de leur expliquer ma visite au beau-frère de Zimmermann, un ami de longue date perdu de vue depuis des lustres, dis-je.

« Zimmermann, fait Georges en guise de commentaire, Patrick Zimmermann ? Un strauss-kahnien, non ? Du cercle rapproché. Il n'a pas écrit un truc pour le défendre au début de l'affaire, il y a deux ans ?

– Si, dit Carole. Assez courageux d'ailleurs.

– Ça m'a échappé, dis-je.

– Qu'est-ce qu'on boit ? demande Georges, s'emparant de la carte des vins. Pas de truc casher, hein. Pinot noir ?

– Parfait », dit Nathalie.

Il pose la carte sur la table et le plat de la main sur la carte.

« En 2009, 2010, un truc comme ça, dit-il en levant les yeux vers moi, on avait un séminaire à Sciences-Po lui et moi. Ce qu'il avait de mieux ? Sa femme si tu veux mon avis. Très sexy. Tu la connaissais ?

– Vaguement, dis-je éludant.

– Je l’ai vue qu’une fois, mais. L’air assez folle. La reine des chieuses, probablement. Mais des yeux ! Vert et or, comme ça, des yeux de chatte. Faisait quoi dans la vie ? Pinot noir, please », commande-t-il au serveur qui s’éloigne.

Je dis : « Elle a élevé leur fils, surtout. Elle donnait des cours à l’ESSEC. Sur le tard elle a publié deux, trois livres. Tu le vois toujours ?

– On s’est perdus de vue, non. J’ai le souvenir d’un mec très. Comment ? Très prof, quoi, très sérieux. Plus de papier dans la photocopieuse et c’était la décadence à l’université. Infoutu de la moindre discussion futile. Je sais pas comment faisait sa femme. Je ne sais pas comment *lui* faisait avec elle.

– C’est quelqu’un d’exigeant voilà tout, l’interrompt Carole. Je l’aimais bien, moi. Est-ce que tu sais de qui on parle ? ajoute-t-elle gentiment pour Nathalie restée silencieuse.

– Non, du tout. C’était avant mon époque. Frank ne me dit pas tout, tu sais.

– Du coup les étudiants ne l’aimaient pas, poursuit Georges. Ses positions politiques, faut dire, ça n’arrangeait pas les choses. Il a défendu la guerre d’Irak, tu sais.

– Toi aussi, dis-je.

– Oui mais moi je ne m’en suis pas vanté dans la presse, mon bonhomme. Et puis non, c’est pas si vrai. Déloger un salopard comme Saddam, je ne voyais pas le problème, mais c’est tout. Ça ne m’empêchait pas de me désoler qu’à la Maison Blanche un type aussi con ait le même prénom que moi. Zimmermann, par contre ! Il était carrément pro-Bush, lui ! Il l’a écrit ! Ça pardonne pas. Alors quand *Le Canard* a sorti ses histoires...

– Quelles histoires ?

– De plagiat.

– De plagiat ?

– À l’automne 2010. Tu sais pas ? Il a reçu je sais plus quel prix pour son bouquin sur la crise, quinze jours plus tard *Le Canard* publiait des

extraits de passages “empruntés” comme on dit.

– C’est l’automne où on s’est rencontrés, Frank et moi, intervient Nathalie. C’est pour ça que tu ne t’en souviens pas. Tu étais à New York.

– Vous vous êtes connus à New York ? sourit Carole tandis que le garçon pose entre nous les assiettes. Très romantique ! »

Nathalie, souriant : « J’étais au siège pour la semaine. En séminaire. Je m’occupe des budgets chez Nike. C’était la semaine de mes quarante ans, j’étais un peu déprimée. Un des avocats du siège m’a emmenée fêter ça dans un restaurant russe. Il avait des vues sur moi je crois. On est tombés sur Frank qui le connaissait, on a pris une table tous les trois. Il s’appelait Steve, le type. Steve je sais pas quoi. Divorcé. Il tenait des discours assommants sur la maturité en croyant me faire plaisir. On est plus direct après la quarantaine, on sait mieux ce qu’on veut, ce genre de choses. Frank ne disait rien. À un moment Steve s’est levé pour commander trois autres verres au comptoir et Frank s’est penché vers moi, il m’a dit, “Puisqu’on parle de savoir ce qu’on veut, Nathalie, je crois que vous devriez me donner votre numéro de téléphone.” »

Carole rit.

« Eh bien en tout cas, poursuit Georges remplissant les assiettes. Pour en revenir à Zimmermann. À la fac, ç’a été la curée. Un prof qui ne jurait que par la “méritocratie” pris la main dans le sac ? Le papier du *Canard* a été photocopié, punaisé dans les couloirs, *facebooké* tant et plus. Et du coup alors Zimmermann a demandé un droit de réponse. Il a menacé *Le Canard* d’un procès, bon. L’erreur à ne pas commettre. En général on s’écrase de toute façon tout le monde oublie ces conneries. Mais si tu agites le chiffon rouge... Ils ont remis le couvert. Il est devenu leur bête noire. Je ne sais plus combien de ses livres au total ils ont trouvé. Tu te souviens Carole ? Plus ou moins pompés sur des travaux de chercheurs.

– Je ne sais plus, dit Carole.

– En tout cas ç’a bien duré huit mois, cette affaire. Ça lui a fait son année. Complètement discrédité auprès des étudiants.

– J’ignorais tout à fait, dis-je.

– Et au printemps, boum ! Son mentor sur un trottoir à New York avec des menottes aux poignets. C’est ce qui s’appelle une séquence. »

Saisissant la bouteille, bras tendu remplissant les verres, l’autre coude sur la table : « De quoi elle est morte, sa femme, déjà ? »

Une conversation de salon. Avec difficulté :

« Anxiolytiques, dis-je. Overdose.

– Elle s’est suicidée ? demande Nathalie.

– C’est ce que dit son frère. Je n’y crois pas. Je la connaissais quand même un peu. C’est vrai qu’elle n’avait pas beaucoup d’amis. Mais de là à... Je trouve ça inutile et mélodramatique.

– On parle de la vie, Frank, dit Georges, pas d’une critique littéraire. »

Pendant quelques secondes plus personne ne dit rien.

« Vous avez remarqué, enchaîne à mon soulagement Nathalie, comme ça irradie depuis dix-huit mois cette histoire ?

– Quelle histoire ?

– L’affaire Strauss-Kahn. On ne peut pas s’empêcher d’en parler. C’est la première affaire française d’ampleur planétaire. Même encore maintenant ça revient avec une fréquence improbable dans les conversations. C’est présent dans les couloirs d’entreprise. Sur les divans des psys. Les rapports hommes-femmes sont complètement bouleversés.

– Comment l’avez-vous appris ? dis-je. Où étiez-vous quand c’est arrivé ? Ces questions qu’on se pose lors les grandes catastrophes. Elles structurent notre identité collective.

– Eh bien nous, dit Georges, quand c’est arrivé on était à une soirée, en train de parler politique, figure-toi. Après coup ? J’ai calculé. Vu le décalage horaire, il a dû sauter sur Diallo à l’heure *pile* où je pariais sur ses chances d’être élu, ce saligaud. »

Tout le monde rit.

« Et vous ? demande Carole.

– Au lit, sourit Nathalie. Tout simplement.

– Au matin j’ai allumé l’ordinateur, dis-je, et je suis tombé sur le titre. La photo n’était pas encore disponible.

– J’étais sûre que ça finirait par se produire, dit Nathalie. Trop d’histoires circulaient sur son compte. Quand Frank est revenu me l’annoncer j’ai dit, c’est bien fait.

– “C’est bien fait” ? répète Carole, choquée.

– Ç’a été ma première réaction.

– Et toi, Frank ?

– Moi ? C’est à ma famille que j’ai pensé pour bizarre que ça semble. On a tous interprété cette affaire selon des critères très personnels, non ? Certains ont dit la fin de la gauche caviar. La fin de la deuxième gauche. Pour moi ç’a été la fin du monde de mon enfance. J’ai grandi bercé par les légendes de *L’Express* autour de Mendès. Ce sont elles qui m’ont donné envie d’écrire. Ce que mon grand-père et mon oncle disaient de Giroud au moins autant que de Jules Verne.

– Je ne vois pas bien le rapport.

– Le rapport est qu’Anne Sinclair vient de ce monde-là. Sa première pige est une interview de Mendès dans *L’Express*. Son actuel compagnon était proche de Mendès. Mendès est même l’un des créateurs du FMI. Ç’a toujours été à propos de Mendès. Les Giroud. Les Servan-Schreiber. Les Nora. Ma famille. Le parcours de Strauss-Kahn n’est pas compréhensible sans la toile de fond de ces Juifs de Cour réunis autour de Mendès après guerre. Ce mélange de désir d’influence et d’autofolklore mondain n’a jamais été vraiment raconté.

– Ça me gêne un peu, dit Nathalie. Je trouve ça communautariste comme vision.

– Non. C’est une histoire très française, au contraire. L’arrivisme intellectuel ne peut pas être autre chose que français.

– Oui, dit Georges, moi aussi ça me gêne mais je vois ce qu’il veut dire. Comment un homme aussi moral et austère que Mendès a-t-il pu s’entourer de gens qui lui étaient l’exact opposé ?

– C’est une question, non ? Prends Giroud, par exemple. Elle partageait sincèrement les convictions de Mendès sur la décolonisation, elle voulait le faire élire. Elle et Servan-Schreiber avaient créé *L’Express* dans ce seul but. Un journal de référence éthique et intellectuelle d’un

niveau impensable aujourd'hui où que ce soit. Mauriac, Sartre. Les plus grandes plumes du temps y écrivaient régulièrement. Mais Giroud était aussi une vraie courtisane. Dans son bureau de *L'Express*, elle exhibait sans vergogne au visiteur les cadeaux qu'elle recevait des grandes entreprises. C'est à elle que l'on doit le grand mélange des genres dans ce pays entre public et privé, entre journalistes et politiques. Quand c'était possible, elle faisait de ses femmes reporters de quasi demi-mondaines, elle a littéralement théorisé la pratique du conflit d'intérêts.

– Vous avez lu ses lettres anonymes à Servan-Schreiber après qu'il l'avait quittée ? demande Georges. Huit lettres authentifiées de menaces antisémites. Le "Juif SS" elle l'appelle. Elle se fout de lui parce qu'il veut des enfants. "Comme s'il n'y avait pas assez de Juifs sur terre", elle écrit. Quinze ans seulement après le génocide auquel elle et sa sœur n'ont échappé que par miracle. Pour moi Giroud, c'est peut-être Merteuil et Rastignac, mais revue par l'histoire juive du xx^e siècle.

– On en revient toujours là, hein, dis-je.

– À la Shoah, tu veux dire ?

– Je crois, oui. À la Shoah et au masochisme et à la haine de soi planqués sous la réussite exhibée. Les années cinquante étaient encore très antijuives. Dans les milieux bourgeois, la présence de Juifs si naturelle du temps de mon grand-père ou de la jeunesse de Mendès était devenue problématique. Trop de culpabilité s'y attachait. Les gens comme Giroud effaçaient leur judéité par arrivisme, oui, mais aussi par terreur. Dans quelle mesure ce qui passait à la trappe n'était-il pas leur subjectivité ? J'ai toujours été frappé par ce que Giroud écrit dans ses mémoires sur sa tentative de suicide. Elle vit une tragédie amoureuse, elle décide de mourir et sa dernière pensée en avalant des somnifères est de se demander comment finira la guerre d'Algérie. Ça me semble typique, même si l'histoire est arrangée. Parler de soi sérieusement déclenchait des réactions phobiques. Seul le kitch avait droit de cité. Le kitch et puis les grandes idées, la soif de reconnaissance. Au fond c'est ce que mon père a fui. Je ne dis pas que Giroud aurait dû porter son judaïsme en étendard. Mais une telle éradication de l'histoire intime n'est pas sans conséquence. Encore aujourd'hui, chez ces gens qui passent leur

vie à écrire, le divorce entre les mots et l'être est ce qu'il y a de plus frappant. »

Et, me dis-je, en avalant ses somnifères quelles ont été les dernières pensées de Paula ? Car il ne m'échappe pas – en fait de divorce avec les mots – que d'une certaine manière c'est d'elle que je parle ainsi. D'elle et de moi. Comment les choses auraient-elles tourné à l'époque si nous nous étions mieux connus nous-mêmes ? Si nous avions été plus attentifs à ce que nous nous sentions être, plutôt qu'à nos prétentions ?

Mais Carole, qui m'a écouté sans rien dire bien qu'avec une hostilité croissante :

« Et c'est si grave ? dit-elle, penchée par-dessus la table. Franchement ! La vie privée est la poubelle de l'être. Qu'est-ce qu'il y a de si formidable à s'y intéresser ? Je ne jette pas la pierre, moi, à des femmes comme Giroud, pas du tout. Elles ont inventé une fiction d'elles-mêmes ces bonnes femmes. Elles essayaient d'être libres. Elles préfiguraient le féminisme. Admettons que dans le cas de Giroud le rôle que tu donnes à la Shoah soit celui que tu décris, ce qui me semble douteux, entre parenthèses. Pourquoi parler de masochisme ? Il y a un héroïsme à refuser d'être soi. Aujourd'hui c'est le contraire. Au nom de la transparence, au nom de l'authenticité, on n'échappe plus à rien, maintenant. C'est l'ère du lynchage mondial ! Tu trouves ça mieux ? Tout est rabaissé, tout devient obscène. Regarde DSK. Un malheureux type dérape et sa vie est foutue. La vie de sa femme est foutue, ils deviennent tout de suite la cible.

– Un malheureux type dérape ? répète Nathalie incrédule.

– Oui et alors ?

– DSK n'était pas vraiment un malheureux type, il y a deux ans.

– Je t'en prie ! Tu ne vas pas nous faire un sermon.

– Non mais la lumière tue, Carole. Quand on la recherche, il faut être exemplaire. Je suis désolée si ça te semble un sermon. Moi, ajoute-t-elle se tournant dans ma direction, je les trouve tirées par les cheveux, tes théories ethnico-historiques. Le problème est plus simple. Il y a encore trente ans, les élites servaient de modèle émancipateur. On voulait leur ressembler. Aujourd'hui, ce sont elles qui veulent être comme nous. Elles

réclament le droit à la médiocrité. La démission des élites françaises, c'est ça qui est en jeu. »

En réponse, car je connais les Musicant, le regard que j'adresse à Nathalie est une invitation limpide à laisser tomber le sujet.

« Si tu vois les choses comme ça, reprend-elle néanmoins, on n'arrête pas Nathalie une fois qu'elle est lancée, Strauss-Kahn est loin d'être le seul. Prends Arnaud Lagardère. Et je pourrais en citer bien d'autres. Il y a beaucoup de panique là-dedans. Beaucoup de lâcheté en face d'un monde chaque jour plus complexe. Certes on a tous le droit de se retirer. Personne n'est tenu au rôle qu'il est censé jouer dans la vie. Mais si on quitte la scène, alors il faut renoncer complètement. Il faut laisser tomber son statut, et c'est là que le bât blesse. Parce qu'on ne peut pas jouer sur les deux tableaux. On ne peut pas vouloir se montrer en même temps exceptionnel et normal, donner les signes de l'excellence et se conduire mal. Pas en public, en tout cas. Bafouiller la copie de sa vie c'est le privilège des anonymes. »

Georges, au bout d'une longue seconde, rompt le silence gêné qui s'est installé autour de la table :

« Est-ce qu'il voulait devenir président ? dit-il. DSK pouvait tout transgresser sauf la perspective du pouvoir. Au dernier moment, effrayé par l'*hubris*, il s'est fait trébucher. Pour moi c'est la seule question. Qu'il ait sauté sur Diallo ou qu'elle l'ait provoqué c'est anecdotique, de ce point de vue.

– Anecdotique ? sursaute Nathalie. Tu devrais demander aux femmes agressées si c'est anecdotique ! Deux cent soixante par jour en France d'après les stats. Sans compter le harcèlement au travail. Tu penses qu'une histoire pareille n'a pas d'impact sur leur vie ? Vous me faites rire. Vous en parlez comme d'un jeu. On dirait que les faits et gestes des puissants ça n'a pas de conséquence, pour vous, sur la vie de tous les jours.

– Je ne vois pas du tout ce qui te permet de dire qu'il a agressé qui que ce soit, dit Carole, froidement.

– L'évidence.

– *Evidence*, en anglais, ça veut dire preuve. Tu en as une ? La justice l’a blanchi, je te rappelle.

– La justice a refusé de se *prononcer*. Ce n’est pas du tout la même chose.

– Tout le monde sait que Diallo a menti, enfin.

– Sur ses conditions d’entrée aux États-Unis oui. Pas sur ce qui s’est passé dans la chambre ! Et puis il y a les clés magnétiques. Sept minutes entre la seconde où elle entre et celle où elle sort. Et dans ces sept minutes, tu as la séduction la gémissement la fellation et l’éjaculation ? Tu m’expliques comment c’est possible et je croirai qu’il ne l’a pas agressée.

– Elle s’est au moins laissé faire, réplique Carole, tu ne m’enlèveras pas ça de l’idée. En Guinée, ça arrive tous les jours ! C’est pratiquement culturel, de coucher pour du fric. DSK, ça ne l’excuse pas. Mais ça n’en fait pas un violeur. Quand elle a compris ce qu’il voulait, elle s’est dit, “C’est de l’argent facile.” Sauf qu’il a refusé de payer, elle a voulu le faire chanter, ça a dégénéré...

– Il connaissait depuis l’époque de Bercy les patrons du groupe Accor. Un coup de fil et il la faisait virer. Elle n’avait aucun moyen de pression.

– Les détails, Nathalie, je sais pas. Pour tout dire je m’en fous un peu. Tout ce que je sais, c’est qu’elle fait un mètre quatre-vingts. Elle n’aurait pas voulu...

– Ma sœur mesure un mètre quatre-vingts, Carole, dit Nathalie tapant du poing sur la table. Une grande sportive, elle a fait du basket toute sa vie. Il y a huit ans, elle a été violée dans un parking. Son agresseur ? Un Chinois d’un mètre cinquante. Il n’avait pas d’arme, pas même un cutter, elle ne s’est pas défendue. Pourquoi ? Terrifiée. Résultat ? Son avocat a dû se battre comme un *dingue* pour faire condamner le mec au procès. Elle a mis des années à s’en remettre, et au moment du Sofitel, elle a fait une dépression.

– Okay, dit Carole après un temps. C’est ce qui te rend si radicale. Je comprends. Mais c’est un cas particulier. En général, les individus savent ce qu’ils font. Ils sont responsables de leurs actes. En tout cas il faut le croire. Il faut partir de là. Parce que sinon tu tombes dans le défaut de vouloir faire le bien des gens à leur place. Tu deviens politiquement

correcte. Regarde, déjà tu parles d'immigrés. Tout à l'heure tu vas me dire qu'elle est noire.

– Tu la traiterais de prostituée si elle ne l'était pas ? Tu parles des pratiques en Guinée !

– Parce que c'est une réalité. Pour les féministes, une femme comme Diallo c'est une victime-née. Ce sont elles, les racistes ! Moi, du moins, je lui laisse sa part de choix, à la fille.

– C'est plus que ce qu'a fait Strauss-Kahn, à ce qu'on sait.

– On ne le sait pas, justement.

– Écoute, tu ne peux pas sérieusement prétendre qu'entre une femme de ménage noire et immigrée et le président du FMI il n'y a pas de rapport de pouvoir, Carole, c'est ridicule.

– Tu vois ? Toi aussi tu t'y mets. Mais c'est quoi, la séduction ? Ce n'est pas un rapport de pouvoir ? On est toutes plus ou moins les groupies du pianiste. Ou du politique. Nous aimons toutes la puissance sociale chez un homme. Et si on s'amourache d'un poète pauvre, dit-elle en faisant un geste dans ma direction, c'est qu'on l'imagine prix Nobel demain. Interdis ça au nom de l'égalité, c'est la sexualité que tu vas interdire. C'est le désir ! Je ne dis pas que Diallo est tombée amoureuse de Strauss-Kahn, je dis qu'elle a vu en lui un homme puissant dont elle pensait tirer profit. C'est comme ça que ça a fini, d'ailleurs. Elle a touché des millions pour ses sept minutes de fellation. Elle s'en sort bien.

– C'est d'une vulgarité, ce que tu dis !

– La réalité est vulgaire. On n'est pas dans les livres.

– Carole. Dis-moi. Si tu étais violée ?

– Eh bien ?

– Est-ce que tu porterais plainte ?

– Moi ?

– Oui. Tu prétends qu'on fait ce qu'on veut dans la vie.

– Je ne prétends rien de tel mais je vais te répondre. Non. Je ne porterais pas plainte. Pas si je pouvais l'éviter. J'essaierais de garder ça secret, je crois.

– Tu es une femme éduquée, une avocate, tu vis dans le septième arrondissement de Paris. Tu ne porterais pas plainte ?

– Vivre où je vis n’a rien à voir avec ça. C’est une question de morale personnelle.

– Tu ne m’en parlerais pas ? » demande Georges qui une seconde perd toute trace de cynisme.

Plus personne ne parle.

« Mon Dieu, reprend Nathalie avec un soupir. Toute cette histoire révèle un état de régression épouvantable.

– On tourne en rond, c’est tout, dit Carole. Tu persistes à voir en Strauss-Kahn un agresseur et moi non.

– Pourquoi le défendre ? C’est ce qui m’intrigue.

– Mais je ne le défends pas. Je ne justifie en rien ce qu’il a fait. Je trouve juste odieux d’attaquer un homme seul et à terre.

– Seul ? Tu oublies “le trousseage d’une femme de chambre”. Tu oublies “il n’y a pas mort d’homme”. Tu oublies les intellectuels dont vous parliez tout à l’heure. L’affaire Dreyfus était leur acte de naissance ? L’affaire DSK signe leur mort cérébrale. Ils ont choisi de parler comme les pires racailles de banlieue.

– Pfff !

– Pas tous les intellectuels, intervient Georges. Du calme ! Et même si tu ne le comprends pas, ceux qui l’ont fait ont surtout voulu venir en aide à Sinclair. C’était par galanterie.

– Si défendre une tentative de viol est l’expression de la galanterie, Georges, alors les mots n’ont *plus de sens*, dit Nathalie. Admettez ce qu’il a fait, au moins ! ajoute-t-elle, perdant tout contrôle. Dites qu’en lui ce qui vous séduit c’est ce qu’il a de pire ! Le salopard doté d’une femme trop vertueuse, le renégat qui se fout de tout, je ne sais pas... Dites que derrière votre morale au fond ça vous amuse quelqu’un qui passe à l’acte. Je trouverais peut-être ça odieux mais au moins je comprendrais. Vous l’aimez pour ses transgressions et vous le défendez au nom de la vertu. C’est ça qui ne va pas. Il y a un réflexe d’arrogance presque tribale dans les excuses que vous lui cherchez quitte à détruire cette pauvre fille. En

vérité, vous savez quoi ? Après vous avoir écoutés toute la soirée je commence à me dire que vous le défendez parce qu'il est *juif*.

– Tu passes les bornes ! fait Carole.

– Non, dit Georges retenant Carole qui s'est levée à demi, attends, pourquoi pas. »

Dans un silence tendu Carole, lentement, se rassied.

« Parce qu'il est juif, répète-t-il les yeux sur Nathalie. Très bien. J'accepte. Et parce qu'il est français, j'accepte aussi. Et membre de notre tribu sociale, si tu veux. Ça me va. Près de soixante pour cent des Français ont validé la théorie du complot dans les premières semaines de l'affaire, je te rappelle. Encore aujourd'hui la majorité pense qu'il a été piégé. Le *walk of shame* a été vécu comme une insulte nationale. On n'aime peut-être pas les élites, chez nous en France, on n'aime peut-être pas les Juifs, mais on déteste encore plus les Américains. Et je vais te dire mieux : Diallo serait née en Arkansas ou au Texas, elle serait blonde et vivrait dans un mobile home, jamais DSK ne serait sorti de taule. Jamais. Tous les Américains auraient appelé à sa condamnation. Et autre chose encore : en Guinée les Mandingues ont soutenu Strauss parce que Diallo est peule, et les Peuls ont défendu Diallo pour la même raison. Et partout les musulmans la condamnent au nom du silence décent que se doit une femme quand une chose comme ça lui arrive.

– Et ? Tu trouves ça normal ?

– La question n'est pas là. Tu peux continuer d'accabler DSK tant que ça te chante. Vous pouvez débattre des heures de la responsabilité collective des puissants ou du respect de leur vie privée. Personnellement ? Je crois que Diallo et DSK ont menti tous les deux, moi. Tu sais pourquoi ? Parce que ce sont l'un et l'autre des contradictions vivantes. D'un côté la fille de la brousse devenue citadine new-yorkaise, de l'autre, le socialiste président du FMI et ami des patrons. La musulmane mère célibataire contre l'abonné aux bars à putes favori de la course à l'Élysée. Ils se ressemblent de ce point de vue. Et c'est ce qu'a découvert Cyrus Vance, c'est pour ça qu'il a laissé tomber. Au *xxi^e* siècle, ce n'est plus que les gens sont quelque chose socialement et autre chose dans le privé, c'est qu'ils sont simultanément des choses

multiples dans le privé *et* dans le public. Et leurs réalités non compatibles se superposent comme des mille-feuilles. Les êtres n'ont plus de structures narratives.

– Ha ! raille Nathalie. Le sémioticien s'exprime. Attention.

– Tu peux rire tant que tu veux mais l'affaire Strauss-Kahn n'est pas dissociable de la façon dont elle est perçue. Je vais t'expliquer ce qui se passe. Jusqu'à la fin des années quatre-vingt-dix, CNN était la grande superproduction de l'actualité, le grillot du village global concurrencé seulement par la dernière génération des écrivains cosmopolites. Il y avait une course pour raconter l'histoire du monde. Plusieurs narrations s'affrontaient. Cette époque est révolue. Accuse, je ne sais pas. La fin de la culture, accuse Internet. Accuse l'émergence de puissances régionales nouvelles. En tout cas il n'y a plus de village global. Ou alors il s'est urbanisé trop vite. Ce qu'il y a, c'est une zone frontière étendue d'un bout à l'autre de la planète. On appelle ça le monde a-polaire. Plus de centre, plus à proprement parler de province. Tout est entre deux territoires. Tout est Tijuana, si tu veux. Une zone frontière latente qui peut surgir n'importe où. »

Il s'interrompt, boit une gorgée de vin.

« Des univers étanches séparaient normalement Nafissatou Diallo et Dominique Strauss-Kahn. En la touchant, il n'a pas seulement sacrifié son avenir à la pulsion de l'immédiat, il a modifié la structure de l'espace, il est entré à Tijuana. À Tijuana tout coexiste. La seule loi est celle de l'égalité absolue, le seul temps celui de l'instantané. Chaque être en vaut un autre, mais chacun des plans dans lesquels vit cet être est égal aux autres, et chaque récit vaut un contre-récit. Tu parles d'abus de pouvoir ? Mais à Tijuana le moindre effort de narration pour dépasser les points de vue particuliers est un abus de pouvoir. La raison est un abus de pouvoir. Du coup plus rien n'est collectivement explicable. Les choses perdent le pouvoir d'être racontées. Elles arrivent, et c'est tout. Le paradigme ici c'est l'acte terroriste, la culture du trauma permanent. On pourrait dire qu'en un sens, c'est ça le "réel" : la revanche du vrai après tant de simulacre, le fait cru, transparent *et* opaque, d'une indicible obscénité. Mais comme les gens malgré tout ont besoin d'explications, ils refluent vers ce qu'ils connaissent pour s'expliquer ce qu'ils ignorent. Ils

se tournent vers ce qui reste de leurs traditions, vers ce qu'ils appellent leurs identités. Et ainsi les élites protègent les élites, les intellectuels les intellectuels, et les femmes de ménage les femmes de ménage.

– Et les Juifs, les Juifs ?

– Et pourquoi pas ? On ferme les fenêtres. On se barricade. Parce que quand plus rien n'est racontable, n'importe quoi peut arriver à n'importe qui n'importe quand.

– Tu déploies des concepts brillants, Georges, pour mieux nier l'évidence, dit Nathalie. Ça te permet de dire ensuite que tout est trop compliqué. Pur enfumage intello, si tu veux mon avis. La réalité est plus prosaïque. Un homme s'est conduit de manière ignoble avec une femme qui lui était socialement inférieure. Il déploie toutes les ressources de l'arrogance pour prétendre le contraire et s'emploie à salir la réputation de sa victime. Situation absolument classique. La différence ? C'est que sa propre épouse avait décidé de le soutenir et qu'elle en avait les moyens. C'est elle, l'élément pathologique là-dedans. Appelle ça galanterie si ça te chante. Mais qui a le pouvoir de mobiliser les intellectuels ? Qui, au printemps 2012, donnait les informations à la presse sur le prétendu sida de Diallo ? Sur ses clients supposés ? L'une des plus puissantes agences de détectives privés américaines avait été mandatée pour ça aux États-Unis. Par qui ? Ce que les feuilles de chou à scandale comme le *New York Post* imprimaient à Manhattan sur Diallo était relayé à Paris par les journaux du groupe de presse où officiaient certains de ses proches à elle. La solidarité conjugale ? J'aurais compris. Mais détruire une autre femme sans se poser de questions ? Au nom du féminisme, en plus ? Et leur retour triomphal en France ! Les sourires d'Anne Sinclair à l'aéroport ! Ça ne t'a pas choqué ? Même en admettant que Diallo était consentante, y avait-il vraiment de quoi se réjouir ? Non : s'il y a quelque chose d'opaque dans toute cette affaire, ce n'est pas ce qui s'est passé dans la suite 2806. Ce n'est pas je ne sais quelle théorie sur la mondialisation ou la psychologie de DSK. C'est Anne Sinclair. Comment et pourquoi elle a choisi d'endosser ce rôle. Pour moi c'est le seul vrai mystère. »

Le dîner achevé, de retour dans notre chambre après avoir salué les Musicant aussi cordialement que possible.

« Quoi ? dit Nathalie la porte à peine refermée. Je t'ai choqué c'est ça ? Mais Carole, non, par contre. Ce qu'elle a dit, ça te va.

– Je suis avec toi, Nathalie, pas avec Carole. Je n'ai pas à me soucier de ce que dit Carole.

– Écoute ça me rend dingue.

– Ça rend tout le monde dingue cette histoire.

– À ta notable exception ?

– Je n'ai pas dit ça.

– Il n'a pas dit ça. Calme, pondéré, tranquille. Mais la vérité c'est que tu ne dis pas grand-chose. Sauf pour dissenter sur Paula Zimmermann. »

À l'énoncé de ce nom, je refuse de réagir. Nous nous faisons face au milieu de la pièce.

« Parle ! dit-elle. Exprime-toi ! Je vais finir par croire que j'ai vraiment fait quelque chose de grave ! »

Puis, comme je ne dis toujours rien :

« Ce que j'ai dit sur les Juifs, c'est ça qui te choque ? Écoute, un peu de second degré tout de même.

– Et où se situerait le premier, d'après toi ?

– Je n'arrive pas à croire que tu parles sérieusement.

– La France est le seul pays au monde dans lequel des gens sont tués en pleine rue au seul motif qu'ils sont juifs, tu es peut-être au courant.

– Et quel rapport ?

– Le rapport est le contexte. Certains contextes rendent difficile l'appréhension du "second degré" comme tu dis.

– Les victimes dans cette affaire sont les femmes, je te rappelle.

– Une femme, Nathalie. Pas *les* femmes.

– Écoute, reprend-elle. Georges et toi avez passé la soirée à dire des horreurs. Toute cette théorie sur les Juifs de Cour, ce n'est pas antisémite ? Pourquoi je n'aurais pas le droit d'en prononcer le dixième ?

Je vais finir par penser que la seule chose qui vous choque dans ce que je dis c'est que ce soit moi qui le dise. La seule non-Juive de la table. Je serais casher, vous seriez les premiers à trouver ça pertinent.

– Tu serais casher, Nathalie, m'entends-je décréter, tu ne dirais pas ce que tu dis comme tu le dis. Et ça fait toute la différence. »

Elle me fixe une longue seconde sans répondre.

« Je refuse de te croire assez stupide pour me traiter d'antisémite parce que je désapprouve l'opinion de tes amis sur DSK ! Je *refuse* de le croire ! » dit-elle fermement, puis elle disparaît dans la salle de bains.

L'eau du robinet coule un long moment tandis que je me déshabille et me glisse sous les couvertures. En nuisette, elle revient dans la chambre et s'assied sur le lit. Je soutiens son regard tandis qu'elle m'examine à nouveau.

« Tu ne sais pas comment te situer dans cette histoire, n'est-ce pas ? dit-elle. Toi aussi ça t'affecte. C'est Georges qui a raison avec sa théorie des frontières. Et nous y sommes, non ? Littéralement. Cet après-midi, tu as pris un taxi pour la traverser. Tu t'es rendu en plein cœur des Territoires palestiniens sans me prévenir. Tu ne t'es pas demandé ce que je ferais s'il t'arrivait quelque chose.

– Tu changes de sujet, Nathalie.

– C'est le *même* sujet. Tu ne comprends pas ? Qu'est-ce que je t'ai dit quand tu as recommencé à recevoir ces e-mails ? Je ne t'ai pas dit d'aller voir les flics ? Mais non. Tu n'en as fait qu'à ta tête. Comme d'habitude. Et aujourd'hui tu as fait ce que tu voulais faire, pas une seconde tu ne t'es soucié de moi. Tout ce qui comptait pour toi c'était de retrouver ce malade qui est le frère de Paula Zimmermann. Et ne me dis pas qu'il n'y a rien eu à l'époque entre cette fille et toi. Garde ça pour Carole. Je sais qu'il y a eu quelque chose. Je t'ai bien écouté tout à l'heure. Je n'ai pas eu de mal, tu n'as rien dit d'autre. Si je devais parier ? Tu as dû être fou d'elle. Je suis convaincue que tu l'étais encore cet après-midi. Sous prétexte de mettre la main sur son mari c'est elle que tu espérais retrouver. Il n'y a que ça pour expliquer une telle excursion. C'est *ton* contexte, Frank. Celui dans lequel tu vis tout ce qui t'arrive, même ton

histoire avec moi. Je n'ose pas imaginer ce qui se serait produit si elle était encore vivante. »

Sur quoi, elle s'installe dans le lit aussi loin de moi que possible et j'éteins la lumière.

Tous deux dormons mal. Peu avant l'aube je la sens qui s'éveille et, parce que l'idée que l'affaire DSK puisse avoir sur ma vie privée un impact quelconque me paraît trop absurde, je l'attire à moi, nous faisons l'amour.

Au matin, un soleil froid levé sur Jérusalem, nous retrouvons Georges et Carole dans la salle de restaurant pour le petit déjeuner. Des discussions échauffées de la veille, aucune trace ne subsiste – à l'exception, peut-être, de l'exubérance un peu excessivement démonstrative avec laquelle nous parlons du temps, qui s'est éclairci, des mérites comparés de Jérusalem et Tel-Aviv et de la chance pour les Musicant de rester toute une semaine encore dans le pays – où Georges doit donner deux conférences autour de son dernier livre – tandis que Nathalie et moi reprenons dans quelques heures l'avion pour Paris.

À l'heure de nous dire au revoir nous nous promettons de dîner sous peu tous ensemble, les deux femmes se serrent la main dans de grands sourires puis Carole, m'embrassant, me glisse à l'oreille « Fais attention à toi » et je décide, de retour dans la chambre, que sa phrase n'a rien à voir avec Nathalie ni avec ce qui s'est dit la veille. Nous bouclons nos sacs. Une navette nous attend pour nous conduire jusqu'à l'aéroport Ben-Gourion. Trois jours plus tôt nous sommes arrivés au crépuscule, je n'étais pas venu en Israël depuis presque dix ans, et ce n'est qu'à présent, dans le soleil de cette fin de matinée, tandis que nous nous engageons sur l'autoroute neuve traversant le paysage de montagnes bouleversées où je ne reconnais rien, que je prends la pleine mesure des changements labyrinthiques introduits par le mur de séparation.

Puis,

Cesse de me harceler au téléphone s'il te plaît

PZ

Le SMS envoyé à 3 h 15 du matin heure de Paris s'affiche sur l'écran de mon portable que je viens de consulter machinalement.

« Il y a un problème ? demande Nathalie.

– Non, rien », dis-je, faisant disparaître l'appareil dans ma poche.

Je dors, ou prétends le faire, durant la majeure partie du vol de retour.

À Roissy nous partageons le même taxi. Nathalie me dépose sur le chemin rue de Bretagne.

« Frank, dit-elle à l'instant de nous séparer. Tu ne vas pas faire de bêtises ? Tu ne vas pas le voir, ce type ? Tu laisses la police s'en occuper ?

– Ne t'inquiète pas », dis-je avant de l'embrasser, et avant que le taxi l'emporte vers Montparnasse.

Au bout d'une petite rue déserte en lisière des quinze et seizième arrondissements, l'adresse donnée par Wallich. Façade blanc cassé d'un immeuble de dix étages qui a dû paraître moderne au tournant des années soixante-dix. À gauche contre le mur, dans le hall au dallage carrelé, fendu par endroits, un alignement de boîtes aux lettres et de plaques de cuivre indiquant médecins, dentistes et rhumatologues, à droite, sur la vitre de la concierge protégée par un rideau de tulle, le frêle cadre de bois avec la liste des locataires, parmi eux *P. Zimmermann 4^e droite apt 406*.

Échos de chasse d'eau, de radio indistincte, bruits du matin domestique dans le couloir où m'a laissé l'ascenseur. Une femme jeune, laide, maquillée sort de chez elle à l'instant où je presse la sonnette. Son pas ferme, dans des effluves de crème hydratante. Une présence se traîne de l'autre côté, puis brusquement la porte s'ouvre, une tête passée dans le couloir échange un regard avec la femme que l'ascenseur avale, une main me tire à l'intérieur et la porte se referme.

Ce n'est pas Zimmermann, à première vue, que j'ai devant moi tandis qu'immobiles à quelques pas l'un de l'autre nous nous faisons face dans la petite entrée sombre – plutôt une sorte de gros baleineau verticalement égaré dans l'embrasure. Un baleineau en chaussettes, vêtu de jeans sombres, le ventre lourd recouvert d'un pull noir défraîchi parsemé de

pellicules, un baleineau avec une télécommande à la main et, dans le visage au crâne dégarni, l'éclat outré de deux grands yeux bleus fixés sur moi.

Des bruits de télé et de radio parviennent du salon.

Je dis, « Bonjour Patrick », totalement à contretemps.

Pas de réponse.

« Excuse-moi si je sonne à cette heure. Je sais que j'arrive sans prévenir, il est tôt. En fait, je débarque à peine, je suis rentré hier. J'étais inquiet après notre conversation. Je voulais savoir comment tu vas.

– Bien, répond-il simplement, sa voix est grave, neutre, et dénuée de toute expression. Je vais bien. »

Je ne sais pas quoi lui dire – je le réalise. Les motifs de ma présence – curiosité à son égard, incrédulité à l'annonce de la mort de Paula, voyeurisme ? – ne me sont pas vraiment clairs. Je pensais que ma visite à Wallich éluciderait et chasserait de mon esprit ce que depuis plusieurs mois devant Nathalie j'appelle en plaisantant « le mystère des e-mails », une expression qui a depuis longtemps cessé de la faire rire, mais rien de tel *a priori*. C'est elle qui a raison. Je n'ai rien à faire ici.

« Non, dit Zimmermann avec un sursaut. C'est une bonne idée d'être venu. Plus sûr que le téléphone. Mais fais gaffe. Faut rester prudent. On ne sait pas qui on croise dans le couloir. Tu veux un café ? Cette fille, elle vient d'emménager. Je sais même pas son nom. »

Tout en parlant, avec une vélocité à laquelle je ne m'attendais pas, il est passé dans le salon où je pénètre à sa suite. Pour le découvrir ricanant, en arrêt derrière un divan de cuir, face aux couleurs mouvantes de la télé allumée sur les infos du matin.

« Tu sais que je l'ai bien connu ? dit-il avec un signe de tête en direction du ministre interviewé à l'écran. Quelle rigolade ! Il avait sa chambrette au riad, lui aussi ! Venait faire à Dominique ses petites génuflexions ! Ha ! »

Sans cesser de discourir, ni lâcher la télécommande, il entre dans l'étroite cuisine mitoyenne en forme de couloir et, le bras tendu vers l'un

des placards de bois, en extirpe un mug qu'il remplit avec le fond d'une cafetière électrique posée près de l'évier.

« Je sais ce que tu penses, poursuit-il. Tu penses que tout est la copie d'autre chose. Non ? Ce n'est pas ce que tu penses ? Un mensonge à la télé te rappelle un autre mensonge, un discours un autre discours. Quand tu étais gosse chaque chose avait un nom, c'était le règne de la confiance. Mais, maintenant, les mots se dupliquent comme des virus, et seuls comptent la survie et l'instant. Tu prends un sucre ou bien deux ? »

Faire des yeux, tandis qu'il délire ainsi, le tour du propriétaire, passer en revue le fatras de journaux et de documents éparpillés sur le canapé, la table basse en plastique où traînent, près d'un tube de cachets qu'il doit doser de travers, une assiette souillée de traces d'œufs et une tasse vide, le petit bureau carré disposé contre la cloison à droite, avec l'ordinateur allumé, d'où monte le son de la radio, et l'amoncellement de papiers tout autour, la vingtaine de caisses en carton, bourrées de dossiers, éparpillées sur le parquet flottant mal posé qui gondole contre les plinthes des murs blancs et nus. Derrière moi, une porte entrouverte laisse voir les draps défaits d'un lit au pied duquel sont éventrés des sacs pleins de vêtements. Une table en teck supporte un napperon de paille et un vase d'un vert vif abritant des fleurs en plastique, deux vestes et un manteau épais ont été jetés sans soin sur l'une des quatre chaises qui l'entourent, une chaussette usée gît, oubliée, au pied du rideau près de la fenêtre – et tout sent la chair molle, la poussière et les nerfs.

« Quand tu ne sais plus quoi croire tu sonnes à ma porte en quête de quelque chose de vrai, poursuit Zim revenant vers moi le mug à la main. Je suis ta seule famille. Je suis tout ce qui te rattache à ton histoire personnelle. »

Le sourire de victoire, dans ses yeux, est tout injecté de sang.

« Excuse-moi, reprend-il, si je te semble incohérent. Mais j'ai passé la nuit à écrire, je suis un peu... Ce sera mon dernier livre tu sais. Tout sera dit, tout ! Ha ! Tu verras. Tu verras ! Qu'on sache un peu les choses, tu vois. Pour une fois. Et après, fini. Fi-ni ! Ha ! Tu crois qu'il sait ce qui se passe ? ajoute-t-il avec un signe du menton vers l'écran où le ministre est en train de parler. Il n'en sait rien du tout. Regarde. Il ne sait pas que ce

sont mes mots qu'il prononce. *Mes* mots. Le *pouvoir* des mots. Là-dessus je suis le seul à tout avoir pigé. On vit la mort de la sincérité, Frank, dans ce pays. Beaucoup m'en veulent à cause de mes engagements tu sais. Beaucoup m'en veulent parce que je comprends trop de choses. Je peux plus donner de cours nulle part par exemple. Je peux plus passer un seul article. Tiens, regarde. Viens voir. » Fébrile, se ruant vers son ordinateur et me faisant signe d'approcher : « Regarde ce qu'on m'envoie ! On m'associe à des maquereaux en Belgique ! On m'accuse de mener une vie dépravée ! Je reçois *plein* de courriels anonymes, *plein* ! Des menaces de mort... Regarde ça ! » dit-il, découvrant sur l'écran la photo d'une adolescente plutôt quelconque, vêtue d'un anorak fermé jusqu'au col : *Séverine aime sucer – veux-tu la connaître ? Oui Non Peut-être.*

« Certains veulent m'associer à ça, tu vois les dimensions ? »

À en juger par son haleine il ne s'est pas brossé les dents depuis plusieurs jours.

« Patrick...

– Je lui ai écrit. Je lui ai dit, “Je suis tricard moi Dominique aujourd'hui j'ai plus aucun revenu !” C'est ma récompense ? Ha ! Quand je pense à tous les week-ends où j'aurais pu vivre un truc vrai ! J'étais son ami. Je l'ai défendu. Tout le monde l'attaquait, je l'ai défendu ! Quoi de plus normal ? Sauf que. Tu vois. Victime ou bourreau. Vrai ou faux. Depuis longtemps il avait choisi de plus les faire, ces distinctions, lui. Et nous, les gens comme moi, Frank ? Les garde-fous de sa folie, on était, on s'est fait balader. On s'est fait abuser ! » achève-t-il, refermant d'une claque l'écran de son ordinateur, d'un mot qui m'aura décidément suivi durant la majeure partie de mon existence.

Qu'est-ce que je suis venu faire ici ?

Oui, c'est Nathalie qui avait raison. Il *est* fou, ce gros cétacé poussiéreux, logorrhéique, qui va et vient dans l'air confiné de son appartement tout en débitant des sornettes narcissiques, cet imposteur qui a menti à tout le monde – à Grand-Père, à mon oncle, à Paula, à son père, à moi, sans parler de Sinclair, à ses lecteurs en plagiant ses livres –, ce militant qui a truqué ses convictions et qui se lamente sur la fin de l'honnêteté, qui dénonce le mensonge – à force de se mentir à lui-même,

il est devenu complètement fou. Aussi cinglé – à défaut d’être juif – que l’oncle Brutman rue des belles feuilles après l’enterrement de Grand-Père. Même déni devant l’effondrement de son cadre de référence, me dis-je, même paranoïa.

« Écoute, Patrick, m’entends-je articuler plutôt que de me diriger vers la porte pour rejoindre l’ascenseur et la rue comme j’en ai pourtant l’intention. Je n’ai appris qu’avant-hier la mort de Paula.

– Ouais. Ouais. Ça l’a usée, tu sais. Elle a pas supporté que le père de son fils se fasse humilier de la sorte. Tout le monde m’a laissé tomber, Frank ! Tout le monde s’est détourné !

– Pourquoi tu ne m’as pas prévenu ? Qu’est-ce qui lui est arrivé ?

– Elle prenait des... Tu sais. Elle était un peu dépressive. Prenait des trucs cet hiver-là. J’ai pas une seule photo d’elle, tu te rends compte ? Je vais d’appart en appart en ce moment c’est devenu. Très précaire, quoi. Très incertain. » Puis, la zapette pointée vers l’écran : « Regarde ça comme il est sûr de lui. Et tout est faux, tu sais ! Tout ! Tout est bidon ! Je vais te sortir mon livre, moi tu vas voir ! Ça va remettre les idées à l’endroit ! »

Il commence à me taper sur les nerfs avec ses petits airs jubilatoires. Je sais que je ne devrais pas – à vrai dire, je ne devrais pas être là – mais, puisque je *suis* là, sortant de ma poche les feuillets contenant ses courriels, je m’interpose entre lui et la télévision pour lui boucher la vue.

« Patrick ! Parle-moi ! C’est quoi ces e-mails délirants que je reçois depuis quatre mois ? Qu’est-ce qui est arrivé à Paula ? »

Son regard glisse, avec une exaspérante absence d’énergie, de mon visage aux papiers que je viens de poser sur la table basse. Puis il relève les yeux avec l’air de réaliser quelque chose.

« Paula, prononce-t-il, hochant avec la même lenteur. Paula. »

Et, me tournant le dos, il s’éloigne, et un instant j’ai le sentiment de perdre à mon tour les pédales.

Mais il n’est pas allé loin – il est juste passé dans la chambre.

Au bout de son bras, remplaçant la zappette, une épaisse enveloppe kraft ponctue, contre sa cuisse, la démarche souple un peu chaloupée

avec laquelle il en ressort au bout de quelques secondes – une démarche paradoxale, vu sa corpulence, presque celle, curieusement, de Dominique Strauss-Kahn.

Et c'est lorsque, sans un mot, il la laisse tomber entre nous sur la petite table que je l'identifie : mon enveloppe. Le nom de Paula écrit dessus – mon manuscrit.

« Je l'ai trouvé dans ses affaires à sa mort, dit-il après un silence. Et j'aurais dû te prévenir, tu penses ? Tu le crois sérieusement ? »

Il n'a plus l'air fou du tout en cet instant. En fait, il a retrouvé l'autorité du Zimmermann de mes quatorze ans.

« Je t'ai lu trois fois, poursuit-il. Trois fois d'affilée. Paula venait de mourir. Pour moi c'était déjà une période. Bon. Dominique *out*, le cabinet en dépôt de bilan, un tas de saloperies qui commençaient à circuler sur mon compte. J'avais besoin de ça ? Écrit par un ami, en plus ? Quelqu'un que j'ai toujours vu comme un frère, un petit frère, mais un frère. Quelqu'un que j'ai aidé ! Je me suis senti trahi, Frank. Je me suis senti sali. »

D'un geste du bras il balaie les journaux éparpillés sur le divan, se laisse tomber dans le cuir mou, pose les mains sur les cuisses, lève la tête et, toute dignité blessée, attend.

« C'était un courrier privé » est ce que je choisis de dire tout d'abord. « Navré pour la brutalité si tu l'as découvert dans ces circonstances mais...

– À chaque lecture je pensais seulement : pourquoi ? Qu'est-ce que je lui ai fait ? Qu'est-ce que je t'ai fait Frank ? »

Ses grands yeux bleus d'enfant scandalisé, excavés de fatigue, débordant d'esprit de sacrifice et d'une douleur qui n'est pas feinte : pour un peu, je ne serais pas complètement insensible au pouvoir de conviction qui en émane – pour un peu, je me sentirais fautif. J'en viendrais presque à penser que subir, à cinquante ans, le genre de sermon que mon père m'infligeait à dix-huit est la vraie raison de ma présence en ces lieux – ce que, poussé par quelle obscure nostalgie ou perverse culpabilité, je suis venu me faire vivre.

« C'est ridicule, dis-je, plus pour moi que pour lui.

– Oh, rassure-toi », réplique-t-il. Il paraît aussi peu capable de ne pas prendre à son compte ce que je peux dire que ce que dit la télévision. « Rassure-toi. Je vais pas m'étendre. Je vais pas te faire la leçon. L'aspect personnel, je sais bien que tu t'en fous. Tu penses qu'à toi, toi, de toute façon. Tu as toujours pensé qu'à toi. Tu as toujours été un chieur. Tu étais comme ça à dix-huit ans tu es comme ça aujourd'hui. Tu te souviens quand je t'ai proposé de travailler avec moi, à l'époque ? Je te l'ai jamais dit mais tout le monde autour de toi m'avait prévenu. Tout le monde ! "Frank, il est gentil, Patrick, mais faites quand même attention parce qu'il est pas très fiable." Ton grand-père. J'ai décidé de pas l'écouter. Les histoires circulant sur ton compte, comme quoi tu avais fugué avec une délinquante, tes problèmes avec la police : pas pris en compte ! Tu te cherchais, comme on dit, ça me touchait. Toujours eu un faible, moi, pour ceux qui rompent avec leur milieu d'origine. Les gens qui veulent se faire eux-mêmes, qui forcent leur destin. Moi aussi j'ai fait ça. Très tôt j'ai choisi ma famille. Anne. Ton grand-père. Et puis plus tard Alex et puis Paula. Et Dominique. Ha ! Ton grand-père ! Un *Mensch* ! Un géant. Il a eu sur moi plus d'influence que n'importe qui. Alors oui, ouais. J'ai dit banco. J'ai choisi la confiance. Tu étais son petit-fils ! Pas à la hauteur, c'est sûr – excuse-moi hein, on se parle, il faut savoir être franc avec les amis je crois –, mais tu portais son nom. Tu étais son héritier. Le résultat ? L'histoire de ma vie, ça. *Aider les gens* ! Tiens regarde l'autre *salaud* là, dit-il avec un geste vers le ministre du Budget à la télévision. Tu crois qu'il dirait merci ? Vous êtes bien les mêmes, allez ! Mais rassure-toi je vais pas m'étendre. »

Il a délivré sur un ton à peine virulent ce narcissique martyrologe infantile où l'excès de sentimentalisme le dispute au chantage moral. Une posture qui n'est qu'imposture et se nourrit du seul fait d'être dite ou plutôt assenée : c'est ce qu'il est. C'est lui le non fiable. Jamais il n'a aidé qui que ce soit. S'entourer de Juifs était sa façon de forcer le destin. De se rebeller contre le père. Et pas n'importe quels Juifs, il a su les choisir. Des Juifs faussement confortables, faussement libérés des névroses de l'Histoire. Des Juifs assoiffés d'oubli et de reconnaissance, camés à l'autofolklore et au kitch, et sourds à toute introspection : c'était

ce que nous étions. Et qui mieux que nous pour accueillir un pervers authentique ?

Tour à tour dominant tyrannique, et pauvre type solidaire, sentimental et sacrifié. Une chose est claire : c'est dans cette balance qu'il trouve son énergie. Plus il s'élève, plus il s'avilit. Plus il nous « aide », plus il nous hait. Sur la table basse, posés côte à côte : mon manuscrit, ses insultes.

« Écoute Patrick », dis-je, tout en me baissant pour ramasser l'enveloppe. Il a fait de son existence une succession de chimères – pas étonnant qu'il se sente cocufié. Mais pas par moi, non. Je refuse d'entrer dans son jeu. « Cessons cette comédie, d'accord ? Arrêtons les conneries. Je comprends que tu sois blessé. Mais ne me fais pas le coup de la surprise. Tu as toujours su ce qui se passait entre Paula et moi. Ne me dis pas que ça t'a mis en fureur en découvrant ce texte. La façon dont je vois les choses aujourd'hui ? Elle était sans doute à deux doigts de te quitter quand on s'est rencontrés. Je n'étais pas prêt, je me posais trop de questions et, sans doute aussi parce que j'étais socialement trop fragile, plutôt que d'être le type grâce auquel elle se séparait de toi, je suis devenu celui par qui tu l'as récupérée. C'est moi qui lui ai rendu ses compromissions supportables. À commencer par la vie avec toi. On s'est piégés mutuellement. Et je te soupçonne d'avoir compris ça tout de suite. Bien plus vite que nous en tout cas. Tu savais qu'elle était corruptible. Tu me savais peu sûr de moi. Ce job dont tu parles ? Une couverture. Mon vrai boulot de nègre auprès de toi n'a jamais été d'écrire ton livre. Ç'a été de baiser ta femme et d'en être amoureux. Il n'y a que deux jours que je l'ai vraiment compris. Quand j'ai réalisé qu'elle te servait de passeport. Quand j'ai pigé pourquoi tu pensais avoir besoin d'elle à ce point. Tu t'es dit qu'elle te ferait juif auprès des gens que tu fréquentais. Dans ta tête de malade elle te rendait casher. En général, les gens assez cinglés pour vouloir être juifs se convertissent. Mais tu as choisi quelque chose de bien plus tordu. J'ai vu Mikaël à Jérusalem. Il croit que c'est de la névrose. Je penche pour une explication plus simple et plus abjecte, personnellement. Tu as dû te dire que les Juifs gouvernent tout et que ça te servirait si tu voulais réussir. »

Soit j'ai raison, me dis-je dans le silence qui s'ensuit, et il me saute à la gorge, soit l'atmosphère de démence qui l'entoure est en train de

déteindre et je deviens cinglé moi aussi, je perds complètement de vue la frontière entre ce qui est et ce que j'imagine.

Ni l'un ni l'autre. Il ne se jette pas sur moi – les yeux fixes, les mains sur les cuisses et le dos enfoncé dans le divan il m'a écouté sans broncher – et, autant que j'en puisse juger, je ne deviens pas dans la seconde tout à fait fou. Ce qui se passe est plus bizarre encore : il sourit.

« Mon fils est juif, dit-il posément. J'ai une femme juive, même si le Très-Haut l'a rappelée auprès de Lui. J'ai fait de ma vie une vie juive, je me suis battu pour les Juifs et pour la cause juive, je crois que je le paye assez cher. Je te l'ai dit, je suis tout ce qui te rattache à ton histoire personnelle. De nous deux c'est moi qui suis juif aujourd'hui. Et je n'ai même pas eu besoin de me convertir. J'ai juste pris mes responsabilités. Toi ? Tu as déserté. Et maintenant tu cherches quelque chose de vrai dans ta vie alors tu sonnes à ma porte. Je comprends. Je comprends ta rancœur. Ta jalousie je la vois bien. Je t'en veux pas. Ça va avec le reste. »

Est-il psychotique ou bien est-ce là, cette façon de tout inverser, une de ces tournures d'esprit à la con héritées de ses années militantes ? Les deux, peut-être bien. En tout cas, si Paula a lutté chaque jour contre une telle perversité douceuse, contre un tel systématique retournement des faits les plus simples, contre une telle négation de la raison énoncée sur le ton de la raison, alors je reprends ma théorie de l'autre soir sur sa mort : elle s'est tuée. Elle n'a pas pu faire autrement. Moi qui ne subis ce régime que depuis quelques minutes, je suis déjà tout près de passer par la fenêtre, ou de l'y jeter, lui.

À la place, aussi calmement que je le peux :

« Patrick, je ne suis pas le Consistoire, je me fous de savoir qui est juif. Et si tu tiens à être plus que moi le petit-fils de mon grand-père, ne te gêne pas. Je ne suis pas venu pour ça. Je suis venu pour essayer de comprendre. Il y a sept ans, j'ai envoyé un texte à une femme qui était devenue quelqu'un d'autre, à en juger par sa réponse. Quelqu'un d'autre en tout cas que celle que j'avais connue autrefois. Puis elle est morte, et je ne suis pas certain de savoir comment. Alors si tu as quelque chose à dire là-dessus, quelque chose qui ne sorte pas du foutoir qu'a l'air d'être ta cervelle en ce moment, ça m'intéresse. Sinon crois-moi, je sors d'ici

dans la seconde et tu ne me revois plus. On débarrasse le plancher, ma prétendue rancœur et moi.

– Je ne savais pas qu’elle t’avait écrit, est la réponse, suspicieuse, qu’il me fait.

– Ne t’emballe pas. Une fois seulement. Et pas pour m’encourager à poursuivre.

– Je trouve étrange qu’elle l’ait fait sans me prévenir. Je trouve bizarre qu’elle m’ait pas parlé de ça. »

Un temps.

« Quand ça ? reprend-il.

– Quand quoi ?

– Quand avez-vous échangé cette... cette correspondance ?

– En 2006, je crois. Peu de temps après la mort de son père.

– Hmm ! » Puis, après un temps de réflexion : « Je vois. C’est l’hiver où elle est devenue différente. C’est l’hiver où même moi j’ai cessé de savoir. Je savais tout d’elle, en général. C’était important de pouvoir la comprendre. Elle s’aimait pas beaucoup tu sais c’était compliqué avec elle. Des fois elle disait, “J’ai l’impression que tu me surveilles.” Je la surveillais pas ! Je la surveillais pas du tout ! Je tâchais d’être présent. Je tâchais d’être là. Si je voulais la soutenir ? Lui donner courage ? Il fallait que je sois là. Il fallait que je comprenne. Des efforts considérables, j’ai déployé, pour lui donner confiance. Considérables. Faire qu’elle soit *bien*. Les PUF ! C’est moi qui ai arrangé le coup pour les PUF. L’ESSEC c’est moi. Juste deux exemples hein. Je dis pas ça pour me vanter. Je dis pas ça pour me faire plaindre. Tu te vantes pas de ta nature. Je sais que ça te parle pas mais penser aux gens que j’aime moi c’est ce qui me définit. Être présent », répète, depuis le divan où il est toujours immobile, ce gros cétacé qui ne cesse de parler de lui. « Et c’est quand elle a été enceinte. Quand Jonathan est arrivé je l’ai sentie s’apprivoiser, tu vois, c’est là. J’ai senti qu’elle acceptait. Elle était là, cette fois. Elle s’était posée. Elle était bien. On était bien. De bonnes années. Sans conflits. Apaisées. »

Il se tait. Les coudes sur les cuisses, le menton dans les mains, il regarde la télévision.

« C'est fou hein. Ce qui se passe en ce moment. C'est fou. Tout sera dans mon bouquin tu verras. La fin d'un monde ! Ça va te plaire. » « Ah, tu sais ! soupire-t-il, soudain amical, souriant. Je sais pas quoi te dire Frank ! Je sais pas. Cet hiver-là, l'hiver 2006. Son père était malade. Elle allait souvent le voir à Jérusalem. Moi j'étais très impliqué dans la préparation des primaires. Je bossais comme un dingue avec Fouks tu sais, les gens d'EuroRSCG, des réunions dans tous les coins, ça rigolait pas, j'étais *engagé* ! Alors avec Paula bien sûr on se voyait peu. Et puis Alex est mort. En octobre, hein, c'est ça. Et c'est vrai c'est sûr j'ai pas été disponible. C'est vrai. Encore aujourd'hui je m'en veux. Je me le reproche ! Je me dis, "Elle est partie là-bas toute seule. Elle a fait son deuil toute seule." Je sais pas. Je me dis, je sais pas. » Nouveau soupir. D'une main, sur son visage, chassant la toile d'araignée de la fatigue. « J'ai pas vu la distance, poursuit-il. Je travaillais ! Et puis un week-end où Jonathan était en Israël chez son oncle, on est partis au riad. C'était notre premier week-end ensemble depuis la mort d'Alex. Vraiment ensemble. Avec du temps, quoi. Et moi j'étais content ! Cinq ans qu'on y allait chaque fois c'était les Mille et Une Nuits pour elle, elle adorait le riad. Je me disais, "Ça lui fera du bien." Et là ? Je sais pas. Sinistre, elle a été. On a passé trois jours sinistres. Je te dis c'est l'hiver où j'ai cessé de comprendre. C'était juste avant le second débat des primaires. Il y avait Fouks, y avait Anne, l'autre Anne était là aussi. Je crois Ivan. Bien sûr Dominique. Et on a parlé de ça, évidemment, de quoi on pouvait parler. Et Paula était complètement. Je sais pas. On aurait dit qu'elle nous évitait. Elle allait faire de grandes balades dans le souk. Le samedi, elle s'est même enfermée dans la chambre au moment de l'apéro, tu vois dans quelle situation ça me mettait ? Soi-disant elle était malade. Et puis le lendemain, de retour à la maison. Comme ça sans prévenir. Elle me dit, "Écoute, qu'est-ce que vous foutez tous avec Strauss ?" elle me dit. "Il est pas du tout fait pour être président. Pourquoi vous le poussez comme ça ? Et lui qui se prête au jeu, en plus. Il commence à se prendre au sérieux. C'était ridicule, ce week-end, c'était grotesque. Pourquoi est-ce qu'Anne n'arrête pas tout ?" »

Il se tait.

Je dis : « Comment est-ce que tu as réagi ? » tout en me demandant si c'est là le week-end durant lequel elle m'a écrit pour me vanter les mérites de Strauss candidat. La fille du trafiquant-bâtisseur. Insaisissable avec acharnement – délinquante jusqu'au bout.

« Je sais pas. Je sais pas. On parlait jamais politique, normalement. Donc j'étais plutôt surpris. J'ai tâché de lui expliquer. Je lui ai dit, "Tu sais, devant Ségolène il n'a pas une chance. Donc je sais pas de quoi tu parles, hein. Le but de toute façon c'est pas de le faire élire !" »

– Comment ça ?

– C'est ce qu'elle m'a répondu. Exactement sur ce ton. "Comment ça ? – C'est le remettre en selle, l'objectif", je lui ai dit. Avec un vrai projet ! Le Parti a fait *mani pulite* sur son dos il y a sept ans avec les affaires. Dom, il a servi de paratonnerre à tout le climat pourri des années quatre-vingt-dix au PS. Il était mort à l'époque, *mort* !" Il me recevait dans ses bureaux déserts il me disait, "Patrick, chaque fois que j'ouvre un journal, en ce moment, j'ai l'impression de lire ma nécro. – Et moi la mienne", je lui répondais. On se marrait. Il est fort, Dominique, on se marrait. En plus, tout le monde était *down*, autour de nous, Camba. Cambadélis – condamné à cinq mois de taule avec sursis ! Anne elle-même ! Anne qui avait très récemment arrêté son émission à peine Dominique aux Finances, virée de TF1 comme une malpropre. Non, vraiment, une période. Dégueulasse, vraiment, dégueulasse, tu sentais monter un climat. Tu sentais monter 2002 ! Et depuis le 21 avril ? Il avait fait la campagne de Jospin mais comme porte-parole, il s'était pas trop exposé, il s'en tirait pas trop mal, tu vois. Là avec la percée de Le Pen il revenait. J'ai dit à Paula, "On a un idéal à défendre, tu comprends ? Contre le Parti s'il le faut ! Anne est de nouveau la fille du résistant Sinclair, la femme engagée. Et Dominique, il est la voix de la décence. Sa judéité contre Le Pen c'est un symbole. Il y a un combat à mener. Après, tu sais, l'Élysée... C'est peut-être pour 2012, on s'en fout ! On n'y est pas. On verra. C'est un jeu !"

– Ça l'a convaincue ? » dis-je tout en me demandant si cela me convainc, moi. Mais la politique est l'expérience des discours improbables. Pas étonnant que tant de politiciens perdent la boule. Il doit falloir une exceptionnelle force d'âme pour garder le sens des réalités

dans un monde où tout est le contraire de ce qui a l'air d'être et où chacun intrigue le plus lorsqu'il prétend ne pas le faire.

« Non, répond-il. Je dois avouer que non. Je te le dis, c'est l'hiver où j'ai cessé de comprendre. J'ai perdu le contact avec elle. Je sais pas. Jamais vraiment retrouvée. Elle partait n'importe où quelques jours dans le temps, tu sais, au début. Ça faisait partie du *deal* entre nous. Ça faisait partie des choses qu'il fallait que j'accepte. »

Qu'il croyait devoir accepter, me dis-je – des choses dont je faisais partie.

« Comme j'acceptais qu'elle me balance qu'elle finirait par me quitter. Tout ce que j'ai *gobé* ! fait-il avec une violence brusque. Non c'est vraiment... » Il soupire, prend le temps de se calmer. « Elle avait complètement cessé ce genre de trucs après sa grossesse. Eh bien ça l'a reprise. Elle a commencé à partir je sais pas où toute seule. Trois jours ici. Trois jours là. On avait inscrit Jonathan à un lycée de Londres tu vois, alors elle avait même plus ça pour la tenir. Et moi avec le boulot... Non, c'est devenu difficile hein. C'est devenu très difficile. On se disputait souvent.

– À quel sujet ?

– Strauss.

– Strauss ?

– Oh oui ! Après sa nomination au FMI ? Après son départ avec Anne pour Washington ? Constamment ! C'était l'époque des petites phrases, tu sais ? Les petites phrases à double sens qu'on lui mettait dans la bouche Fouks et moi sur son retour en France et sa candidature en 2012. Tu te souviens ? Les journalistes c'était le rébus, pour eux, on se marrait. "J'ai l'intention de faire jusqu'au bout le mandat qui m'a été confié." Alors il n'y va pas, ça veut dire. "Dans certaines circonstances, je pourrais revenir." Si finalement alors il y va. "On verra" – donc c'est non. "Pourquoi pas ?" – donc c'est oui. Génial ! Personne y comprenait plus rien. Strauss à six mille kilomètres on ne parlait plus que de lui. Génial ! Mais Paula, elle, elle trouvait pas ça génial du tout. Elle me le reprochait. Enfin, elle *nous* le reprochait, c'était collectif. Disons que j'étais en première ligne. Elle me traitait d'intrigant, de manipulateur. Tu

imagines comme c'est agréable ! Moi j'essayais juste de me rendre utile. Ça a jamais dépassé ça. J'étais bénévole, là-dedans ! Qu'est-ce que j'y gagnais ? Je lui disais, "D'abord Paula, tu me prêtes un pouvoir que je n'ai pas", je lui disais. "Moi je donne des idées mais la stratégie c'est pas moi. Il y a Fouks, il y a l'Agence, il y a plein de monde ! Et puis c'est le jeu qui continue", je lui disais. "C'est le jeu de la *présence*. On est tous parfaitement conscients qu'il n'est pas question de l'emmener aux présidentielles !"

– Et elle te croyait ?

– Ce n'est pas le problème, Frank, répond-il, avec un curieux petit sourire. Le problème est de savoir si je le croyais, moi. »

Il cligne de l'œil, se lève :

« Vous êtes des gosses, dit-il. Tu te prétends écrivain mais les mots. Le pouvoir des mots. Tu n'y comprends vraiment rien. »

Sur quoi il sort de la pièce et s'enferme aux toilettes.

« Ils avaient peur », annonce-t-il revenant au salon dans un bruit de chasse d'eau – et il se met à aller et venir en chaussettes dans le chaos de cette pièce qui me semble un reflet de ce qu'il a dans la tête, parlant et brassant l'air entre le divan la porte et le bureau, entre les cartons éparpillés, les journaux répandus et la table en teck, ne s'arrêtant que pour reprendre son souffle ou parce qu'il est distrait par la télévision. « On avait tous peur. Mais surtout eux. Surtout Anne. Surtout Dominique.

– De quoi ?

– Des complots, répond-il sérieusement. Des manigances de Sarko et des Russes. Des Chinois. Les services cherchaient à mettre la main sur des filles pour le faire chanter. Tu te souviens de Piroska Nagy ? La fille du FMI que DSK s'est tapée en 2008 ? Tu te souviens du scandale ? "M. Strauss-Kahn a abusé de sa position dominante pour parvenir jusqu'à moi. M. Strauss-Kahn est peu apte à diriger une institution où des femmes travaillent sous ses ordres." Peu apte ! *Peu apte* ! Putain, je connais ces phrases par cœur ! Par cœur ! Pas toi bien sûr. Presque personne n'a lu cette lettre ils ont fait ce qu'il fallait à l'Agence. Mais plus rien n'a été pareil après ça. On avait failli le perdre ! N'importe quoi

pouvait arriver. Personnellement, c'est là que j'ai compris à quel point je m'étais fait à l'idée qu'il devienne pour de bon président. À quel point j'y tenais. À quel point le jeu était devenu sérieux. Parce que je l'ignorais, jusque-là. Je t'assure. C'est étrange comme constat, tu sais. Psychologiquement c'est assez vertigineux. D'un côté tu te dis, "Donc alors on *peut* y arriver ! C'est *réel* ! C'est *possible* ! Puisqu'il s'en est tiré !" Et de l'autre, "Quelle connerie, quoi ! Rater le truc pour *ça* ?" Et tu es content pour lui mais tu peux pas t'empêcher de lui en vouloir un tout petit peu quand même. Et tu te dis, "Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?" Et tu sais que ses ennemis pensent exactement la même chose. *Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?* C'est là qu'Anne et Dominique ont commencé à hésiter. C'est là qu'ils ont pris peur. Anne et ses enfants, Dominique et ses filles. Peur d'une autre affaire Nagy. Oh, ils n'avaient pas eu besoin de nous le dire. Ils ne se le disaient pas à eux-mêmes pour autant que je le sache. Mais Piroska Nagy, c'était devenu le nom de tout ce qui entre eux pouvait surgir d'incontrôlable. De tout ce qui contre lui pouvait être exploité. Par les services. Par les Chinois. Par les Russes. C'est ça que Paula ne comprenait pas. »

Une seconde, les mains sur les hanches. Zim s'arrête au centre de la pièce, tel un coureur essoufflé.

« Ils ne voulaient plus y aller, reprend-il. Mais ils n'osaient pas ne plus le vouloir. Ha ! Quand Dominique disait, "Je ne sais pas si je vais me présenter", par exemple. Il disait ça à la presse. Pour que tout le monde pense qu'il allait se présenter. Mais ce qu'il voulait vraiment dire au fond de lui, c'est qu'il ne savait pas s'il allait se présenter. Ça paraît con ? C'est très subtil, au contraire. Je vais t'expliquer le pouvoir des mots. On se servait de leur peur pour les faire avancer. On leur mettait dans la bouche les angoisses qu'ils refusaient de s'avouer. On leur vendait leur peur comme des conseils stratégiques. Chaque fois qu'Anne ou Dominique prenaient la parole pour dire qu'ils *hésitaient* à y aller, ils s'enfonçaient dans le piège des mots qui les *forçaient* à y aller. Je jurais à Paula qu'on ne l'emmenait pas à la présidentielle et je le pensais. J'étais sincère. Il n'y avait pas contradiction. Après le Carlton on a dit, "C'est quelqu'un de très spécial, DSK, il a des vies multiples." Mais pas du tout. Pas si spécial que ça. Tout le monde jouait double jeu. Lui, Anne,

l'Agence. Moi. Tout le monde était tout le temps sincère et tout le monde jouait double jeu constamment. Les mots. Les mots créent les choses. Et autrement qu'avec un petit manuscrit de merde ! » dit-il avec un coup de pied en direction de la table où est posée l'enveloppe.

« Et ça fonctionnait même sur nous. Il y avait une tension, à Marrakech, Frank ! *Tout* Paris venait ! *Tout Paris* venait ! Tu sentais monter le truc ! À mon bureau le téléphone arrêta plus de sonner. L'extraordinaire attention dont tu bénéficies pour la seule raison que tu le connais, c'est fascinant. C'est fascinant ! Pour la seule raison qu'il pilote le train de l'avenir. Et toi tu es dans le wagon. En première classe. Ha ! Et en même temps quelque chose qu'on n'osait pas appeler de la peur. Quelque chose que Paula était la seule à formuler finalement quand j'y repense. Elle disait, "C'est une fiction, votre campagne", elle disait, "C'est une bulle spéculative. Ça va vous sauter à la gueule." Elle disait ça elle se marrait. Mais la peur était là. La peur du complot. Anne en parlait pas de cette manière, bien sûr, elle disait des choses comme, "On est tellement bien ici ! Vivre à l'Élysée est-ce que j'ai envie de ça ?" Là j'intervenais. Je disais, "Anne" – très franc hein, très direct – je disais, "Tu as fait un choix. Tu as épousé une personnalité politique de premier plan. Si tu voulais pas qu'il aille à la Présidentielle ton mec, fallait rester avec un journaliste. Une femme peut pas interdire à son homme l'accomplissement de ses ambitions naturelles", je disais. Et quand Dominique s'interrogeait lui aussi je lui disais, "C'est vous le chef, Dominique. C'est vous qu'ils attendent. Dites les mots. Dites-les. Ils vous suivront, vous verrez. N'ayez pas peur de vous !"

– Paula avait raison, alors. Tu les manipulais.

– Paula n'a jamais rien compris à ça. Rien ! C'est bien plus subtil, Frank. Bien plus fin que ça. Je n'étais pas le seul. On parlait tous comme ça autour d'eux. Ivan préparait son bouquin sur *le nouveau Mitterrand* comme il appelait Dominique, Jérôme venait préparer les dispositifs financiers de la campagne à venir. Au riad on se promenait tous avec les T-shirts "Yes We Kahn !" autour de la piscine. Et aucune décision n'était prise sur sa candidature ! Pourquoi à ton avis ? Parce que c'était ce qu'ils attendaient de nous. Ils se détestaient d'avoir peur. Leurs angoisses de couple, ils les méprisaient. Ils voulaient qu'on les entraîne. Ils voulaient

qu'on les pousse. Aussi loin d'eux-mêmes que possible, Frank. À hauteur d'idéal ! Et c'est ce qu'on faisait. C'était notre rôle. Moi, l'Agence, tant d'autres. Tant d'autres ! Nous étions le réseau dormant de leur pulsion secrète, nous avions les mots qui validaient leurs mots. On les sauvait d'eux-mêmes, on les tirait vers le haut. »

Apoplectique maintenant, au milieu de la pièce, le visage gonflé de fatigue et de paroles, un bras levé en direction du plafond.

« L'aider à s'organiser », dit-il encore après un silence, un sourire épuisé sur les lèvres.

Il pose une fesse sur le dossier du divan qui s'enfonce sous son poids et, la tête penchée vers l'avant, les yeux dans le vague, ne m'offrant plus que son profil :

« L'aider à s'organiser est la façon dont j'ai voulu le protéger de lui-même. *Les* protéger, pour être franc. Parce que sans Anne. Mais je me suis dit, "C'est mon devoir." Qu'il ait un cadre, tu vois. Que tout parte pas en couille à la moindre... C'est l'héritage OCI, ça. On est pas des parleurs, nous. On *fait* les choses. Quand on les fait on les fait jusqu'au bout. On ne lâche pas ! On se bat pour atteindre l'objectif. Alors oui. Oui j'ai commencé à l'accompagner. Oui. Je me suis mis à lui faciliter les choses. Dans la mesure de mes moyens, tu vois, je suis pas non plus –

Ha ! Mais j'allais avec lui sur des plateaux télé, par exemple. Ou à certaines réunions. Et si je le voyais mater une scripte, une standardiste ou, je sais pas. Il mate beaucoup, tu sais, il *stare* comme il dit. Alors je le faisais. J'allais chercher le numéro. Je la harcelais quarante minutes la fille, si nécessaire, pour qu'elle me le mette sur un papier – je le faisais !

– Tu lui fournissais des filles ?

– Noon ! Mais non qu'est-ce que tu racontes ! Je lui passais des papiers je te dis. Et jamais sans avoir un peu parlé avec la fille d'abord. Pour cadrer le truc. Cadrer le truc ! Qu'il y ait pas de souci après. Pour déjouer les complots. Bon j'ai peut-être passé deux trois coups de fil aussi vers la fin. Okay. Peut-être. À des filles un peu. On connaît tous des filles comme ça, non ? Et alors ? Si je suis allé à Lille ? Si je suis allé en Belgique ? Dominique, je me disais, il est pas conformiste. Il échappe aux définitions dans lesquelles les connards cherchent à l'enfermer. Il sait

que le vrai pouvoir des hommes de pouvoir c'est de s'affranchir des mots. C'est un anarchiste, au fond. Mais il faut qu'il soit cadré. Cadré. Je le faisais pour Anne. Rassurer la vertueuse, ça voulait dire plaire au voyou. Eh ben très bien ! Okay ! Je lâche pas. Les détails ? Elle avait pas besoin de les connaître. Savoir qu'il était pas tout seul, ça suffisait. Quelqu'un de confiance s'occupait de lui. Sans la confiance, qu'est-ce qu'on peut dans la vie ? »

Du silence gris où le dernier mot s'enfonce, monte, imperturbable, le double murmure de la télé, de la radio, tout juste audibles.

Ensuite ? Rien.

L'énergie, le courage ou simplement l'intérêt me manquent pour continuer à lui poser des questions. Il est si enfermé en lui-même qu'il ne me répondrait sans doute pas plus qu'il ne l'a fait jusqu'à présent, de toute façon. Je n'éprouve plus qu'une colère contre moi – contre le réflexe imbécile qui m'a fait venir jusqu'ici subir cette matinée ridicule.

Toujours à demi assis sur le dossier de cuir, les mains abandonnées sur ses cuisses, tandis qu'une sueur un peu grasse coule autour de ses yeux, il renifle à petits coups rapides. Froid, plein de poussière, le temps s'écoule. Voilà comment il vit sa défaite. Voilà comment il vit sa faillite et ses ambitions effondrées. Voilà comme il passe ses journées lorsque je ne suis pas là – lorsque je suis assez *intelligent* pour n'être pas là. Et ses nuits aussi, probablement : avec la télé pour se commenter à lui-même les prestations de ses anciens camarades encore en piste, avec le vide d'une logorrhée qui l'innocente de tout, avec son ordinateur pour écrire des courriels de malade à ceux qu'il parvient à retrouver.

Parmi lesquels je suis probablement l'unique à être tombé dans le panneau.

« Bien, dis-je, repoussant la chaise sur laquelle, sans m'en rendre compte, j'ai dû m'asseoir machinalement à un moment quelconque. Bien.

– Et tout ça pour quoi ? Tout ça pour quoi ?

– Oui. Je suis navré, Patrick. »

Je fais deux pas vers la porte.

« Je me suis toujours battu pour les autres et pour quel résultat ?

– Je suis désolé.

– Toujours. Et tu sais quoi ? »

Je fais non de la tête.

« Tu es le seul à être venu me voir.

– Hm-mm.

– Le seul qui ait eu les couilles de venir prendre des nouvelles.

– Je suis venu », dis-je, tout en me maudissant de l’avoir fait, tout en me demandant ce qui m’a pris, « et je vais partir maintenant.

– Il faut que je te remercie pour ça quand même.

– Ce n’est pas du tout nécessaire.

– Il faut que je te dise merci, dit-il, posant sur mon bras une main lourde.

– Eh bien voilà qui est fait. Tâche de prendre soin de toi.

– Tout à l’heure je t’ai dit des choses dures.

– Je n’y pense plus.

– Non non. Je peux être dur quelquefois. Je sais. Avec les gens que j’aime je suis comme ça. »

Avec Paula ?

« Pas grave du tout.

– Mais toi aussi tu m’as parlé franchement ! »

Pas de réponse de ma part.

« En tout cas je tiens à ce que tu le saches. Je te respecte, Frank, dit-il, accentuant sa prise sur mon bras. Je te respecte vraiment beaucoup.

– Je vais m’en souvenir.

– Tu es venu, rien ne t’y obligeait.

– Au revoir, Patrick.

– Aide-moi. »

La surprise m’empêche de répliquer tout de suite :

« Comment ?

– Comme tu peux, dit-il en se méprenant sur le sens de ma question.

– Écoute, je ne vois pas du tout ce que je peux faire. Si c'est de l'argent que tu veux je n'en ai pas, je...

– De l'aide ! Je veux de l'aide c'est pas bien compliqué ! Ça se voit pas que j'ai besoin d'aide ? Personne m'aide moi ! Je suis là pour les autres, j'ai toujours été là pour les autres et...

– Patrick...

– Même Anne m'a laissé tomber.

– Lâche-moi, Patrick.

– Attends ! Attends. Écoute. Tu t'es conduit comme un salaud quand même avec moi. Tu l'admetts. Tu as été ignoble. On se parle franchement, là. Tu peux bien le reconnaître.

– Je suis venu prendre de tes nouvelles...

– C'est la moindre des choses. C'est bien. Je te remercie. Mais c'est la moindre des choses.

– Tu vas me lâcher. Et je vais sortir d'ici.

– J'ai des convocations chez les juges. J'ai des frais d'avocat. Je peux te les montrer si tu veux.

– Non, dis-je fermement.

– Je suis malade, okay ? Si tu veux tout savoir. Si tu as besoin de tout savoir. Une maladie incurable. Vingt ans que ça dure. Pourquoi tu me regardes comme ça ? Le dossier médical il est là, dans un des cartons si tu ne me crois pas. Il y avait rémission mais maintenant. Avec tout ce stress que je subis depuis deux ans ! Tu sais pas ce que c'est, toi. Tu as toujours été choyé.

– Patrick...

– Tu sais ce que c'est d'avoir eu un père en taule ? À cinq ans ? Réponds-moi ! Tu le sais ?

– Non.

– Avec ma mère on prenait l'omnibus de Strasbourg jusqu'à Oermingen et après ça le car jusqu'à la prison. Tu as pas connu ça, toi. De tout le trajet elle disait pas un mot. Elle ruminait. Elle avait honte.

J'aurais préféré qu'elle pleure. Mais non. Elle avait honte. De quoi tu as eu honte, toi dans ta vie hein ? Toujours du bon côté ! Ha ! Moi j'étais du côté du type au parloir qui disait pas un mot. Tu as huit ans, tu sais à peine son nom, tu sais pas ce qu'il fout là sauf que tout le monde le vomit. Tu sais pas ce que tu fous là. Et c'est ton père ! Essaie de vivre avec ça. Et de te faire traiter de Boche en plus, à quatorze ans, à l'internat du lycée à Paris, juste parce que t'as un accent. Les filles qui se foutent de toi. Ton père a été collabo et toi tu es le Boche ? Essaie ! Et pas un prof pour orthographier ton nom proprement. "C'est quoi comme nom ? – C'est le nom du Boche !" Ha ! Et le week-end tu rentres à Strasbourg. Et ton père tu le trouves plongé dans le journal. Et rien ! Rien ! Pas un bonjour, rien ! Aussi muet sorti de sa putain de taule qu'il l'était quand on y allait le voir. Aussi étranger. Et tu as peur de lui. Tu as peur de ses silences. Et quand il l'ouvre, tu as peur de ce qu'il va dire vu que c'est toujours pour donner des ordres ou gueuler. Tu me fais marrer. Tu me fais bien marrer. Tu t'es rebellé contre quoi, toi ? Un papa en sucre qui montait Tchekhov en province ? Tu te fous de qui ? Moi mon père traitait Mendès de youpin pendant l'Indochine ! Essaie de vivre avec ça ! Oui je me suis rebellé. Je me suis engagé. Est-ce que j'ai fait des erreurs ? Est-ce que j'ai fait des conneries ? Qui n'en fait pas ? Ça fait pas de moi un monstre ! Ça fait pas de moi un Dutroux ! Tu t'es engagé dans quoi, toi ? Tu as fait quoi de ta peau ? Et tu viens me donner des leçons ? Déserteur ! *Déserteur* ! Tu pourrais peut-être une fois dans ta vie faire quelque chose pour quelqu'un tu crois pas ? Moi aujourd'hui pour me soigner j'ai plus rien ! Je te parle même pas de bouffer, je te parle de survie ! Je suis seul, aujourd'hui ! Tout le monde m'a laissé tomber ! On me dénonce aux juges ! À la brigade financière ! C'est moi le Juif, aujourd'hui, Frank ! Je suis exactement comme les Juifs sous l'Occupation ! Exactement ! Je suis comme ta famille ! Tu vas pas me laisser crever quand même ! Tu peux pas me laisser comme ça ! Qu'est-ce qu'il te faut ? Je vais me mettre à genoux pour que tu m'aides ? » crie-t-il, m'agrippant à deux mains et des larmes dans les yeux.

Pour toute réponse, j'attrape deux de ses doigts accrochés à mon bras comme des serres et les tords pour le faire lâcher prise. Il hurle. De sa main libre cherche à saisir l'enveloppe que je tiens sous le coude. Je lui

jette pour me dégager un violent coup de pied dans le tibia – il hurle à nouveau.

« Ordures ! Délateurs ! Collabos ! » sont les derniers mots qui me parviennent tandis que je me rue dans le couloir.

De retour chez moi je prends une longue douche brûlante, puis me fais un café avec une omelette et des toasts que je prends le temps d'avaler. Enfin, j'ouvre l'enveloppe craft, en sors ma note à Paula envoyée avec le manuscrit, j'exhume du tiroir où je l'ai rangé il y a sept ans sa réponse, je pose les deux sur la table et entreprends de les relire.

À l'époque, sa lettre est la raison que je me suis donnée pour ne pas publier le texte. Je me suis demandé si certaines de ses objections me concernant n'étaient pas, par hasard, valables, et il m'est apparu que le seul fait de considérer la question montrait que je n'avais pas la distance nécessaire pour décider qu'elles ne l'étaient pas. Névrose résiduelle, paquet de cendres mal éteintes, ce que j'avais écrit me touchait de trop près encore, et puis l'arrière-plan politique du manuscrit constituait une autre objection, non moins forte, impossible à éliminer mais qui ne conduisait nulle part.

Au cours des années suivantes, à défaut de revoir Paula, j'ai croisé dans les dîners suffisamment de gens qui les connaissaient tous deux pour me faire une idée de leur vie – l'ascension de Patrick dans les cercles appelés à compter après 2012 ne faisait plus de doute – et chaque fois que des échos me parvenaient d'eux, le même sentiment d'inachevé me gagnait – avec l'idée que je m'étais peut-être bien fait avoir et que céder à l'apparent pouvoir de conviction de cette lettre plutôt que d'essayer de comprendre ce qui manquait à mon texte avait été une erreur, presque une faute professionnelle. Après l'arrestation du mentor de Patrick j'ai failli rappeler Paula pour ainsi dire en jubilant, tant l'histoire me semblait une confirmation de ce que je n'avais fait qu'entrevoir (est-ce qu'elle percevait mieux, à présent, « la subjectivité malade, la dévastation et la crise virile », ainsi qu'elle me l'a écrit, est-ce qu'elle percevait mieux la manipulation ?) mais après cette matinée chez Zim, de nouveau je ne sais plus. Je relis sa lettre à la recherche de signes.

Quelque chose qui me permettrait de savoir avec certitude comment il faudrait raconter ce que nous avons vécu autrefois.

Et deviner sa vie, depuis, et comprendre pourquoi elle s'est tuée si c'est bien ce qu'elle a fait.

« Heureuse je crois. » Sa dernière phrase – écrite à Marrakech, sans doute durant le week-end dont m'a parlé Zimmermann. Et je ne vois pas bien à quoi me servirait de spéculer sur la dose d'ironie qu'elle a mise dans ces trois petits mots, ni d'essayer de deviner si elle a ou non été la maîtresse du « ministre », comme je l'appelais – si ce que j'ai imaginé est devenu vrai entre-temps et si c'est là la raison pour laquelle elle a commencé de s'isoler ce week-end-là, sans parler de ce qu'elle a pu se dire en apprenant que son compagnon organisait des parties fines avec lui. « Heureuse. » Et plus que jamais j'ai le sentiment de m'être fait avoir, oui – mais pas par elle. Par moi. Par ma foi naïve dans les mots, à commencer par les miens, dans leur pouvoir d'expliquer quoi que ce soit. La réalité verbale est la seule connaissable, disait Bentham ? Parfois, même cela n'est pas vrai.

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Romans

Quand j'étais normal, *Grasset*, 2010

Fraternité, *Denoël*, 2006 ; *10/18*, 2008

Une place dans le monde, *Stock*, 2004 ; *Livre de Poche*, 2005

Mariage mixte, *Stock*, 2000 ; *Livre de Poche*, 2002

Chaos, *Grasset*, 1997 ; *Folio*, 1999

Enquête, *Actes Sud*, 1996

Essais

Notes sur la terreur, *Flammarion*, 2008

28 raisons de se faire détester, *Stock*, 2002

Livre de guerre, *Stock*, 2001 ; *Livre de Poche*, 2002

OceanofPDF.com